

L'ESSOR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ
ET SA SPIRITUALITÉ AUX XII^e ET XIII^e SIÈCLES,
OU LE CONTEXTE RELIGIEUX
DU GRADUEL DE BELLELAY

Bernard ARDURA
Secrétaire
du Conseil Pontifical de la Culture

Le Graduel de Bellelay, témoin de la prière liturgique d'une communauté prémontrée helvétique aujourd'hui disparue, connaît, à l'aube du III^e millénaire, un nouveau succès, grâce aux nouvelles technologies de l'information, qui contribuent non seulement à la pérennisation du patrimoine culturel, mais encore à sa transmission et à sa compréhension.

C'est dans cet esprit que se situent ces pages¹, car le Graduel de Bellelay doit, certes, être considéré en lui-même, mais aussi en relation avec la communauté des Prémontrés dont il a soutenu, conservé et soutenu le chant choral. L'esprit de l'ordre de Prémontré qui a animé cette abbaye, et le charisme de saint Norbert incarné dans les premières générations de ses disciples, nous offrent une clef pour saisir la signification profonde de ce chef-d'œuvre manuscrit.

1. Le contexte : la réforme grégorienne

L'abbaye de Bellelay n'est pas une ancienne abbaye de moines, mais une abbaye de chanoines réguliers appartenant à l'ordre de Prémontré. Qu'est-ce donc qu'un chanoine, un chanoine régulier, un chanoine régulier de l'ordre de Prémontré ?

Le terme de « chanoine »² apparaît au VI^e siècle et devient très fréquent au VII^e. Il désigne les clercs inscrits sur le « canon », c'est-à-dire le registre des clercs desservant une église, sous la conduite de l'évêque. Au milieu du VIII^e siècle, saint Chrodegang, évêque de Metz, fait faire un pas décisif à l'institution canoniale en donnant une règle à son clergé messin. C'est la première règle canoniale. Le personnel des églises commence à se distinguer et ainsi s'amorce le grand mouvement carolingien qui culmine dans l'œuvre de Charlemagne. Son successeur, Louis le Pieux, publie en 817 une nouvelle règle, appelée couramment *Règle d'Aix-la-Chapelle*. Sous son influence, chapitres cathédraux ou collégiaux se développent. Certes, cette règle n'impose pas de renonciation totale aux biens de ce monde, mais elle contribue à donner à l'institution canoniale sa physionomie caractéristique, en particulier elle promeut la vie commune et impose une stricte

¹ Je renvoie notamment au chapitre premier de mon livre : *Prémontrés. Histoire et Spiritualité*, Saint-Étienne, C.E.R.C.O.R. Travaux et Recherches VII, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 1995, 622 pp.

² C. DEREINE, « Chanoines », *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, t. XII (1953), col. 353-405.

observance de l'obéissance cléricale. Les institutions monastiques exercent, elles aussi, sur les chanoines une influence à ne pas sous-estimer : dortoir unique, réfectoire commun, chapitre quotidien, célébration de l'office divin constituent sans doute un cadre de vie, mais surtout forment des clercs qui deviennent de vrais modèles. À la différence du moine, le chanoine « ignore le monde sans l'avoir renié » : clerc, il exerce son ministère dans le monde, au service des âmes.

Si les chanoines carolingiens ne peuvent se prévaloir d'une fondation apostolique, il n'en demeure pas moins vrai qu'ils prennent pour modèle la communauté des Apôtres réunis autour du Christ et font volontiers appel à la communauté primitive de Jérusalem. S'ils n'observent pas la même rigueur que les premiers chrétiens dans le renoncement à leurs biens, ils se proposent au moins de les imiter partiellement en renonçant à l'usufruit de leur patrimoine.

Du IX^e au XI^e siècle, l'institution canoniale évolue dans la diversité en Allemagne, en France et en Italie, mais partout dans le sens général d'une inexorable décadence. Dans les terres d'empire, une réforme s'avère bientôt possible grâce au levier formidable que représente la puissance séculière. En Italie, les clercs conservent dans leur ensemble le sens de leur vocation, mais la réforme qui ne peut guère s'appuyer sur un pouvoir faible et instable, n'a d'autre point d'appui que la conviction des fidèles et des clercs. Contre toute attente, c'est pourtant en Italie que ce mouvement sera le plus profond et le plus radical. Dans la péninsule, les réformateurs font appel à la *vita apostolica*, veulent renouer avec la primitive Église, et accueillir pleinement les institutions que l'Église avait connues dans ses premiers commencements. Peu à peu se dessine un idéal qui consiste idéalement à remettre l'Église dans la « forme », le moule, dans la *Ecclesiae primitivae forma*.

C'est au concile romain de 1059 que l'on prit vraiment conscience des moyens propres à promouvoir une véritable réforme, à la suite des chanoines de Rome, qui, les premiers, en donnaient l'exemple : pratiquer la désappropriation personnelle effective, y compris celle des biens patrimoniaux, et mener la vie commune. C'est à partir de cette intuition qu'entre 1056 et 1200, l'ensemble des instituts canoniaux réguliers vit le jour. Le grand artisan de cette réforme fut le moine Hildebrand, élu pape en 1073 sous le nom de Grégoire VII³. Il demanda à tout chanoine d'offrir l'ensemble de ses biens à l'Église. Si certains refusaient, ils pourraient cependant continuer à vivre comme auparavant. Il n'est pas téméraire de l'affirmer : deux tendances, déjà manifestes auparavant, illustrent alors deux manières d'interpréter la vie canoniale : l'*ordo novus*, composé de chanoines réguliers, se distingue de l'*ordo antiquus*, qui correspond aux chanoines séculiers⁴.

Lors du synode romain de 1059, Hildebrand se livra à une violente attaque contre la règle d'Aix-la-Chapelle : par ses dispositions relatives à la propriété personnelle, elle renfermait en germe tous les maux du clergé. Les décrets de ce synode formulèrent les normes de la vie cléricale : les clercs vivront en commun près des églises pour le service desquelles ils ont été consacrés, partageront réfectoire et dortoir, et posséderont en commun tout ce qui leur revient de l'Église. Placés devant l'exemple des Apôtres et notamment devant la profession de foi de saint Pierre (*Mt* 13, 16-20), les chanoines de la réforme grégorienne se mirent, eux aussi, à faire une profession à la manière des moines. Peu à peu, l'idée de revenir au modèle apostolique fait son chemin pour finir par s'imposer : conformité au détachement, à la sainteté de vie et au zèle des Apôtres pour annoncer la Bonne Nouvelle, vie en commun autour du Christ constituent les points de repères essentiels des chanoines réguliers carolingiens. Les réformateurs grégoriens entendaient réformer l'ensemble du clergé. S'ils ne réussissent pas à transformer la vie des prêtres isolés dans les

³ Saint Grégoire VII, vers 1015/1020-1085. On consultera avec profit : F. PETIT, *La Réforme des prêtres au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1968, pp. 95-96, et notre article : « Un renouveau pour l'Église, la réforme grégorienne », *Robert d'Arbrissel (1045-1116) et le monde de son temps*, Colloque International, 9-12 juin 1988, Le Barroux, Centre d'Études historiques du Château du Barroux, 1991, pp. 45-61.

⁴ Cf. C. DEREINE, *art. cit.*, surtout col. 386-391.

paroisses de campagne, du moins leurs efforts parviennent-ils à opérer une distinction claire entre les communautés de chanoines réguliers et les clercs séculiers.

C'est dans ce contexte réformateur que saint Norbert fonde la communauté canoniale de Prémontré, et pose, sans doute à son insu, les fondements d'un ordre appelé à une grande destinée dans l'histoire de l'Église et dans la civilisation de l'Europe.

2. Saint Norbert, chanoine séculier

Norbert naquit, probablement en 1080, du comte Héribert de Gennepe et de son épouse, Hedwige, qui eurent deux autres fils, Herbert et Héribert. Herbert étant mort encore jeune sur un champ de bataille, Héribert hérita du nom et des domaines. Norbert, dont le nom signifie « Prince du Nord », allait consacrer toute sa vie à suivre le Christ et devenir un artisan de la réforme du clergé.

Au centre de la ville de Xanten, dans le duché de Clèves, s'élève la collégiale Saint-Victor, dont les chanoines suivent la règle d'Aix-la-Chapelle. À cette époque, les enfants voués à l'Église entrent au chapitre dès leur jeune âge. C'est le moyen le plus normal de devenir prêtre. Norbert est donc offert au chapitre. Tout de suite, le voici immergé dans la beauté de la prière liturgique dont il gardera, toute son existence, le vivant souvenir. C'est dans ce milieu marqué par la prière, le ministère des âmes et le travail intellectuel, que le jeune adolescent reçoit les premiers rudiments de l'instruction avant de passer, probablement, par la prestigieuse école de Laon.

Ses études terminées, Norbert revient à Xanten et reçoit le sous-diaconat. Selon la pratique de l'Allemagne, cette ordination lui permet de prendre part aux délibérations du chapitre, sans toutefois l'engager définitivement sur la voie de la cléricature. Beaucoup de chanoines ne devenaient jamais diacres ni prêtres.

Vers 1108 ou 1109, voici Norbert chapelain à la cour de l'archevêque de Cologne. Au service de Frédéric de Carinthie, homme doté d'une grande intelligence, mais devenu archevêque grâce à la faveur impériale, Norbert trouve en ce prélat un puissant protecteur. Combien de temps demeura-t-il au service de l'archevêque, il est difficile de le dire avec exactitude. En tous cas, avant 1110 nous le trouvons dans l'entourage de l'empereur Henri V.

Née sous Pépin le Bref, développée par Charlemagne, la chapelle impériale était chargée de célébrer l'office divin avec une perfection qui en faisait le modèle de toutes les églises de l'empire. Norbert trouve son bonheur dans une liturgie très solennelle, à laquelle l'empereur assiste régulièrement. Au Moyen Âge, les messes basses et l'office divin psalmodié sont choses rares : un rite sans solennité évoque la semaine sainte et les interdits. Aussi la liturgie déploie-t-elle quotidiennement ses splendeurs. La cour d'Henri V est fastueuse. C'est là que Norbert prend le goût des étoffes précieuses, des chevaux luxueusement caparaçonnés. Il garde cependant une affabilité qui lui vaut l'admiration et de sincères amitiés. Son biographe témoigne de ses qualités humaines et lui applique le mot de saint Paul : « Il se faisait tout à tous »⁵. Tous lui reconnaissent une vaste culture et un don inné d'éloquence.

Au moment où Norbert entre au service de l'empereur, la querelle des Investitures constitue un contentieux considérable entre la cour impériale et la papauté. Au cours des siècles, un bon nombre de droits souverains ont été annexés aux charges ecclésiastiques les plus prestigieuses, évêchés et abbayes. Non seulement l'empereur entend donner l'investiture de ces droits temporels, ce qui se justifie à cette époque, mais prétend, en outre, donner évêchés et abbayes aux personnes de son choix, de telle sorte que Grégoire VII déplore justement la mauvaise

⁵ *Vita S. Norberti par un chanoine prémontré contemporain, P.L., t. 170, col. 1259.*

qualité de nombre de prélats parvenus à de hautes fonctions sans passer par les voies canoniques, et peu préoccupés de paître leur troupeau en esprit de charité. Derrière cette querelle, c'est en fait la liberté de l'Église qui est en jeu.

En 1110, le jour de l'Épiphanie, Henri V tient une diète à Ratisbonne et annonce publiquement son intention de se rendre à Rome au cours de l'année, afin de se faire couronner par le pape et obtenir du pontife le privilège de donner l'investiture par la crosse et l'anneau. C'est sans compter avec le pape Pascal II, élu l'année précédente. Dès son élection, celui-ci a pris parti contre les investitures laïques, comme Grégoire VII et ses successeurs. Le départ pour Rome s'effectue au début du mois d'août. L'armée impériale ne compte pas moins de trente mille hommes, sans compter les troupes de l'Italie du nord. Avant de faire son entrée solennelle dans Rome, l'empereur s'arrête à Sutri et tente d'aboutir à un accord avec Pascal II. Devant l'opiniâtreté d'Henri V, le pape pense un instant supprimer la cause de la querelle en demandant à tous les clercs de renoncer à leurs droits régaliens. Ainsi, le monarque n'aura plus de raison de donner l'investiture. L'empereur, certain du refus du clergé, accepte cette solution. Le concordat de Sutri ne fut rien d'autre qu'une naïveté de la part du pape et une ruse de la part de l'empereur.

Le 12 février 1111, Pascal II accueillit le souverain avec faste et lui ménagea une entrée triomphale dans la Ville. Le pape attendait l'empereur en haut des degrés de la basilique Saint-Pierre, et lui donna le baiser de paix, avant de recevoir du souverain le serment ordinaire du sacre. Pascal II demanda à Henri V de renoncer à l'investiture, selon les termes du concordat. Alors se produisit le coup de théâtre que, seul, le pape n'avait pas prévu : le clergé allemand refusa tout net d'être dépouillé de ses droits régaliens. Les tractations vont bon train tout le jour, puis, soudain, l'empereur fait entourer le pape de son armée, mais le pontife ne cède pas d'un pouce. Il célèbre la messe, mais le couronnement n'a pas lieu. Pendant que le pape est gardé à vue, les soldats pillent le trésor exposé pour l'occasion. Le soir venu, le pape, son clergé et la noblesse romaine sont conduits au camp des Allemands. Norbert se révolte intérieurement devant les agissements de l'empereur et, la nuit tombée, vient demander pardon à Pascal II de la part involontaire qu'il a prise aux événements révoltants de la journée. Après deux mois de captivité, Pascal II, ému des conditions auxquelles sont soumis les prisonniers, finit par céder. Il reconnaît à Henri V le droit d'investiture et, le 13 avril, le couronne empereur, lui promettant de ne point l'excommunier.

Les événements de Rome laissent dans l'âme de Norbert un malaise qu'il ne parvient pas à chasser. Aussitôt, évêques et conciles régionaux excommunient l'empereur, le pape s'abstenant d'intervenir pour demeurer fidèle à sa promesse. Norbert est alors terriblement divisé. Lorsqu'en 1113, Henri V lui propose l'évêché de Cambrai, Norbert refuse. Comment pourrait-il accepter de recevoir l'investiture condamnée par tant de prélats et de conciles ? Désormais, celui qui fut si heureux de vivre à la cour, ne se sent plus à l'aise dans cette ambiance d'intrigues où la morgue du souverain tient lieu de loi. Il quitte la cour et rentre à Xanten où nous le retrouvons en 1115.

Or, l'année 1115 est l'une des années capitales de la réforme grégorienne. Cologne est en révolte ouverte contre l'empereur qui ne conserve que peu de fidèles. Cet effacement d'Henri V favorisera l'extension de la réforme. Le lundi de Pâques 18 avril, le légat pontifical Conon ouvre un concile dans l'église Saint-Géréon de Cologne, et renouvelle l'excommunication contre l'empereur. Trois futurs papes sont présents et jouent un rôle de premier plan : Jean de Gaète, futur Gélase II, Guy de Vienne qui lui succèdera sous le nom de Calixte II, et Lambert d'Ostie, le futur Honorius II. Yves de Chartres, à quelques mois de sa mort, appuie le mouvement de réforme de tout le poids de sa sainteté. Chanoine régulier exemplaire, il exerce une influence considérable.

3. Norbert, le converti

Norbert n'ignore rien de tout ce qui est en train de se décider à Cologne. Sa conviction intérieure se fortifie : l'Évangile postule la réforme.

L'Évangile du Christ

Nous voici à la fin du printemps. Norbert voyage seul avec un page, sur la route de Freden, richement vêtu. Songe-t-il, découragé, à quitter l'état ecclésiastique ? Doit-il rester dans l'Église carolingienne bien établie, qui peut faire sa fortune au risque de perdre son âme ? Chemin faisant, le ciel se couvre. Éclairs et tonnerre. Le page atterré lui dit : « Norbert, où allez-vous ? La main de Dieu est sur vous ! » La foudre tombe aux pieds de Norbert. Le cheval se cabre, le cavalier gît à terre, inanimé. Lorsqu'il reprend ses sens, il a la sensation d'entendre ces mots du psaume 33 : « Cesse de faire le mal et fais le bien. Cherche la paix et poursuis-la ». Travaillé par Dieu depuis longtemps, Norbert décide de changer de vie. Il passera à une Église réformée selon l'Évangile du Christ, il suivra les traces des Apôtres⁶.

Norbert rebrousse chemin tandis que son âme opère une profonde conversion. Il conservera encore ses habits luxueux, mais portera sur sa chair un cilice et partira s'initier à la vie en Dieu auprès de l'abbé bénédictin de Siegburg, Conon, futur archevêque de Ratisbonne. Entre-temps, il donne sa démission de chapelain impérial et s'adonne à la méditation sous la conduite de l'abbé. Sous l'emprise de la grâce et conduit par l'Évangile, Norbert parvient à une certitude : il veut revêtir « l'homme nouveau » et vivre dans la perfection au service de l'Église. Il sera prêtre et mènera une vie religieuse. Pour les réformateurs grégoriens, l'union du sacerdoce et de la vie religieuse représente un principe unifiant, le principe même qui distingue les chanoines réguliers des séculiers : la vie religieuse sera au service du sacerdoce et donc de l'Église, dans la mesure où elle sera à même de favoriser la sainteté du clergé.

Un peu avant les Quatre-Temps de décembre, Norbert va solliciter de son évêque l'ordination diaconale et l'ordination sacerdotale. « Pourquoi ce désir aussi subit qu'imprévu ? » demande l'évêque. « Selon le mot de l'Évangile, vous comprendrez plus tard », lui répond Norbert. Devant les hésitations de l'évêque, Norbert lui révèle en confidence son propos de vie. Sa résolution est prise, même s'il ne sait pas encore clairement quelle forme concrète prendra son existence. Avant l'ordination, Norbert se dépouille de ses vêtements précieux et prend une pelisse d'agneau, un habit de pauvre ; personne ne s'y trompe. Sur le vêtement de pauvreté de l'Évangile, il pourra recevoir l'ornement du sacerdoce. Sitôt ordonné, il repart à Siegburg et là, comme le Christ, se retire quarante jours dans la prière. Il ne dira sa première messe qu'après ce temps de désert.

Le lendemain de son retour à Xanten, il célèbre solennellement la messe du chapitre. Contrairement à l'usage du XII^e siècle, il se livre à la prédication. Norbert a compris l'importance de l'Évangile : seul, il peut transformer les âmes et le monde. Le jour suivant, Norbert participe à la réunion des chanoines. Après la lecture de la règle d'Aix-la-Chapelle, il adresse une exhortation à ses confrères et les invite à la conversion. Il fait de même les jours suivants. Il désire la réforme de son chapitre et sa transformation en véritable communauté régulière. On respecte sa dignité sacerdotale, mais le cœur n'y est pas. Norbert comprend son échec et se retire. Il fréquente à nouveau Siegburg et se rend souvent chez les chanoines de Rolduc. Sur ces entrefaites, il découvre un prêtre ermite, Ludolphe, qui vivait avec quelques compagnons à Lounig. Ludolphe était un chaud partisan de la liturgie canoniale, et sa sainteté de vie lui valait une grande renommée. Désormais et contrairement à l'usage de l'époque, Norbert célèbre la messe tous les jours. Durant

⁶ *Ad vitam S. Norberti commentarius praevious* / Daniele PAPEBROCHIO, P.L., t. 170, col. 1240-1241.

deux années, de 1116 à 1118, il se prépare dans le silence à préciser et à mettre à exécution son projet de vie.

Converti par l'Évangile qu'il entend vivre à la lettre, Norbert commence à se livrer à la prédication itinérante. S'il suscite l'admiration de beaucoup, il en inquiète et en agace certains. Son zèle met en relief la passivité des pasteurs ; sa sainteté de vie souligne leur médiocrité. D'après les chroniques, il sème l'Évangile dans une partie de la Belgique, pousse jusqu'en Westphalie et détruit à Lunen une idole qui représentait la lune, pour la remplacer par une église dédiée à la Vierge Marie. Au cours de ces pérégrinations, il rencontre le célèbre Rupert de Deutz. Celui-ci s'était lancé avec toute la fougue dont il était capable dans la dispute qui était en train de s'envenimer entre moines et chanoines. Rupert était convaincu de la plus grande perfection de la vie monastique, plus austère que la vie canoniale. C'était pratiquement saper les efforts de réforme du clergé : les moines s'efforçaient d'attirer dans leurs monastères les prêtres épris de conversion et de sainteté.

Norbert continue sa prédication itinérante, c'est même ce qui lui vaut de devoir justifier sa conduite devant le concile de Fritzlar. Que lui reproche-t-on ? Il prêche sans en avoir reçu la mission canonique ; il s'en acquitte sans ménager les critiques envers l'Église établie ; enfin il porte un habit religieux sans jamais avoir fait profession ni renoncé au siècle. Pour toute défense, Norbert répond, selon les deux *Vitae* que nous résumons brièvement :

« On me fait grief de ma prédication. N'est-il pas écrit : "Qui ramènera un pécheur de sa faute sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés" ? Le pouvoir de prêcher, nous le tenons de notre ordination, car le Pontife nous dit : "Soyez les transmetteurs de la Parole de Dieu". On veut voir à quelle religion j'appartiens ? "La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste à visiter les orphelins et les veuves et à se garder des souillures du siècle". On me reproche mon vêtement ? Saint Pierre n'enseigne-t-il pas que Dieu ne prend pas plaisir à des habits précieux ? Saint Jean-Baptiste était vêtu de poil de chameau ; sainte Cécile portait un cilice sur sa chair. Mieux encore, le Seigneur donna à nos premiers parents non une tunique de pourpre, mais des habits de peau. »⁷

Grâce au légat Conon, chanoine d'Arrouaise, chaud partisan de la réforme grégorienne, Norbert réussit à se tirer de ce mauvais pas, mais il fut loin de remporter un triomphe, à un moment où la hiérarchie avait tout lieu de s'inquiéter des prédicateurs itinérants dont un bon nombre véhiculaient des doctrines erronées.

Norbert est profondément marqué par cette aventure. Il décide de tout quitter pour se fier à la seule Providence. Désormais, il marchera à l'étoile, *solo Christo duce*, avec pour seul guide le Christ. Frappé par les invites répétées de l'Évangile, il vend ses biens et les donne aux pauvres, se réservant seulement dix marcs d'argent, une chapelle portative et une mule. Il renonce à son canonicat de Xanten et à ses bénéfices. Libre de toute entrave, il commence une vie de pèlerin. Au Moyen Âge, c'est un type de vie semblable à la vie religieuse, même si elle n'est que transitoire. Parmi les grandes voies de pèlerinages, il emboîte celle de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui passe par Le Puy-en-Velay, Saint-Gilles-du-Gard ou Saint-Guilhem-du-Désert, avant d'entrer en Espagne par le col de Roncevaux. Norbert eut-il le projet de se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle ? Nous l'ignorons. Mais, arrivé à Saint-Gilles, le voici en présence du pape Gélase II qui a quitté Rome pour échapper au harcèlement des Frangipani fidèles à Henri V. Parmi les cardinaux de sa suite, figure le cardinal Pierre de Léon.

Arrivé avec deux compagnons à Saint-Gilles en décembre et dans le plus parfait dénuement, Norbert rencontre le pape. Il régularise en premier lieu sa situation canonique, mais obtient beaucoup plus. Il avoue au pape son propos de vie : suivre le Christ dans la pauvreté et

⁷ Traduction française : F. PETIT, *Norbert et l'origine des Prémontrés*, Paris, 1981, p. 47.

l'humilité. Conquis par Norbert, Gélase II lui propose de l'agréger au collège cardinalice dont le prestige va croissant : de fait, depuis 1059 l'élection du souverain pontife lui est réservée. Norbert se refuse et insiste avec larmes : sa vie précédente à la cour de l'archevêque et à la cour de l'empereur ne lui a apporté que dissipations et désillusions. Cependant, il acceptera la décision du pontife : il sera moine, chanoine, pèlerin, ermite, au gré du successeur de Pierre. La réponse de Gélase II ne se fait pas attendre et dépasse ses espérances : le pape fait de lui un prédicateur apostolique, et lui donne pouvoir de prêcher partout où il en aura la possibilité. Aussitôt, Norbert se met en chemin et, malgré les rigueurs de l'hiver, traverse la France vers le nord, avant de parvenir à Valenciennes. Là, il prêche en français, et fait grande impression parmi le peuple, malgré la difficulté de la langue. Ses premiers compagnons, épuisés, meurent à Pâques. Norbert se retrouve seul et prend de plus en plus conscience des desseins cachés de Dieu.

Alors qu'il nourrissait le projet de retourner en Allemagne pour poursuivre sa prédication dans sa langue maternelle, il rencontra son ancien condisciple de la cour impériale, Burchard, devenu évêque de Cambrai en 1116. Il fit surtout la connaissance providentielle du chapelain du prélat, un jeune clerc nommé Hugues⁸ de Fosses. Impressionnés par le dénuement de Norbert, l'évêque et son chapelain fondent en larmes. Au bout de quelques temps, Hugues déclare à Norbert son désir de le suivre, après avoir mis ses affaires en ordre. En juin 1118, Hugues et Norbert sont prêts pour la mission qui les attend. Ils vont ensemble par les bourgs et les villages, annonçant la Bonne Nouvelle de l'Évangile, pacifiant les luttes, fréquentes en ces temps-là, entre proches, témoignant par leur pauvreté de la richesse du Christ, distribuant aux pauvres les offrandes reçues au cours de leur tournée de prédication.

À la mort de Gélase II, au mois de janvier 1119, les cardinaux élirent Calixte II. Ce dernier convoqua un concile à Reims, pour le 18 octobre de la même année. Norbert prit aussitôt le chemin du concile pour faire confirmer son privilège de prédicateur apostolique. N'ayant pu obtenir d'audience du pape, découragé, il rencontra Barthélemy de Joux, évêque de Laon. Barthélemy était un homme d'envergure. Élu, en 1113, à la tête d'un diocèse en ruine, il avait entrepris, dès les premiers mois de son épiscopat, de restaurer son Église. Cousin germain de Norbert par son père, il n'avait cependant jamais rencontré l'ancien chanoine de Xanten. Dès le premier instant, Norbert et Barthélemy sentent qu'ils se comprennent. Ainsi naît une amitié fidèle qui aura beaucoup de poids dans la fondation de l'ordre de Prémontré. Barthélemy lui propose de l'introduire auprès du pape. Ce dernier ne peut le recevoir à Reims, mais lui donne rendez-vous à Laon où il passera quelques jours plus tard. Pour l'instant, le pape place Norbert sous la protection de l'évêque de Laon. Depuis sa renonciation au canonicat de Xanten, Norbert n'appartenait plus à aucune Église, et cette situation constituait une situation anormale que les conseillers du pape durent lui proposer de résoudre en le confiant à l'évêque de Laon. Demeuré seul pendant dix-huit mois, car Hugues était reparti vers Cambrai avec son évêque, pour tenter de régler définitivement ses affaires, Norbert mit à profit son séjour à Laon pour fréquenter la célèbre école épiscopale de la ville.

4. Vers une communauté de chanoines réguliers

Le pape séjourna à Laon, entre le 11 et le 18 novembre, durant l'octave de saint Martin. Naturellement, la communauté de Saint-Martin fut au centre des festivités. Depuis une vingtaine d'années, le prévôt avait tenté de réformer la communauté, pour qu'elle vécût selon les exigences de la vie canoniale, mais en vain. Découragé, il s'était retiré. Calixte II suggéra à l'évêque de faire élire Norbert par les chanoines. Il prendrait alors la tête de la réforme conventuelle. De fait,

⁸ H. LAMY, *Vie du bienheureux Hugues de Fosses*, Charleroi, 1925, pp. 6-7.

Norbert ne repoussait pas la vie canoniale, mais entendait la mener selon son idéal de vie évangélique et apostolique.

Les chanoines de Saint-Martin de Laon menaient une vie religieuse relativement aisée. La perspective de devoir changer radicalement leur style de vie ne leur souriait guère. Aussi, après avoir entendu les conditions de Norbert, ils s'écrièrent : « Nous ne voulons pas de lui pour supérieur. Il refuse notre manière de vivre qui est celle de nos prédécesseurs. Quoi donc ! On nous prendra nos biens et on ne nous les rendra pas ! Nous plaiderons et ce sera sans résultat, nous porterons des sentences et on n'en tiendra pas compte ! Qu'on ne change pas notre coutume ! Dieu veut qu'on se mortifie, mais non pas qu'on se tue ! »⁹ Ce fut la rupture. Barthélemy devait attendre cinq ans encore, avant de donner l'église Saint-Martin de Laon aux Prémontrés. Les mois passent, les rigueurs de l'hiver s'atténuent et le printemps 1120 approche. Tous redoutent le départ de Norbert vers d'autres champs d'apostolat.

Barthélemy entreprit d'explorer son diocèse en compagnie de Norbert qui lui avait dit sa préférence pour la solitude. Après diverses recherches infructueuses, Barthélemy le conduisit vers le sud de son diocèse, dans le massif de Saint-Gobain. Par un soir du mois de février, Barthélemy et Norbert arrivent au lieu dit « Prémontré », situé dans une région accidentée, inculte et inhabitée. Seule, dans ce cadre de nature sauvage, une petite chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste rappelait la présence de quelques ermites disséminés dans la région. Au cœur de la forêt, Prémontré apparaît aux yeux de Norbert comme une clairière dans laquelle convergent trois ruisseaux qui lui donnent la forme d'une croix. La nuit tombe. Barthélemy se prépare à reprendre la route pour passer la nuit à Anizy-le-Château. Norbert se sent attiré par ce lieu isolé et demande à l'évêque de pouvoir passer la nuit en prière dans la chapelle. Lorsque Barthélemy revient, au petit matin, il trouve son ami radieux :

« Mon seigneur et mon père, c'est ici que je veux demeurer. J'ai reconnu le lieu que le Seigneur m'a destiné. Ce sera mon siège et mon repos. Beaucoup d'hommes y trouveront le salut. Toutefois ce n'est pas cette chapelle qui en sera le centre ; c'est de l'autre côté de la vallée qu'on bâtira la maison. Cette nuit, j'ai vu en songe une multitude d'hommes en blanc qui faisaient processionnellement le tour de la vallée avec des croix d'argent, des chandeliers et des encensoirs »¹⁰.

Chanoine formé dès sa jeunesse dans l'atmosphère liturgique de Xanten, Norbert traduit en images liturgiques l'intuition spirituelle dont il vient d'avoir la révélation. L'appel évangélique retentit en son âme et éveille une sensibilité amoureuse de beauté pour rendre gloire à Dieu. Contemporain de saint Bernard, il se distingue du fondateur de Clairvaux par une religion qui parle aux sens et fait entrevoir l'orientation éminemment pastorale de la liturgie qui sera, plus tard, celle de l'ordre de Prémontré.

L'idéal apostolique : communauté de vie, désappropriation et travail.

Norbert a acquis une conviction : il vivra en communauté avec des frères, et s'efforcera de mener avec eux une vie semblable à celle des Apôtres réunis autour du Christ et de la Vierge Marie. C'est en prêchant qu'il recrutera des compagnons. Aussi se met-il en route dès les premiers jours du printemps 1120. Parvenu à Cambrai, son ami, l'évêque Burchard, lui permet de prêcher.

⁹ *Ibid.*, p. 73.

¹⁰ *Appendix ad librum III Guiberti de Vita sua, Hermanni monachi. De miraculis S. Mariae Laudunensis, de gestis venerabilis Bartholomei episcopi et S. Norberti, P.L.*, t. 156, col. 992 ; HERIMAN DE TOURNAI, *Les miracles de Sainte Marie de Laon*, édité, traduit et annoté par Alain SAINT-DENIS, Paris, CNRS Éditions, 2008 (Sources d'Histoire médiévale publiées par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes - 36) pp. 208-209.

Dès son premier sermon, un premier disciple se joint à lui. C'est Évermode¹¹, celui qui l'accompagnera dans tous ses voyages, sera l'ami de tous les instants et recueillera son dernier soupir à Magdebourg. Évermode n'est pas un homme au caractère facile : énergique, impatient, dur parfois, il sera d'une fidélité farouche envers Norbert, avant de mourir évêque de Ratzbourg en 1178. Les deux compagnons quittent Cambrai pour Nivelles et là, recrutent Antoine qui deviendra prévôt d'Ilbenstadt et mourra en 1150. Tous trois se rendent à Laon où Norbert, après un sermon enflammé, a la joie d'accueillir sept jeunes compagnons : Anselme¹², futur évêque d'Havelberg puis exarque de Ravenne ; Adam¹³, futur abbé de Dommartin ; Richard¹⁴, plus tard abbé de Sainte-Marie-au-Bois ; Waltmann¹⁵, premier abbé de Saint-Michel d'Anvers ; Luc¹⁶, abbé du Mont-Cornillon puis évêque à Liège ; Garin¹⁷, abbé de Vicogne puis de Saint-Martin ; Henri¹⁸, plus tard abbé de Vivières. Les nouveaux arrivés viennent grossir les rangs de la petite communauté : à Pâques 1120, on s'installe à Prémontré. Les disciples sont au nombre de quatorze.

C'est la communauté de vie qui semble avoir le plus frappé les esprits du XII^e siècle. Adam Scot¹⁹ résume dans ses sermons sur l'ordre de Prémontré l'essence de la vie apostolique telle qu'elle fut comprise par saint Norbert et ses premiers compagnons : rejet absolu des possessions terrestres, communauté de tous les biens temporels, répartition de ces biens selon les nécessités de chacun, concorde dans l'unité et unité dans la concorde²⁰. Le fondement de la vie apostolique est donc la vie commune. Ceci apparaît d'autant plus logique, puisque c'est la désappropriation des biens terrestres qui distingue les chanoines réguliers grégoriens des chanoines qui continuent de vivre sous la règle d'Aix-la-Chapelle. La communauté décrite par les *Actes des Apôtres* évoque « la multitude des croyants », et souligne l'importance fondamentale de la mise en commun des biens et non l'existence sous le même toit, ce qui d'ailleurs aurait été impossible. La vie commune apostolique se caractérise donc, en premier lieu, par la mise en commun des ressources et implique des relations étroites pour que se manifeste l'unité des esprits et des cœurs. La pauvreté de vie des premiers Prémontrés se caractérise, outre la désappropriation, par l'austérité de vie.

La pauvreté serait la seule recommandation du prédicateur et la garantie de sa parole. Norbert l'avait expérimenté : le jour où on l'avait vu aller nus pieds, vêtu d'une tunique de laine, avec pour seul guide le Christ et pour seule recommandation l'Évangile, on avait pu croire à sa prédication.

La vie commune dans la désappropriation et l'austérité suppose le travail commun. Les frères laïcs, appelés plus tard « convers », vaquent, depuis prime jusqu'à midi et depuis none jusqu'à complies, aux différents métiers qui font ressembler Prémontré à une vaste exploitation

¹¹ I. PICHLER, « Evermod und Isfried, Bischöfe von Ratzeburg. Ein Literaturbericht », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXI (1985) pp. 141-144.

¹² L. GOOVAERTS, *Écrivains, artistes et savants de l'Ordre de Prémontré. Dictionnaire bio-bibliographique*, Bruxelles, 1899-1916, t. I, pp. 22-23.

¹³ I. VAN SPILBEECK, *Hagiologium Norbertinum seu natales sanctorum candidissimi Ordinis Praemonstratensis*, Namur, 1887, p. 40.

¹⁴ *Ibid.*, p. 65.

¹⁵ *Ibid.*, p. 31.

¹⁶ F. PETIT, *La spiritualité des Prémontrés aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1947, pp. 53-56.

¹⁷ C. L. HUGO, *Sacri Ordinis Praemonstratensis Annales*, Nancy, 1734-1736, col. 1074-1075.

¹⁸ *Ibid.*, col. 1041-1042.

¹⁹ F. PETIT, *Op. cit.*, Paris, 1947, pp. 167-195.

²⁰ *P.L.*, t. 198, col. 511.

agricole. Les clercs eux-mêmes prennent leur part du travail manuel et, deux fois par jour, sous la conduite du prieur, se rendent sur le lieu du travail qui leur a été assigné. Tous travaillent en silence comme les Cisterciens et d'autres réguliers. Le travail est considéré comme manifestation de la vie commune, comme mortification et comme détente physique.

Profession selon la Règle de saint Augustin

À Prémontré, en cette année 1120, les disciples voient en Norbert leur père et leur maître. Ils le suivent aveuglément, sans se préoccuper de se rattacher à un ordre ou d'en constituer un nouveau. En cela, ils ressemblent à une multitude d'âmes généreuses qui ont tout quitté pour suivre un chef charismatique. Norbert a l'intuition qu'il lui faut fonder sa communauté, lui donner des assises capables d'en assurer la stabilité. Une communauté sans fondations stables est condamnée à plus ou moins brève échéance.

Deux grande options s'offrent à Norbert. Il pourrait envisager une vie monastique rénovée ou entrer dans le grand mouvement canonial de l'*Ordo novus*. et s'engager sur la voie des chanoines réguliers. Cette deuxième formule offrait divers avantages : Norbert et ses compagnons clercs pourraient demeurer fidèles à leur vocation première. En outre, cette formule leur assurait la possibilité de vivre la vie commune, tout en leur permettant de se livrer au ministère sacerdotal. La réforme grégorienne mettait en valeur le sacerdoce et répondait au désir général d'un clergé nouveau : l'institution avait fait ses preuves et bénéficiait de l'appui de la hiérarchie. Elle avait, en outre, acquis assez de souplesse pour permettre de mener une vie religieuse sainte et d'envisager un apostolat fécond.

Fondamentalement, Norbert et nombre de ses compagnons étaient chanoines. Par leur choix de vie, ils rejoindraient les chanoines de l'*Ordo novus* et deviendraient chanoines réguliers. Le choix définitif était fait : les Prémontrés seraient une communauté de chanoines réguliers, mais sous quelle règle militeraient-ils ?

Dans un contexte de rivalité entre moines et chanoines, où chacun défendait, souvent avec des accents polémiques, sa dignité, voire sa supériorité, saint Norbert choisit une règle qu'il croyait avoir été composée par l'évêque d'Hippone, mais dont il ne possédait pas encore le texte. Déjà avant 1118, la communauté de Springiersbach avait adopté l'*Ordo monasterii*²¹, Gervais l'avait imposé à Arrouaise, et Richard à Rolduc.

Nous voici dans les derniers mois de 1121. Le choix du style de vie est fait, la règle vient d'être choisie. Norbert et ses compagnons se préparent à émettre leur profession canoniale. Ils ont choisi pour cela la fête de Noël. La dévotion à l'humanité du Sauveur connaît au XII^e siècle un grand renouveau, aussi le choix de cette fête ne surprend-t-il pas. La cérémonie de profession se déroule à l'offertoire de la messe, selon la coutume des chanoines réguliers. Cette profession se caractérise par le *vœu de stabilité* dans l'église de leur profession. Ce principe de stabilité, toujours en vigueur dans l'ordre, accorde au chanoine un titre de filiation dans son abbaye et le lie pour toute la durée de sa vie à l'église au service de laquelle il s'est voué. Adam Scot²² nous a laissé une formule de profession qui a toute chance d'être primitive. En tout cas, elle figure dans un missel composé du vivant de saint Norbert :

²¹ C. DEREINE, « Les coutumiers de Saint-Quentin de Beauvais et de Springiersbach », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLIII (1948) pp. 414, 421-423.

²² Adam Scot, abbé de Dryburgh, devenu par la suite chartreux de Witham, est le plus important des auteurs spirituels prémontrés. Ses œuvres occupent la première partie du t. 198 de la *P.L.* Cf. F. PETIT, *La spiritualité des Prémontrés aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1928, pp. 167-195.

« Moi, frère N., je m'offre à l'église de sainte Marie, Mère de Dieu et de saint Jean-Baptiste de Prémontré. Je promets ma conversion morale et la stabilité dans le lieu selon l'Évangile du Christ, l'institution apostolique et la règle canoniale de saint Augustin. Je promets obéissance au seigneur N., Père de cette église, et à ses successeurs que la partie la plus saine de la communauté aura élus. »²³

Arrêtons-nous un instant sur cette formule de profession. Par leur donation, Norbert et ses clercs cessent d'appartenir à l'église pour laquelle ils ont été ordonnés, les voici voués au service de l'église nouvelle de Prémontré. Cette église reçoit pour titulaire la Vierge Marie. Ce choix prélude au patronage marial de la quasi totalité des églises de l'ordre. Ce choix est significatif, car saint Jean-Baptiste, titulaire du lieu, semblait bien convenir à cette nouvelle communauté de prédicateurs venus chercher à Prémontré le désert et l'austérité. Nombre d'églises passant à l'ordre de Prémontré adopteront Marie pour patronne, à côté de leur ancien titulaire.

L'Évangile du Christ est la règle suprême. La nouvelle communauté veut imiter la vie de Jésus sur cette terre pour mériter de partager sa vie dans la patrie céleste. Tous se proposent de vivre selon l'institution apostolique, en renouvelant la communauté de vie des premiers chrétiens réunis, unanimes, à Jérusalem.

La règle de saint Augustin caractérise l'ordre : il ne s'agit pas de moines qui suivent tous à cette époque la règle de saint Benoît, mais de chanoines réguliers. Les promesses de conversion des mœurs et de stabilité sont semblables à celles de la règle de saint Benoît, mais la stabilité prend un sens nouveau. Elle ne se limitera pas à la résidence dans la clôture sans sortie possible, mais signifiera l'appartenance à une *ecclesia*, à une communauté vis-à-vis de laquelle le profès jouit d'un droit de filiation, même si les exigences du ministère l'entraînent loin ou pendant longtemps en-dehors de la communauté. Ajoutons que l'Évangile, l'institution apostolique et la règle de saint Augustin entraînent la désappropriation complète : Norbert et ses compagnons possèdent exactement les caractéristiques des chanoines réguliers. Au XII^e siècle, la triade des vœux de chasteté, pauvreté et obéissance n'existe pas comme telle, sinon dans la formule de profession des chanoines du Saint-Sépulcre, mais l'essence de cette triple donation est comprise dans la promesse d'obéissance. L'appellation de « Père de cette église » ne préjuge en rien des titres donnés plus tard aux supérieurs des communautés, et Norbert ne portera jamais le titre d'abbé. La mention de la *pars sanior*, la partie la plus saine de la communauté, venue de la règle bénédictine et passée à toutes les élections ecclésiastiques, souligne le souci de Norbert de sauvegarder les élections aux charges, liberté alors souvent compromise par les interventions extérieures.

Les traditions canoniales.

Par son caractère canonial et sa volonté de renouveau, la communauté de Prémontré se devait d'adopter et de remettre en honneur les traditions du patrimoine canonial. La réforme grégorienne se présentait, certes, comme une rupture, mais elle n'en entendait pas moins assumer une continuité avec les traditions les plus saines de la vie canoniale. Ce mouvement de grande portée pour la suite de l'histoire de l'Église n'eut rien d'un cyclone qui aurait balayé tous les usages antérieurs. La réforme grégorienne ne fut pas une révolution, mais un renouveau de l'idéal de sainteté sacerdotale, qui provoqua une véritable efflorescence d'instituts canoniaux. Elle infusa une sève nouvelle dans les institutions de l'Église et revivifia les antiques traditions canoniales.

Le choix de *l'habit religieux* des nouveaux chanoines réguliers donna lieu à quelques litiges. Norbert portait une tunique, une ceinture et une chape de laine à l'état naturel, non teinte, un habit de pauvre. Camaldules, Chartreux et Cisterciens et tous les ordres nouveaux s'en tenaient alors à la laine écrue. À Cluny, les moines portaient un drap plus fin, teint en noir. De leur côté, les

²³ Cf. *P.L.*, t. 198, col. 479. Adam redonne le même texte, col. 859, en ajoutant : « que la communauté aura élus *canoniquement* ».

chanoines réguliers carolingiens portaient l'ample surplis de lin et la chape noire. Pourquoi vouloir changer l'habit traditionnel des chanoines ? On s'en tint donc à la laine écru, qui devenait de plus en plus blanche au lavage. Norbert n'allait pas tarder à y voir un symbole pour les Prémontrés : « Je sais une chose : c'est que les anges témoins de la résurrection sont apparus vêtus de blanc ». En une époque où les couleurs liturgiques commençaient à peine à se fixer, le blanc était reconnu sans conteste comme la couleur pascal. Les chanoines du Saint-Sépulcre l'avaient bien compris et portèrent la chape blanche jusqu'à la prise de Jérusalem en 1187. Remarquons-le : le discours de Norbert est exclusivement pascal, et ne fait nullement allusion au blanc comme symbole marial. Au XV^e siècle, on adoptera la légende selon laquelle la Vierge serait apparue à Norbert pour lui donner le vêtement blanc²⁴.

Norbert, comme Gervais d'Arrouaise, portait une tunique blanche de laine, car la laine, assurait-il, convenait aux pénitents. En fait, la laine était, de loin, la matière la moins chère dans un pays où les troupeaux étaient nombreux. Toutefois, Norbert n'entendait pas supprimer l'habit clérical. Tous les chanoines de Prémontré prenaient le surplis de lin en entrant au chœur.

La prière liturgique tient une place centrale dans la vie de Norbert et de ses premiers compagnons. Formés au rythme quotidien de l'office canonial, ils n'envisagent pas un seul instant une communauté religieuse qui ne donnerait pas à la prière publique le meilleur de son temps et de son cœur. Comme la vie des juifs pieux s'organise à Jérusalem autour du Temple, celle de Prémontré s'organise autour de l'église appelée *templum* dans l'*Ordinarius*²⁵. À la différence des moines pour qui l'église est au service de la communauté, afin qu'elle puisse y chanter les louanges de Dieu, les communautés prémontrées sont établies autour d'une église pour la desservir. À cet égard, notons que dans l'acte de donation de Prémontré à Norbert, Barthélemy lui donna ce lieu pour y construire « une église en l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère »²⁶. La formule de profession des premiers Prémontrés ne laisse aucun doute ; chaque religieux s'offre et se donne à l'église : « Moi, frère [...], je m'offre et me donne à l'église de Notre-Dame et de saint Jean-Baptiste de Prémontré... » Au Moyen Âge, les bâtiments conventuels n'avaient pas l'aspect monumental que leur confèrent les reconstructions des XVII^e et XVIII^e siècles, mais les églises étaient immenses et splendides. L'église est le tout de l'abbaye canoniale, et domine l'ensemble des bâtiments réguliers. Toutes les ressources de l'architecture et de la décoration sont employées à la mettre en relief.

Les premiers Prémontrés empruntèrent l'organisation de la liturgie aux grandes églises françaises et conservèrent volontiers des éléments d'origine germanique qui avaient fait la joie de leur jeunesse cléricale. Nos auteurs parlent assez peu de la liturgie, car au Moyen Âge, clercs et fidèles en sont très familiers. Il est à peine besoin d'en parler. Adam Scot nous fournit cependant quelques idées fortes qui portent sur les dispositions intérieures et extérieures avec lesquelles les Prémontrés se doivent de célébrer la liturgie :

« L'office est spécialement l'œuvre de Dieu. Là tu te tiens devant Dieu, tu te présentes à lui, tu t'entretiens avec lui. Comme il faut te tenir saintement, dévotement, impeccablement, dans tous tes

²⁴ Un diplôme de Louis XI mentionne explicitement l'apparition de la Vierge à saint Norbert : « *Ille candidi dicti Ordinis habitus atque locus per sanctam Virginem praemonstratus, unde Praemonstratensem Ordinem sibi nomen assumpsisse multis authenticis documentis hitoriisque probatissimis compertum est* ». Cf. J. LEPAIGE, *Bibliotheca Ordinis Praemonstratensis*, p. 762.

²⁵ P. LEFEVRE, *L'ordinaire de Prémontré, d'après des manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle*, Louvain, 1941 (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique - 22) p. 55.

²⁶ *Charte de donation de Barthélemy, évêque de Laon, à saint Norbert et aux Prémontrés, P.L.*, t. 170, col. 1359.

mouvements, lorsque tu te trouves en présence de Dieu ! Quelle sagesse il faudrait pour méditer de cœur les paroles que tu lui adresses et pour les prononcer de bouche ! »²⁷

Les laïcs entendent volontiers le chant des heures liturgiques et, dans l'abbaye, les frères laïcs et les premières sœurs sont heureux de s'y associer au moins en partie. Retenus par leurs travaux, frères et sœurs entendent chaque jour matines, prime suivie de la messe matinale et, le soir venu, les complies. Les communautés médiévales aimaient tellement l'office liturgique qu'elles lui ajoutaient sans cesse des pièces nouvelles, jusqu'à le doubler ou même le tripler en dehors des fêtes solennelles, par le petit office de la Sainte Vierge et l'office des morts.

La prière pour les défunts était omniprésente, et l'intercession pour les âmes du Purgatoire particulièrement fervente. Outre l'office des morts récité presque quotidiennement, la plupart des messes privées étaient des messes de *Requiem*. La *Vie* du bienheureux Godefroid de Cappenberg, écrite par un anonyme, nous laisse un témoignage de cette dévotion. Un religieux défunt apparut à l'un des frères de la communauté et lui dit :

« Mon frère, je vous remercie. Alors que mes amis et mes proches m'oubliaient, vous n'avez pas cessé de faire mémoire de moi. Et maintenant je vous engage à demeurer ferme et stable dans votre propos, à ne pas hésiter au sujet de notre ordre comme pour en trouver un meilleur. Car je ne puis vous en montrer de meilleur pour votre âme. Je suis venu annoncer à votre charité, que les prières de vos confrères sont chaque jour présentées sur l'autel d'or qui se trouve sous le regard du Seigneur. Ne cherchez pas à vous soustraire à l'obéissance. Vous ne pouvez gagner de mérite plus sublime et fructueux aux yeux de Dieu. »²⁸

Cette dévotion aux âmes des défunts demeura si vive chez les Prémontrés, qu'au XVII^e siècle, l'abbé général Michel Colbert refusa l'élévation de certaines fêtes au rite double, car il craignait la suppression d'un certain nombre d'offices des morts et de messes de *Requiem*. Il s'écria avec force : « Élever les fêtes, c'est oublier les défunts ! »

Comme tous les religieux des ordres anciens, les Prémontrés firent un usage abondant des sacramentaux, par lesquels ils exprimaient leur foi dans la prière maternelle de l'Église. Bénédiction des lieux réguliers, des tombes, du lecteur et des officiers de la semaine, transformaient la vie quotidienne en une incessante liturgie. Nulle activité n'était considérée comme profane. Notons qu'à la différence des moines, la bénédiction de la table et l'aspersion des frères après complies sont d'ordinaire données à Prémontré non par l'abbé mais par le prêtre hebdomadaire. La communauté prémontrée est une communauté dans laquelle tous les prêtres exercent leur sacerdoce vis-à-vis de la communauté, sous l'autorité et la conduite de l'abbé. La spiritualité prémontrée est une spiritualité liturgique dans la mesure où la liturgie enveloppe et pénètre le rythme quotidien de la communauté, et dans le fait que les Prémontrés puisent traditionnellement la plupart des inspirations de la prière personnelle dans la prière de l'Église. L'*eucharistie*, au cœur de la prière liturgique, occupe une telle place à Prémontré et dans la vie de saint Norbert, que la tradition postérieure a fait de Norbert « l'apôtre de l'Eucharistie ». En lisant les *Actes des Apôtres*, dans lesquels apparaît la communauté primitive, modèle privilégié des réformateurs grégoriens, Norbert découvre, sous la plume de saint Luc, les premiers chrétiens avec leur trait caractéristique : « Ils étaient assidus à la fraction du pain » (*Act.*, 11, 46). L'Église a toujours considéré l'eucharistie comme la source et le sommet de sa vie intérieure et de sa mission pastorale. Cependant les règles monastiques anciennes n'attribuent pas à la célébration de la messe une place privilégiée dans la vie du monastère. Saint Benoît prévoit la présence de quelques prêtres

²⁷ P.L., t. 198, col. 855.

²⁸ *Monumenta Germaniae Historica, SS.*, t. XII, p. 517.

dans ses communautés, mais ne parle pas de la célébration quotidienne de la messe devenue, à partir du Moyen Âge, le centre de la vie conventuelle.

Il n'en va plus de même au moment où Norbert s'établit à Prémontré. La piété eucharistique médiévale a une longue histoire dans laquelle dévotion populaire, théologie et liturgie sont en continuelle interférence. La piété eucharistique se manifeste principalement dans la participation active à la célébration liturgique, pour se développer ensuite, et de plus en plus, en dehors de la liturgie. Avec la multiplication des messes privées, cette dévotion à la messe devient une pratique très répandue et très chère au peuple chrétien. Elle se traduit par des attitudes, des gestes, et des prières. La gémissement et l'agenouillement devant l'eucharistie deviennent habituels, en même temps que le désir de voir l'hostie, qui suscite au XII^e siècle le rite de l'élévation de l'hostie durant la célébration de la messe. Le regard de foi du peuple chrétien tend à la contemplation et à la communion d'âme avec le Christ, Dieu fait homme, pour lequel le Moyen Âge manifeste une émouvante tendresse. Ce renouveau de la piété eucharistique constitue un climat idéal pour la mise en œuvre de la réforme grégorienne : favoriser la dévotion eucharistique n'est-ce pas le meilleur moyen de stimuler dans le clergé le sentiment de sa dignité et de la sainteté de vie requise pour monter à l'autel ?

Saint Norbert a fait de la messe le centre de sa vie spirituelle et de son ministère. En se dépouillant de ses biens, il n'a gardé qu'une chapelle portative pour célébrer facilement et partout. Il aime prêcher après avoir offert le sacrifice eucharistique, le cœur débordant de l'amour puisé au contact avec le Christ. Parmi ses recommandations aux frères, il aime leur dire : « C'est à l'autel qu'on montre sa foi et son amour pour Dieu »²⁹.

Ceci explique le soin particulier apporté par les Prémontrés à la célébration de la messe et à l'ornementation de leurs églises. Les Cisterciens, en réaction contre Cluny, proscrivaient l'emploi des ornements de soie, des chapes, des dalmatiques, des tapis, des vitraux colorés, pour donner à leur liturgie une austérité qui frappe par sa grandeur. À Prémontré, les chanoines entourent l'autel de splendeur et de solennité, car c'est le lieu du sacrifice par excellence. Tout, dans la vie de saint Norbert et de ses premiers disciples, met en relief la place centrale de l'eucharistie. Enchâssée dans l'office divin, elle est le cœur de la communauté canoniale, comme elle l'était de la communauté des premiers chrétiens de Jérusalem.

Le chapitre quotidien au cours duquel prennent place la lecture de la règle et celle du martyrologe, la prière pour consacrer le travail de la journée, l'accusation des coupes, les avis du supérieur, est en usage chez les moines comme chez les chanoines au XII^e siècle. C'est cependant une institution d'origine canoniale, rendue nécessaire dans les maisons dont les clercs devaient s'absenter au cours de la journée, pour vaquer aux devoirs de leur ministère. Saint Chrodegang en fait mention dans son Église de Metz. Norbert avait fait l'expérience du chapitre à Xanten. Il était convaincu de la nécessité de corriger les excès et les négligences sans retard, pour éviter tout affadissement de la communauté. Le chapitre est donc le premier lieu de la correction fraternelle. À Prémontré où les vocations affluaient chaque jour, il importait de créer un esprit commun, de lutter contre les tendances de l'esprit propre, et de promouvoir la fidélité aux coutumes de la communauté. Norbert disait volontiers : « Le soin que l'on prend à purifier sa conscience est la preuve de la charité que l'on a pour soi-même ».

L'étude et la contemplation ne font qu'un dans les cloîtres du XII^e siècle. Il n'existe pas encore de distinction formelle entre la prière personnelle et l'étude théologique, car ce que saint Benoît appelle dans sa règle la *lectio divina* unit la lecture à la prière et à la méditation. La *lectio divina* est bien différente de la lecture spirituelle, répandue aujourd'hui chez toutes les personnes soucieuses d'alimenter leur vie spirituelle à la Parole de Dieu. C'est un des exercices les plus

²⁹ P.L., t. 170, col. 1295.

importants du cloître, auquel les religieux consacrent une part notable de leur journée. À Prémontré, elle occupe tout le temps laissé libre par l'office divin et le travail manuel. Quotidienne, elle couvre plusieurs heures de la journée, six heures l'hiver et trois heures l'été à cause des travaux agricoles.

Nous pourrions la définir comme une assiduité à la Parole de Dieu, qui lentement conduit l'âme à assimiler la Parole. Chaque religieux, soit dans le cloître, soit dans le *scriptorium*, lit l'Écriture ou quelque texte des Pères de l'Église pour trouver Dieu. Adam Scot, comme Hugues de Saint-Victor, découvre dans la *lectio divina* la lecture, la méditation, la contemplation et la prière, mais le passage de l'une à l'autre se fait insensiblement, au gré de la grâce et avec une entière liberté d'esprit. Les anciens ne faisaient pas les distinctions modernes qui ont conduit à préciser les divers exercices qui conviennent aux personnes dont le temps disponible est morcelé. Ils connaissaient un unique et grand courant de communion avec Dieu, nourri de la lecture de la Parole de Dieu, qui embrassait toute leur existence, culminait dans la célébration liturgique et persistait jusque dans le travail manuel. La vie devient alors une conversation avec Dieu, et la vie dans le cloître une anticipation de la vie du ciel.

Norbert et les premiers Prémontrés ont adopté la *lectio divina* qui faisait partie intégrale de toute vie régulière. Si les moines se doivent de méditer l'Écriture Sainte pour alimenter leur vie spirituelle, les chanoines réguliers ont conscience de devoir enseigner les fidèles, notamment par la prédication. On peut dire que l'Écriture Sainte est l'univers dans lequel ils évoluent naturellement. Aussi ne s'étonne-t-on pas de lire leurs sermons foisonnant de citations, voire d'innombrables réminiscences de l'Écriture et des Pères, notamment saint Augustin et saint Grégoire, leurs auteurs les plus familiers. Leur méthode de méditation nous déroute quelque peu, dans la mesure où elle est une lente rumination des textes, pour y découvrir, selon l'inspiration, le sens historique, l'allégorie et l'analogie. Le sens historique fournit des exemples de sainteté, l'allégorie révèle le sens théologique, l'analogie fait entrevoir les joies de la vie céleste. Les premiers Prémontrés ne distinguent pas la *lectio divina* de l'étude. Pour eux, le grand objet d'étude c'est le Christ. L'étude est surtout pour eux un travail de compréhension de l'Écriture. Par la mémoire des textes ils font des rapprochements qui permettent des réflexions fécondes et font progresser dans la compréhension du texte sacré. L'étude et la méditation sont fondamentales ; les exigences du travail manuel ne doivent jamais conduire à s'en dispenser, car elles constituent une nourriture indispensable avec l'eucharistie et l'office divin.

Rien ne saurait raccourcir le temps consacré à la *lectio divina*, pas même l'office divin. Il convient, dans un cloître bien organisé, de créer et conserver un équilibre harmonieux entre la *lectio*, l'office liturgique et le travail. À la fin du Moyen Âge, c'est la négligence apportée à la *lectio divina*, qui conduira au relâchement dans les cloîtres et amorcera leur déclin. Il faudra attendre le renouveau des XVI^e et XVII^e siècles qui, sous l'influence des méthodes nouvelles de la Compagnie de Jésus, permettra de retrouver le cœur à cœur avec Dieu.

La prédication de la Parole de Dieu, saint Norbert et les premiers Prémontrés en avaient bien conscience, fait partie intégrante de la vocation des chanoines réguliers. En choisissant pour habit la couleur blanche qui lui rappelaient spontanément les anges de la Résurrection, Norbert offrait à ses disciples un symbole qui leur rappelait constamment leur mission. Ce symbolisme était facilement compris et admis par tous. Anselme de Havelberg écrivait : « L'ordre monastique porte un habit sombre qui marque qu'il se mortifie au monde pour nous représenter la mort du Christ et la façon dont nous devons mourir à nos vices et à nos convoitises. L'ordre clérical porte un habit blanc qui éclate comme celui de l'ange en qualité de témoin de la Résurrection du Christ et insinue comment nous devons ressusciter avec le Christ pour mener une vie nouvelle »³⁰.

³⁰ P.L., t. 188, col. 1112.

La prédication s'adresse aux fidèles, mais aussi aux religieux. La prédication claustrale se déroule habituellement au chapitre. Elle revient à l'abbé. Celui-ci délègue parfois ce ministère à d'autres prêtres de la communauté. Les convers qui n'ont pas d'instruction, ont également besoin de recevoir une sorte de catéchisme et une formation spirituelle suivie. Certains d'entre eux demeurent quelque peu éloignés dans les granges : un prêtre vient régulièrement les instruire. Il en est de même des moniales qui vivent, à l'origine, dans un bâtiment séparé, contigu à celui de la communauté des chanoines. Certains abbés n'avaient certainement pas les capacités d'un Adam Scot ou d'un Philippe de Bonne-Espérance, mais on exigeait de tous qu'il fussent capables d'enseigner le sens mystique de l'Écriture. La prédication claustrale est en effet considérée, dès les origines de l'ordre, comme la première fonction abbatiale.

L'accueil des pauvres et des pèlerins faisait partie de la grande tradition canoniale, œuvre de miséricorde par excellence en une époque où le pèlerinage était considéré comme un état de vie consacrée, et où les conditions dans lesquelles s'effectuaient les voyages étaient particulièrement dures. On s'en souvient : les premiers compagnons recrutés par Norbert moururent en chemin, accablés par les rigueurs de l'hiver. Norbert tenait particulièrement à ce ministère de charité. À Prémontré il fit élever un hôpital et trouva les moyens de le doter très convenablement. L'hôtellerie était une institution complexe : un havre pour les voyageurs, un hospice pour les pauvres et un hôpital pour les malades. Les chanoines s'occupaient des hommes et les moniales des femmes. Dès le début de l'ordre, la bienheureuse Ricvère de Clastres³¹ dirigea toute sa vie cet hôpital et voulut être enterrée dans le cimetière des pauvres qu'elle avait servis avec tant de soins et d'abnégation. Plus tard, cet hôpital fut transféré à Saint-Quentin. Nommé archevêque de Magdebourg, Norbert choisit pour ses chanoines l'église Notre-Dame, par dévotion envers la Vierge, et parce qu'elle était proche de l'hôpital. De nombreuses abbayes conservèrent cette institution de miséricorde pendant longtemps, car les Prémontrés voulaient témoigner de la charité norbertine envers les plus démunis. On le voit, la désappropriation mise en honneur par Norbert dépasse le renoncement aux biens de ce monde, c'est une disponibilité à partager avec ceux qui sont dans le besoin, une mise en commun des biens qui dépasse les membres de la communauté pour atteindre les préférés du Christ.

La dévotion mariale n'appartient pas en propre aux traditions canoniales. Toutefois, le contexte spirituel du XII^e siècle est marqué par un développement intense de la dévotion envers la Vierge Marie, dont saint Bernard est le promoteur le plus connu. L'amour que Norbert partage avec ses contemporains envers Marie s'insère si bien dans ce contexte que les auteurs prémontrés postérieurs verront dans cette dévotion l'un des éléments caractéristiques de leur ordre.

Dans un ordre qui s'est toujours distingué par le caractère liturgique de sa spiritualité et l'absence de dévotions particulières, extra-liturgiques, la permanence de la spiritualité mariale prémontrée met en lumière la dévotion mariale du fondateur. Les instituts réguliers de la réforme grégorienne se réfèrent aux fidèles réunis à Jérusalem dans l'attente de l'Esprit Saint. Réunie autour des Apôtres, la communauté des croyants « perséverait dans la prière avec Marie, Mère de Jésus », comme l'attestent les *Actes des Apôtres* (Act. 1, 14). Norbert n'a guère laissé d'écrits, mais des faits qui attestent sa dévotion mariale. Dès les débuts de son ministère de prédicateur itinérant, il célébra fidèlement la messe *De Beata*, dans l'esprit du récent concile de Clermont. Il bâtit l'église de Prémontré et la dédia à Notre-Dame, décidant qu'il en serait de même pour toutes les églises de son ordre. Il eut fréquemment recours à l'intercession de la Vierge Marie, par exemple lors de l'exorcisme d'un possédé à Vivières, au diocèse de Soissons. Dans l'hôtellerie de Prémontré, les jours de grandes aumônes coïncidaient avec les fêtes mariales.

³¹ I. VAN SPILBEECK, *Hagiologium Norbertinum seu natales sanctorum candidissimi ordinis Praemonstratensis*, Namur, 1887, p. 82.

Dès les commencements, trois fêtes mariales furent en honneur dans la liturgie de Prémontré, selon le rit double, le plus élevé : la Purification, l'Assomption et la Nativité de la Vierge. Ces deux dernières fêtes étaient prolongées par une octave, avec procession solennelle avant la grand messe. Une quatrième fête, l'Annonciation, toujours appelée *Annuntiatio Domini*, fut regardée davantage comme une fête du Sauveur que comme une fête de la Vierge. Le calendrier liturgique était peu chargé, mais chaque samedi on célébrait la messe *De Beata*. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que la Conception Immaculée de la Vierge fut admise au calendrier prémontré, ainsi que la Visitation. Bon nombre de dispositions donnaient à la liturgie norbertine un caractère marial. On faisait mémoire de la Vierge par une collecte, une secrète et une postcommunion à toutes les messes conventuelles. La procession du dimanche se concluait par une antienne en l'honneur de Marie, figure de l'Église, sortant à la rencontre du Ressuscité. La récitation du petit office de la Vierge remonte sûrement avant 1158 et probablement à 1126, lorsque Honorius II enjoignit aux Prémontrés de faire l'office divin selon le rite des autres chanoines. Comme l'office culminait dans la célébration de la messe et que celle-ci était souvent de *Requiem* aux jours de fêtes, on prit rapidement l'habitude de célébrer une messe quotidienne *De Beata*. Norbert partage avec ses contemporains une dévotion filiale et confiante envers la Vierge, il est un fervent de la maternité divine de Marie, et admire son rôle de médiatrice.

La dévotion mariale de Norbert et des premiers Prémontrés dépasse de loin toutes les dévotions envers les autres saints, par son intensité et sa fréquence dans la vie de la jeune communauté. Cependant, Norbert vénère aussi saint Pierre et les Apôtres qui sont les modèles du mouvement apostolique. Parmi les Apôtres, saint Jean l'Évangéliste occupe une place de choix, car il est le bien-aimé et le gardien de la Vierge, il est le frère du Seigneur et le fils de Marie à un titre particulier. Norbert est également dévot des saints qui figurent dans l'Écriture, comme saint Étienne et sainte Marie-Madeleine. Le sanctoral de Prémontré est, certes, peu développé, et Marie y occupe non seulement une place de choix, mais une place unique.

5. Le Graduel, un livre liturgique au service de la louange divine

Le Graduel de Bellelay, du XII^e siècle, revêt une importance d'autant plus grande que l'ordre de Prémontré fit imprimer son Graduel et son Antiphonaire seulement en 1680. Ce Graduel de Bellelay a suscité l'intérêt de deux grands savants prémontrés, au début du XX^e siècle, Godefroid Madelaine et Michel Van Waefelghem³². Voici quelques années, Cécile Davy-Rigaux publiait un remarquable ouvrage dans lequel elle traite du chant des Prémontrés et notamment du Graduel³³. Le *Graduel*³⁴ est donc un des livres liturgiques en usage dans les abbayes prémontrées. Il contient les textes de la liturgie de la messe chantés par le chœur et les chantres : les antiennes d'entrée ou *introït*, le graduel proprement dit qui, avec l'alléluia ou le trait en carême, sépare l'épître de l'évangile, les séquences des grandes solennités, les antiennes de l'offertoire et de la communion pour toutes les messes de l'année, temporal et sanctoral, ainsi que les messes des défunts. Il faut y ajouter l'ordinaire constitué du chant du *kyrie*, du *gloria*, du *sanctus* et de l'*agnus Dei*, auquel s'ajoute le chant du *credo*.

³² G. MADELAINE, « Le Graduel de Bellelay », *Bibliothèque Norbertine*, t. VI (1904) pp. 117 et s. ; M. VAN WAEFELGHEM, « Le Graduel de Bellelay », *Annales de l'Ordre de Prémontré*, t. X (1914, mars).

³³ C. DAVY-RIGAUX, *Guillaume Gabriel Nivers, un art du chant grégorien sous le règne de Louis XIV*, Paris, CNRS Éditions, Coll. Sciences de la musique, 2004.

³⁴ N. WEYNS, « Le Graduel dit de Tongerlo », *Analecta Praemonstratensia*, t. XLIV (1968) pp. 311-319.

Le *Missel*³⁵ prémontré donne tous les textes contenus dans le *Graduel*, sans musique notée, et toutes les prières de la messe avec les mélodies des textes chantés par le prêtre, comme, par exemple, le chant de la préface et du *Pater* ou encore le chant de l'*Exultet* de la vigile pascale. Le *Bréviaire* contient tout l'office divin, sans notation musicale, antiennes, psaumes, hymnes, oraisons et lectures des matines. Quand on procéda à l'impression des éditions à l'usage personnel des religieux, on prit l'habitude de le diviser en quatre parties suivant les quatre saisons, afin d'obtenir des livres facilement maniables.

L'*Antiphonaire*³⁶ est consacré aux pièces exécutées dans la célébration de l'office divin : matines, laudes, petites heures, vêpres et complies. On trouve dans l'antiphonaire les antiennes sur les psaumes, les hymnes, les répons, les antiennes sur le *Benedictus* et le *Magnificat*, ainsi que les antiennes à la Sainte Vierge.

Le *Processional* contient les antiennes chantées par les religieux lors des processions d'entrée dans le chœur ainsi que les pièces chantées en-dehors du chœur lors des processions, des cérémonies célébrées dans la salle du chapitre, lors des enterrements. On y a ajouté plus récemment les motets pour la bénédiction du Saint-Sacrement ou en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Norbert.

À ces livres proprement liturgiques puisqu'ils sont directement utilisés dans la liturgie, il faut ajouter le plus ancien ouvrage de cette catégorie, l'*Ordinarius*³⁷. Cet ouvrage contient la description des cérémonies et doit servir de guide unique dans toutes les abbayes de l'ordre de Prémontré. Son élaboration sous l'abbatiat du bienheureux Hugues de Fosses, disciple de saint Norbert et premier abbé de Prémontré, à l'intention de toutes les communautés, revêt une importance toute particulière. L'ordre, spécialement voué à la prière liturgique solennelle, ne pouvait envisager de maintenir son unité interne sans une liturgie commune. À cette époque, l'office suivi par les chanoines réguliers de la cathédrale du Latran tendait à s'imposer à toute la famille canoniale. Le pape Honorius II octroya, probablement en 1126, une bulle destinée à mettre fin aux premiers balbutiements de la liturgie célébrée à Prémontré. L'intervention pontificale s'insère dans un ensemble de mesures destinées à encourager la réforme du clergé et, pour cela, elle ne ménage ni ses louanges ni ses encouragements aux Prémontrés, mais elle manifeste aussi un réel désir de promouvoir une certaine unité liturgique. Nous sommes mal documentés sur les directives qui, dès le commencement, furent données dans le domaine de la liturgie, mais il semble qu'après une certaine période durant laquelle on se conforma aux usages des autres congrégations canoniales, l'ordre de Prémontré ait senti le besoin d'unifier les rites et l'ensemble de l'office divin, de manière à suivre dans toutes les maisons de l'ordre la même liturgie. Selon une tradition très ancienne, ce dessein se réalisa par étapes sous l'impulsion de Hugues de Fosses. Le Père Placide Lefèvre caractérise la constitution d'une liturgie prémontrée en ces termes : « À regarder de près les témoins de cette réforme liturgique, qui nous sont parvenus depuis le moment où elle semble avoir été définitivement arrêtée, on observe qu'elle s'est inspirée largement du fonds romain primitif, passé de la Ville éternelle dans les pays des Gaules et modifiée par les traditions locales. Les usages de Prémontré se révèlent ainsi comme une synthèse puissante d'éléments empruntés la plupart du temps à l'observance liturgique des grandes congrégations canoniales et

³⁵ P. LEFEVRE, « Un témoin nouveau de la liturgie de Prémontré du XII^e siècle. Le missel d'Anvers », *Analecta Praemonstratensia*, t. XXXIII (1957) p. 377.

³⁶ *Antiphonale Missarum Praemonstratense*, éd. N.I. WEYNS, Averbode, 1973 (Bibliotheca Analectorum Praemonstratensium - 11).

³⁷ P. LEFEVRE (éd.), *L'Ordinaire de Prémontré, d'après des manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle*, Louvain, 1941 (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique, 22).

des monastères de Cîteaux, de Cluny et la Grande-Chartreuse »³⁸. En décrétant la rédaction de l'*Ordinarius*, le bienheureux Hugues scellait la structure fondamentale de l'ordre de Prémontré, surtout si l'on songe qu'au XII^e siècle, un ordre religieux, un *ordo*, se caractérise par l'unité de législation et de liturgie qui régit les diverses maisons d'une même obédience. Il parachevait ainsi la fondation de Prémontré entreprise par Norbert.

6. Prémontré en son siècle d'or

La fondation de l'ordre de Prémontré s'inscrit dans cet élan de spiritualité tout entière orientée vers la sainteté par l'imitation du Christ et des Apôtres. Les deux premiers siècles de l'ordre virent croître de manière prodigieuse le nombre des abbayes et des religieux, et fleurir une spiritualité profondément enracinée dans l'élan de la réforme grégorienne. Norbert et Hugues de Fosses en furent les protagonistes principaux mais non les seuls. Les historiens ont toutefois trop ignoré les ouvriers de la première heure, sans lesquels l'intuition de Norbert et les projets de Hugues n'auraient pu trouver d'issue.

Norbert, l'homme du charisme, et Hugues de Fosses, l'organisateur qui permit au charisme de se perpétuer à travers les disciples, ont œuvré chacun avec son caractère et ses talents propres au rayonnement de la communauté née, à Prémontré, dans la nuit de Noël 1121. Le XII^e et le XIII^e constituent, assurément, la période la plus riche de l'histoire de l'ordre par le nombre des fondations sur la majeure grande partie de l'Europe occidentale et centrale, la mise en place du chapitre général, le regroupement des abbayes en unités territoriales appelées « circaries », l'établissement d'une unité liturgique indispensable à la vie d'un ordre religieux, enfin et surtout par la sainteté de nombreuses figures masculines et féminines et l'éclosion de nombreux auteurs spirituels. Un tel rayonnement explique la fondation de l'abbaye de Bellelay³⁹ quelque vingt ans après celle de Prémontré et l'influence exercée par cette abbaye sur toute cette région.

Les premiers disciples furent des hommes exceptionnels, des apôtres généreux, avides de sainteté⁴⁰.

Gauthier de Saint-Maurice

Au mois de novembre 1119, l'évêque de Laon, Barthélemy, avait tenté de faire élire Norbert à la tête du chapitre de Saint-Martin de Laon. Les chanoines avaient repoussé ce choix dont les conséquences à peine entrevues les effrayaient. Comme on pouvait le prévoir, le prévôt élu alors, Robert, ne parvint pas à *régulariser* les chanoines. En 1124, l'évêque résolut de prendre une attitude plus ferme, et fit de nouveau appel à Norbert. Celui-ci envoya à Saint-Martin une petite communauté de religieux issus de Prémontré, et la plaça sous la direction de Gauthier de Saint-Maurice. Sa nomination fut saluée comme un signe de Dieu :

³⁸ *Ibid.*, p. VI.

³⁹ On se reportera à la publication du tome IV de la collection *Helvetia Sacra : Die Augustiner-Chorherren und die Chorfrauen-Gemeinschaften in der Schweiz*. Bearbeitet von Ursula BEGRICH u.a., redigiert von Elsanne GILOMEN-SCHENKEL, unter Mitarbeit von Bernard ANDENMATTEN u.a. (Helvetia Sacra, Abteilung IV: Die Orden mit Augustinerregel, Band 2), Basel, Schwabe Verlag, 2004.

⁴⁰ Le Père François Petit, chanoine de l'abbaye Saint-Martin de Mondaye, fut l'un des premiers à avoir compris, au XX^e siècle, l'importance des deux premiers siècles de l'histoire de Prémontré. Il réussit une remarquable synthèse de cette période, à laquelle ces pages sont largement redevables. Cf. F. PETIT, *La spiritualité des Prémontrés aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1947.

« À la prière, croyons-nous, du bienheureux Martin, Dieu lui conféra une telle grâce que l'on pouvait répéter ce que l'ange disait à Raguel au sujet de sa fille Sara : personne n'avait pu la posséder parce que Dieu la réservait pour épouse à son serviteur. Plusieurs avaient reçu de l'évêque la conduite de cette église. Aucun n'avait réussi. Le charme de Gauthier, joint à la grâce divine, fut tel qu'en douze ans il avait réuni plus de cinq cents serviteurs de Dieu. »⁴¹

Gauthier fut élevé à la dignité abbatiale avant Hugues de Fosses et demeure l'un des *Pères fondateurs* de l'ordre de Prémontré.

Les débuts à Saint-Martin furent difficiles, dans la plus extrême misère. Les religieux, sous la conduite de Gauthier, allaient ramasser du bois mort pour le vendre en ville et se procurer un peu de pain. Les frères trouvaient dans leur abbé un père qui les encourageait, un maître spirituel qui les formait à imiter le Christ dans le dénuement, un modèle qui prêchait par son exemple de vie tout entière vouée au service de Dieu et du culte divin. Les efforts soutenus dans l'adversité devaient porter du fruit. L'abbaye, animée par un tel homme de Dieu, ne tarda pas à devenir un foyer apostolique de premier plan, et un centre exceptionnel d'expansion de l'ordre. L'abbaye Saint-Martin fonda de nombreuses abbayes : Saint-Vincent de Lisbonne qui fut éphémère, Koscielna à Wrocław en Pologne, Lac de Joux en Suisse, Drongen et Parc en Belgique, Marienweerd en Hollande, Corneux, La Casediou, Valchrétien, Laval Dieu, Vicogne, Thenailles, Mont-Saint-Martin et Licques en France⁴². L'abbaye de Saint-Martin fut la seule abbaye qui donna probablement un pape prémontré, en la personne de Grégoire VIII, en 1187. Elle obtint de nombreuses confirmations pontificales : en 1131, 1138, 1144, 1147, 1156, 1164 et 1222, et du roi de France, en 1138 et 1294.

Comme Hugues de Fosses, Gauthier de Saint-Maurice était un partisan résolu de la vie contemplative. La fécondité de son abbaye témoigne de la justesse de cette intuition en une époque où, sous l'influence de Cîteaux, le renouveau de l'Église se concevait dans un renouveau de la vie de prière. Cette orientation est manifeste dans toutes les chartes de fondation des abbayes-filles de Saint-Martin. Tous les évêques qui érigent ces abbayes mettent en tête de leur charte le diplôme suivant :

« Bien que Nous devons généralement notre soin à tous les fidèles de Notre diocèse, c'est pourtant à ceux qui par un heureux naufrage ont rejeté les bagages profanes et ont gagné à la nage, au milieu des vagues de ce monde, le port tranquille et paisible de la contemplation, que nous devons une dilection spéciale et une particulière sollicitude [...] »⁴³

Au commencement, Saint-Martin était une abbaye double. Quand, en 1137, le chapitre général décréta l'éloignement des moniales des abbayes masculines, l'évêque Raynaud de Reims leur octroya une charte différente dans la forme, mais semblable dans la substance et dans les images, à celles concédées aux abbayes-filles de Saint-Martin de Laon, lorsqu'il établit le nouveau monastère des Norbertines transférées à Dione, au diocèse de Reims :

⁴¹ HERIMAN de TOURNAI, *De miraculis B.M.V.*, éd. P.L., t. 156, col. 993 ; HERIMAN DE TOURNAI, *Les miracles de Sainte Marie de Laon*, Édité, traduit et annoté par Alain SAINT-DENIS, Paris, CNRS Éditions, 2008 (Sources d'Histoire médiévale publiées par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes - 36) pp. 212-213.

⁴² On se reportera à l'ouvrage fondamental : N. BACKMUND, *Monasticon Praemonstratense*, Straubing, 1949-1956, 3 vol. Réédition revue et augmentée du tome I, pars prima et pars secunda, Berlin - New York, Walter de Gruyter, 1983.

⁴³ Cité dans F. PETIT, *La spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, p. 50.

« Nous devons veiller sur tous nos diocésains. Mais le zèle de la charité nous incite à porter plus d'attention à ceux qui cherchent à ne vivre que pour Dieu, qui ont foulé aux pieds les appâts flatteurs de ce siècle pour l'amour de Dieu, qui ont jeté à la mer tout le bagage des choses "fluides et caduques", et qui, à travers les vagues de ce monde soulevé, ont gagné le port tranquille de la joyeuse contemplation par un heureux naufrage. »⁴⁴

On reconnaît dans ce texte l'idée centrale de Gauthier de Saint-Maurice. Les Prémontrés sont, pour lui, des contemplatifs.

Dans l'ordre, l'abbé de Saint-Martin était le deuxième constitué en dignité après l'abbé de Prémontré. Son prestige s'accrut considérablement, du fait que Gauthier de Saint-Maurice succéda à Barthélemy sur le siège de Laon. Le Père François Petit a noté avec justesse :

« Il devenait par là l'évêque du lieu où se trouvaient Prémontré, Saint-Martin et Cuissy, trois des quatre premières maisons de l'ordre. On conviendra que cette dignité jointe à sa valeur morale, à l'œuvre accomplie à Saint-Martin, au voisinage immédiat de Prémontré, et l'ascendant qu'il exerçait sur les monastères qu'il avait fondés, donnaient à ses vues qui concordaient d'ailleurs avec celles de l'abbé général, une singulière autorité. »⁴⁵

Gauthier mourut le 13 juillet 1173, après 17 ans d'un fécond épiscopat.

Anselme de Havelberg

Anselme fut l'un des deux évêques consacrés par Norbert durant son épiscopat à Magdebourg⁴⁶. Il a laissé un grand nom et des œuvres particulièrement intéressantes. Sans doute originaire des bords du Rhin, il fit probablement la connaissance de Norbert à l'école de Laon et le suivit à Prémontré avec les premiers compagnons. Il était âgé de trente ans en 1129, lorsque Norbert, usant de son pouvoir de métropolitain à l'égard des territoires à évangéliser, le nomma évêque de Havelberg en Allemagne, *in partibus infidelium*. Cette situation explique la permanence d'Anselme aux côtés de Norbert à Magdebourg, et le fait qu'il l'ait suivi en Italie, en 1133, pour l'aider à traiter les affaires de l'Église. A cette occasion, Anselme gagna la confiance du pape Innocent II qui le fit prêcher devant lui à la fête solennelle du 8 septembre. En 1136, il devait prendre part à l'ambassade envoyée par l'empereur Frédéric pour demander la main d'une fille de l'empereur grec. À cette occasion, il eut des conversations passionnantes avec des théologiens grecs sur la procession du Saint-Esprit⁴⁷. À la demande du pape Eugène III, il devait plus tard rédiger par écrit ces discussions théologiques. En 1154, il négocia le couronnement de Frédéric I^{er}. Nommé par le pape Adrien IV exarque de Ravenne, il reçut le pallium le jour du couronnement de l'empereur. Il mourut subitement à Milan, le 12 août 1158, dans le camp impérial.

Dans le Nord de l'Allemagne, Anselme⁴⁸ fut le successeur spirituel de Norbert. Après la mort de ce dernier, il parvint à s'établir à Havelberg et prendre possession de son siège épiscopal. Prémontré dans l'âme, il établit ses frères dans l'église cathédrale et continua à vivre avec eux la vie régulière. Il fonda rapidement l'abbaye de Jéricho dans son diocèse et contribua ainsi à l'extension de l'ordre vers l'Elbe. Située dans une région hostile, où toute nouvelle implantation

⁴⁴ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Norbert consacra Mengot, évêque de Mersebourg, le 20 mars 1127.

⁴⁷ Les Orientaux professent la procession du Saint-Esprit du Père seul, tandis que les Latins professent que l'Esprit procède du Père et du Fils. Cf. G. R. EVANS, « Unity and diversity : Anselm of Havelberg as ecumenist », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXVII (1991) pp. 42-52.

⁴⁸ J.T. LEES, « Anselm of Havelberg's "Banishment" to Havelberg », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXIII (1986) pp. 5-18.

prenait des allures de forteresse pour tenir tête aux assauts des païens, Havelberg n'offrait qu'un havre fragile et pauvre à la nouvelle communauté. Homme de foi et intrépide évangéliste, Anselme nous a laissé le témoignage de ses sentiments en ces terres lointaines, aux marches de la chrétienté :

« Dans la crèche de Havelberg, je demeure, moi, pauvre du Christ, avec mes frères, qui sont aussi des pauvres du Christ. Les uns construisent des remparts et des tours en face de l'ennemi ; les autres sont de garde pour repousser les assauts des païens ; quelques-uns appliqués au service divin attendent quotidiennement le martyr ; plusieurs purifient par le jeûne et l'oraison les âmes qu'ils vont rendre à Dieu ; d'autres enfin s'adonnent à la lecture et aux saintes méditations ; ils s'exercent à imiter les exemples des saints, mais tous nous sommes pauvres et dépouillés, nous suivons le Christ pauvre dans toute la mesure de nos forces. »⁴⁹

Anselme était un homme fin et doté d'une grande faculté d'adaptation. D'un dévouement total envers son ordre, il fut aussi le plus grand théologien de son temps en Allemagne. Au contact de l'Orient, il affina son sens théologique et développa une profonde dévotion envers le Saint-Esprit. Pour lui, l'Église catholique tient sa vie et sa fécondité de l'Esprit, le *panepiscopos*, l'évêque universel, qui surveille et sanctifie tout ce qui se développe dans la fidélité au Christ. Amoureux de la pauvreté et ardent missionnaire, Anselme fut vraiment un disciple exemplaire de Norbert.

Nous devons à Anselme de Havelberg une très belle *Lettre apologétique*⁵⁰ en faveur des chanoines réguliers, dans laquelle l'auteur analyse les fondements et la valeur de la vie canoniale. Au XII^e siècle, en plein cœur de la dispute entre moines et chanoines, Anselme fait preuve d'un splendide équilibre. En théorie, l'institution des chanoines réguliers l'emporte sur celle des moines, car la vie canoniale comporte les saints ordres et la vie mixte est plus proche de celle du Christ et des Apôtres que la vie contemplative. En pratique, Anselme en est bien convaincu : la supériorité de l'institution n'emporte pas avec elle la supériorité des âmes. Il fallait avoir le courage de le dire et Anselme le dit. Avant la synthèse de saint Thomas d'Aquin, les spirituels du XII^e siècle sont tributaires des Pères et de leurs distinctions, ce qui explique une certaine équivoque : pour les Pères, la vie active est synonyme de *vie spirituelle initiale*, c'est le temps d'acquérir les vertus morales. La vie contemplative, c'est la *vie spirituelle des parfaits*, où les vertus théologiques entrent dans un exercice assidu et de plus en plus simplifié. Dans cette perspective, la *vie mixte* ne pouvait trouver sa place véritable. À la faveur de l'équivoque, les moines pouvaient apparaître, sauf accidents personnels, comme plus parfaits que les clercs, actifs, voués à l'apostolat au sens moderne, c'est-à-dire aux activités du ministère apostolique. À l'équivoque initiale, s'ajoutait le fait que des moines de plus en plus nombreux recevaient le diaconat et le sacerdoce. De plus, dans certaines cathédrales anglaises, des moines bénédictins menaient pratiquement la vie de chanoines réguliers. Il fallut attendre saint Thomas et ses précisions : les chanoines réguliers sont par essence des clercs voués au ministère des âmes, tandis que les moines ne sont pas prêtres en vertu de l'institution monastique et ne sont obligés à aucun ministère des âmes.

Anselme vénère l'institution monastique et ne permet pas la moindre attaque contre elle. Cette attitude renforce sa crédibilité lorsqu'il démontre la supériorité de la vie canoniale. Pour appuyer sa thèse, il passe en revue les grandes figures de l'Ancien Testament : Abel, Noé,

⁴⁹ *Lettre de Anselme de Havelberg à Wibald, P.L.*, t. 189, col. 1319-1320.

⁵⁰ ANSELME de HAVELBERG, *Lettera apologetica pro Ordine Canonicorum regularium*, in E. AMORT, *Vetus disciplina Canonicorum regularium et saecularium*, Venise, 1747, pp. 1048-1065 ; *P.L.*, t. 188, col. 1118-1140.

Abraham, Jacob, Moïse, Josué, David et les prophètes. Tous ont été en même temps contemplatifs et actifs. Cependant, il s'étudie surtout à méditer les exemples du Christ, le Fils de Dieu, chef et modèle des contemplatifs et des actifs, qui a voulu cette vie mixte pour ses Apôtres.

Commentant le dialogue entre Jésus, Marthe et Marie, celle « qui a choisi la meilleure part » (Lc 10, 42), Anselme écrit une de ses plus belles pages :

« Le Fils de Dieu et Fils de l'homme, Jésus-Christ, chef de l'Église catholique, chef des contemplatifs, chef de tous les actifs, [...] te paraît-il avoir été contemplatif ou actif ? N'a-t-il pas été plutôt à la fois contemplatif ou actif ? [...] Marthe qui s'agitait dans un ministère empressé signifiait bien nettement la vie active ; Marie qui était assise aux pieds de Jésus pour écouter avidement sa parole ne marquait pas moins heureusement la vie contemplative. Quand le Seigneur disait : Marie a choisi la meilleure part, on ne la lui ôtera pas, voulait-il faire entendre cette meilleure part en comparaison de lui-même et de Marthe ou ne s'excluait-il pas pour ne parler que de Marthe ? Jésus, assis, enseignait et, en enseignant, jouait le rôle des docteurs. [...] Le Christ enseignant, Marie écoutant, Marthe servant sont trois personnages. Lequel des trois te paraît avoir été le plus digne ? Je sais et je suis absolument certain que tu avoues que la personne de Jésus est la plus digne. [...] Personne ne doute assurément que son office ne fût aussi le plus digne. »⁵¹

Les cloîtres comptent nombre de moines saints. Cependant sans moines, l'Église, bien qu'appauvrie, vivrait. Sans un clergé constitué et saint, elle ne serait plus l'Église voulue et instituée par le Christ. Dans cette *Lettre apologétique*, Anselme de Havelberg exprime, sous un mode grave et toujours mesuré, le fond de son âme avide de servir Dieu dans la sainteté :

« Avec mes frères, les pauvres du Christ, moi, le moindre des serviteurs de Dieu, pauvre petit instrument dans le temple du Seigneur et le dernier de ceux qui servent au tabernacle de l'Alliance, je porterai selon mes forces l'arche du Témoignage avec les autres prêtres de Dieu. En compagnie des autres ministres je servirai fidèlement et j'exciterai humblement le peuple chrétien qui marche vers la terre promise à combattre les convoitises terrestres et à défaire les troupes de l'armée du démon, au moyen de trompettes de la divine Écriture, jusqu'à ce que tombent les murs de Jéricho [...] et que nous montions tous dans la céleste Jérusalem. »⁵²

La force de cet écrit réside dans son équilibre. Anselme, naturellement fin et parfois même malicieux, se laisse pénétrer et conduire par la charité. Original parmi ses contemporains, il surmonte les oppositions entre moines et chanoines, pour affirmer la complémentarité des membres qui forment, ensemble et dans la communion de l'amour, le Corps du Christ.

Le *Premier Livre des Dialogues*⁵³, écrit en 1143, au lendemain des conversations de Constantinople, entre Anselme et le didascale Nechitès, archevêque de Nicomédie des Grecs, s'inscrit dans cette perspective. Le premier livre intitulé *De l'unité de la foi, dans la multiplicité des façons de vivre, depuis le juste Abel jusqu'au dernier des élus*, est dédié au pape cistercien Eugène III, disciple de saint Bernard. Au cours de ces pages, Anselme expose le bien-fondé des ordres nouveaux, les Cisterciens et les Prémontrés, ce qui ne pouvait manquer de susciter l'intérêt du pontife. Le bouillonnement religieux du XII^e siècle ne suscite pas que des admirateurs et des disciples : les opposants sont légions. Comment comprendre une telle diversité des manières de vivre et de poursuivre la sainteté ? Comment distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, dans l'ancien comme dans le nouveau ? Anselme donne une réponse qui laisse transparaître l'influence

⁵¹ P.L., t. 188, col. 1131-1132.

⁵² P.L., t. 188, col. 1138.

⁵³ ANSELME de HAVELBERG, *Renouveau dans l'Église [= Premier livre des Dialogues]*, éd. G. SMET, Paris, 1966 (Sources chrétiennes, 118).

reçue à travers ses entretiens avec les Orientaux : l'Église est une institution vivante, à la fois une et multiforme à la façon des organismes vivants. Elle est le Corps mystique du Christ, et le Saint-Esprit en est l'âme. Or, le Saint-Esprit est un et multiple, subtil, mobile, il répartit les grâces selon son bon et libre vouloir. Cette affirmation peut nous sembler élémentaire, mais ce n'était pas une opinion commune au XII^e siècle. Le Moyen Âge innovait volontiers, mais avec l'idée d'une parfaite fidélité au passé. Les Cisterciens croyaient renouveler saint Benoît et les chanoines réguliers pensaient revivre l'Église d'Hippone et les *Actes des Apôtres*. Anselme est conscient du développement historique, et le considère comme un lieu théologique : Dieu conduit son peuple et se révèle lentement, comme un excellent pédagogue. Seul, le Saint-Esprit conduit l'Église du Christ à travers la merveilleuse économie de la Providence.

Jusqu'à sa mort, survenue le 12 août 1158, Anselme de Havelberg, aux marches de la Chrétienté, anime de son souffle spirituel les missionnaires du Christ, qui convertissent les Wendes avec un zèle qui nous laisse admiratifs. Bien différents de leurs frères de Prémontré, les disciples d'Anselme vivent fidèlement le charisme de Norbert dans la lointaine Saxe.

Evermode

Dès les premiers jours du printemps de 1120, Norbert quitta son ami Barthélemy, évêque de Laon, et se dirigea vers Cambrai. Il comptait y retrouver Hugues de Fosses. Hugues n'était pas présent au rendez-vous, mais grâce à la bienveillance de l'évêque Burchard il put prêcher. Dès le premier sermon, un postulant se présenta : il s'appelait Evermode⁵⁴. Doté d'un caractère exactement opposé à celui de Hugues dont la douceur est devenue légendaire, Evermode était le type même de l'homme énergique, dynamique, tout d'une pièce, intransigeant, voire parfois dur. La qualité qui émerge de cet homme est sans conteste la fidélité, et notamment la fidélité à Norbert durant sa vie comme après sa mort.

Norbert l'associa tout de suite à ses prédications apostoliques, notamment à Anvers où il s'opposa aux doctrines de l'hérésiarque Tanchelin. Quand le fondateur de Prémontré fut nommé archevêque de Magdebourg, Evermode l'accompagna et resta auprès de lui jusqu'à sa mort. Lorsqu'en 1129, l'empereur Lothaire donna le chapitre de Notre-Dame de Magdebourg aux Prémontrés, Norbert en devint le prévôt et conserva, sa vie durant, le titre de prévôt de Notre-Dame de Magdebourg. Evermode, prieur de la Grâce-Dieu en Allemagne, lui succéda en 1138 à Notre-Dame de Magdebourg, et demeura prévôt jusqu'à sa promotion au siège épiscopal de Ratzbourg en 1154. Norbert trouva dans ce religieux intrépide un auxiliaire de premier ordre pour l'aider à relever la discipline du clergé dans son diocèse. Malgré les oppositions et les menaces du peuple et même du clergé, Evermode contribua efficacement à la restauration de la discipline et au relèvement de la vie morale du diocèse. Ami fidèle, il demeura auprès de Norbert au cours des dernières semaines de sa vie terrestre et recueillit ses dernières paroles.

Nommé en 1154 évêque de Ratzbourg, Evermode bénéficia de l'appui et des largesses généreuses d'Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, et se dépensa sans compter à la conversion des Wendes. Favorisé de grâces insignes, il détermina les plus récalcitrants à se convertir. Un épisode de sa *Vie* illustre à la fois le zèle et le caractère d'Evermode : un jour, à Thietmarsia, près de Holstein en Allemagne, tandis qu'il prêchait sur les devoirs de la charité, un meurtre fut commis dans le voisinage. Parmi les auditeurs des jours suivants se trouvait le frère de la victime. Complètement fermé aux exhortations de l'évêque qui l'incitait au pardon, il réclamait pour l'assassin les pires tortures. Evermode descendit de chaire et, tenant dans ses mains des reliques de saints, vint se jeter aux pieds de cet homme. Ce dernier n'en continua pas moins à jurer par Dieu et

⁵⁴ Voir en particulier les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 17 février, t. III, pp. 45-50.

par tous les saints qu'il n'accorderait ni grâce ni pardon. Alors, Evermode lui lança un vigoureux soufflet ! La foule atterrée s'attendait aux pires représailles, mais il n'en fut rien. L'homme s'adoucit subitement et courut vers le meurtrier pour le serrer affectueusement dans ses bras, lui promettant avec serment la paix et son amitié.

Evermode, épuisé par ses travaux apostoliques, remit son âme à Dieu le 17 février 1177. Son corps fut enseveli dans une châsse d'argent, avec celui de saint Isfrid, et déposé dans le chœur de la cathédrale de Ratzbourg. Evermode demeure l'un des disciples les plus proches de Norbert et l'un de ses plus fidèles imitateurs, par la qualité et la radicalité de sa vie canoniale, mais aussi par son zèle apostolique.

Parmi les figures les plus saillantes de cette période, que l'on pourrait appeler les « héros du mouvement apostolique », un certain nombre d'hommes et de femmes méritent une mention particulière.

Garembert

Garembert est un personnage hors du commun, dont la réputation de sainteté est attestée par de nombreux témoignages littéraires et un culte local encore vivant⁵⁵. Né en Belgique, à Wuilpen, près de Furnes, en 1084, il entendit de bonne heure l'appel à se vouer à Dieu. Plus précisément, il se sentit appelé à servir la Vierge Marie à Bony, un lieu qu'il n'avait encore jamais vu et dont il connaissait néanmoins la topographie, à la suite, sans doute, d'une vision ou d'un mouvement intérieur.

Vers l'âge de vingt-deux ans, Garembert quitte ses parents et sous prétexte d'étudier la langue française, vient se placer au service d'un bourgeois de Cambrai. Le plus discrètement du monde, il s'informe, à l'occasion, de Bony que nul ne connaît. Quatre ans plus tard, il quitte Cambrai pour Saint-Quentin, et se place chez Baudoin et son frère Oylard, mayer de la ville. L'ordre divin se fait plus insistant, mais faute de connaître l'emplacement de ce Bony, il tombe gravement malade. Sur les instances d'Oylard, il avoue son secret. Oylard possède une terre du nom de Bony, et l'y conduit sans retard.

Garembert voit Bony pour la première fois, et reconnaît le lieu qui lui était prédestiné. Il sollicite et obtient de l'évêque Burchard, ami de Norbert et protecteur de Hugues de Fosses, la permission de mener dans cette solitude la vie érémitique. Sa foi et sa ferveur attirent rapidement les fidèles qui sollicitent un conseil ou une guérison. Bientôt, un premier compagnon, Albéric, se présente pour partager sa solitude, suivi par une multitude de clercs et laïcs désireux de se mettre à l'école de Garembert.

Ainsi se dessine peu à peu la vocation de ce laïc porté par la Providence à la tête d'une communauté nouvelle. Sa voie est maintenant tracée et son devoir précisé. Père et maître des solitaires de Bony, il pourvoit à la subsistance de ses frères. Tandis que ces derniers défrichent les taillis et ensemencent la terre, Garembert parcourt les villages, menant un petit âne chargé de paniers pour recueillir les dons destinés à la communauté.

Au fil des mois, le nombre des recrues augmentait dans de telles proportions, qu'il fallut bientôt songer à construire des cellules en dur, et à élever une église. En 1119, deux ans avant la fondation de Prémontré, Garembert obtint d'Oylard, de son frère Baudoin et du chapitre de Saint-Quentin, propriétaires en indivis de la terre de Bony, la pleine possession du terrain sur lequel on

⁵⁵ *Histoire du vénérable serviteur de Dieu, le bienheureux Garembert, Chanoine Régulier-Prémontré, Fondateur et premier Abbé régulier de l'Abbaye Royale du Mont-Saint-Martin, au Diocèse de Cambrai, par un Religieux de la même Maison [Père DEVILLIERS ou plus probablement Père BEVIÈRE], Cambrai, 1769 ; reprint du texte français seul : L'abbaye du Mont-Saint-Martin (1084-1767), Gouy, 1988 ; I. VAN SPILBEECK, Vie du B. Garembert, Namur, 1890.*

construisit une église en l'honneur de Notre-Dame, de saint Cassien et de saint Nicolas, un cloître et des habitations.

Comme un certain nombre de solitaires étaient clercs, ils se constituèrent bientôt en collège de chanoines. Garembert devint naturellement leur premier abbé, et reçut la bénédiction abbatiale entre 1130 et 1136, des mains de l'évêque de Cambrai. Le choix de la profession canoniale n'était pas sans importance : désormais les chanoines de Bony pouvaient administrer des paroisses et se vouer à l'apostolat en-dehors de leur abbaye.

Qu'allait devenir Bony ? Une abbaye indépendante, une abbaye chef d'ordre comme Arrouaise, Saint-Ruf ou Prémontré ? La personnalité de Garembert, en particulier son humilité et son réalisme, allait décider de l'avenir de sa fondation. Pour le bien de son abbaye, il jugea souhaitable de faire entrer sa communauté dans un réseau canonial déjà existant. Aussi, s'adressa-t-il à l'abbé prémontré de Saint-Martin de Laon, Gauthier de Saint-Maurice, pour lui demander de faire de Bony une abbaye-fille de son église. Gauthier y consentit et lui envoya douze clercs sous la conduite de l'un de ses religieux, Odéran. Celui-ci résolut un problème vital, celui du ravitaillement en eau potable, en déplaçant la communauté de Bony au Mont-Saint-Martin, près de l'Escaut. On laissa les religieuses à Bony, avant de les transférer en 1212 à Macquincourt. Lorsqu'il plaça sa communauté dans la filiation de Saint-Martin de Laon, Garembert donna spontanément sa démission d'abbé et céda sa place à Odéran : de maître il se faisait disciple, en entrant avec ses frères dans l'ordre de Prémontré. Il obtint de demeurer à Bony avec les religieuses et desservit jusqu'à sa mort l'église Notre-Dame, devenue lieu de pèlerinage marial. Garembert passa le reste de sa vie au service de son église, prolongeant chaque soir la *lectio divina* presque jusqu'aux matines. Après l'office, il récitait l'ensemble du psautier et se reposait un peu avant l'aurore. Le jour, il s'adonnait au service des pauvres, des pèlerins et des orphelins.

Un différend s'éleva entre Garembert et son successeur Odéran, au sujet des religieuses de Bony. Le nouvel abbé n'aurait voulu conserver que les parentes du fondateur, pour laisser ensuite le monastère s'éteindre, mais Garembert insista : « Toutes ces vierges me sont chères, dit-il ; je les ai fiancées au Christ, toutes resteront ici, sinon j'irai moi-même avec elles, de porte en porte, mendier le nécessaire à leur entretien ». Odéran céda et prit soin lui-même de les former dans l'esprit de Prémontré.

Après avoir eu la joie d'assister à la consécration de l'église Notre-Dame de Bony, Garembert sentit venir le moment de quitter cette terre. Il se fit porter dans le sanctuaire pour recevoir les derniers sacrements. Joyeux, il leva les bras vers le ciel, consola ses frères et entra en oraison. Le 31 décembre 1141, tout à coup, il sortit de son silence et prononça à haute voix les mots du psalmiste : « *Dirige, Domine, in conspectu tuo viam meam* » – « Conduis, Seigneur, mon chemin en ta présence », et rendit l'âme.

Le souvenir de Garembert est toujours vivant à Bony et au Mont-Saint-Martin. Le nom de Garembert fut souvent donné aux enfants lors de leur baptême, et son image se trouve sur les vitraux des églises de Bony et du Câtelet. La cloche de Bony, avant la guerre de 1914, s'appelait Garembertine et, le 4 juillet 1932, dans l'église de Bony, le Père François Petit bénit une plaque de marbre en mémoire du bienheureux Garembert. Bien qu'il n'ait jamais bénéficié d'une reconnaissance officielle de culte, la mémoire de Garembert s'est conservée et son intercession a obtenu de nombreuses grâces.

L'histoire de Garembert est riche d'enseignements sur le développement de l'ordre de saint Norbert. Une foule de saints, clercs et laïcs, épris d'absolu et suffisamment humbles pour embrasser la vie religieuse, ont créé un véritable courant de sainteté qui a déferlé sur l'Europe entière, apportant avec la Bonne Nouvelle un développement de la société médiévale.

Oda de Bonne-Espérance

Nous connaissons la vie de la bienheureuse Oda de Bonne-Espérance, grâce à Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance, qui en écrivit la biographie⁵⁶. En un certain sens, Oda est typique de ces femmes, filles de grands seigneurs féodaux, dont la valeur morale n'a d'égale que leur soif d'absolu et de don de soi à Dieu. Nul n'a mieux, que ces femmes généreuses, mesuré la vanité des honneurs et du pouvoir, de la richesse et du confort.

Oda est née vers 1120 au château d'Allouet-sous-Andelmes. Ses parents, Wibert et Tesceline, nobles profondément chrétiens, la formèrent dans une parfaite fidélité à l'Évangile et à l'enseignement de l'Église. Oda choisit, dès son enfance, de soutenir l'honneur de sa famille en aspirant à la sainteté. D'une pureté exemplaire, elle envisage, toute jeune, d'entrer au cloître. Elle fait dès son adolescence vœu de chasteté perpétuelle et continue de vivre avec ses parents, consciente que dans le monde beaucoup d'âmes se perdent par leur inconduite. Trop jeune pour être admise dans une communauté religieuse, elle passe le plus clair de son temps en prière devant Dieu.

Sachant ses parents opposés à son choix, elle s'ouvre à son oncle Durant Laxart et lui confie son secret. Elle le charge de révéler son projet à Odon, premier abbé de Bonne-Espérance, dans l'espoir que celui-ci aura assez d'influence pour infléchir ses parents. Hélas, l'oncle trahit le secret et provoque le trouble des parents qui décident sur-le-champ de la marier. Un certain Simon apparaît comme un parti convenable pour l'héritière d'Allouet. Tout de suite il accepte la perspective de ce mariage et fait le serment d'épouser Oda. Le jour des noces est fixé.

Oda découvre que son secret a été trahi ! Sa douleur est immense mais elle ne se décourage pas. Le jour des noces approche et le château se met en fête pour célébrer cette union qui apparaît aux yeux du public comme un mariage idéal. Oda montre une telle tristesse que son père n'hésite pas à tromper sa fille en lui annonçant que la date du mariage est repoussée. À cette nouvelle qu'elle croit de bonne foi, elle se tranquillise. Le lendemain, le fiancé, radieux, arrive au château, accompagné de ses parents. On envoie chercher Oda sous le prétexte de l'inviter à une fête. Loin de soupçonner la félonie de son père, elle revêt ses plus beaux atours, et se trouve aux côtés de son fiancé, en présence du prêtre qui demande le consentement de Simon. Celui-ci le donne sans hésiter. Lorsqu'il s'adresse à Oda, celle-ci ne répond pas, rougit et baisse la tête. Le public s'étonne. Une dame de compagnie s'approche et l'exhorte à répondre sans crainte. Alors Oda prend la parole :

« Puisque vous voulez tant que je dise s'il me plaît d'épouser ce jeune homme, sachez que je ne veux épouser ni lui ni un autre. Je suis liée dès mon enfance à un époux auquel j'ai voué ma virginité. De ses embrassements, ni l'amour, ni les caresses, ni les menaces de mes parents, ni les coups ne pourront jamais me séparer. »⁵⁷

Simon se croit joué, quitte le château avec ses parents et jure qu'il ne veut plus d'elle. Les protestations de fidélité du père sont vaines pour le retenir. Oda s'enferme dans la chambre de sa mère et se blesse au visage avec un glaive. Si la blessure est sans gravité, le sang la rend méconnaissable. La porte de la chambre enfoncée, sa mère la trouve inconsciente. Ses parents comprennent et pleurent à ses côtés. Défigurée, Oda n'a plus à craindre une nouvelle tentative de mariage.

Un tel événement eut d'importantes répercussions, et l'abbé Odon résolut d'envoyer deux chanoines de Bonne-Espérance au château pour prendre des nouvelles de la jeune Oda. Les parents les accueillirent cordialement. Oda les entretint de sa résolution et, en leur présence, réitéra sa

⁵⁶ P.L., t. 203, col. 1359-1374.

⁵⁷ P.L., t. 203, col. 1559-1574.

demande à son père. Le père hésita, mais devant la détermination de la jeune fille, il acquiesça à son désir de se vouer à la vie religieuse. Peu de temps après, l'abbé Odon vint en personne, accompagné de quelques chanoines, pour chercher Oda et la conduire au cloître tant désiré, où elle reçut l'habit des moniales prémontrées. Elle s'appliqua dès lors à conduire ses pas dans la ligne de l'institution évangélique, selon l'intuition de Norbert et de ses premiers compagnons : prendre le Christ pour guide et suivre l'Évangile à la lettre.

Épuisée par les mortifications, Oda contracte une maladie que l'on prend pour la lèpre. On lui construit une cabane à proximité du monastère et une religieuse ancienne reçoit mission de lui procurer le nécessaire quotidien. Cette dernière refuse car elle ne peut supporter la vue des plaies purulentes qui affectent la religieuse. De jeunes sœurs prennent la relève. Oda demeure dans la paix : Jésus n'a-t-il pas été humilié, blessé dans son corps pour sauver les hommes ? Et tout heureuse de ressembler à son époux, elle baise avec tendresse la main où le mal a commencé à se déclarer.

Mais Oda n'est pas atteinte par la lèpre. Elle guérit, rentre au monastère et se voue à l'obéissance avec une ferveur renouvelée. Bientôt on la nomme prieure de la communauté. Elle s'acquitte de sa charge avec douceur, bonté et vigilance. Attentive aux besoins et aux limites de ses sœurs, elle est crainte, non à cause de quelque autoritarisme, mais parce qu'elle exprime toujours les exigences de l'amour. Généreuse envers les pauvres, elle est vite connue hors de la clôture, et sa réputation de sainteté attire.

Atteinte d'une maladie de poitrine, elle ne connaît plus de repos durant les six derniers mois de sa vie terrestre, et passe ses jours et ses nuits dans la prière, tout en continuant à diriger ses sœurs sur le chemin de la sainteté. Son estomac refusant toute nourriture, elle reçut les derniers sacrements. Aux sœurs qui la supplient :

« "Au ciel, vous vous souviendrez de nous", elle répond : "Comment pouvez-vous dire à une telle pécheresse des mots que l'on ne peut dire qu'aux apôtres et aux saints ? Vous demanderez pardon de mes péchés et vous me recommanderez à la miséricorde du Bon Dieu". »⁵⁸

Elle rendit l'âme, le 18 avril 1158, après les Vêpres de Pâques, en présence de Philippe de Harvengt, des chanoines et de ses sœurs, tandis que, selon la liturgie de l'ordre, l'on récitait le psaume : « Rendez grâce au Seigneur, car il est bon, éternel est son amour ». Le lendemain, on transféra son corps à l'abbaye de Bonne-Espérance. L'abbé cistercien d'Elne, Grégoire, chanta la messe solennelle, en présence de l'abbé démissionnaire Odon, et de son successeur Philippe, qui se répétait durant la cérémonie : « Elle a bien porté son nom. Elle a été une *ode* magnifique à la gloire de Dieu ».

Frédéric Feikone

Avec le bienheureux Frédéric Feikone, mort en 1175, nous avons un précieux témoin de l'idéal apostolique vécu dans le Nord de l'Europe à la fin du troisième quart du XII^e siècle. Nous connaissons sa vie grâce à l'un de ses successeurs, Sibrand, abbé du Jardin de Marie, qui nous a laissé à son sujet une brève mais éloquente notice⁵⁹.

Né au village d'Hallum en Frise, Frédéric perdit son père, Dodon, dès sa jeune enfance, et fut élevé par sa mère, Suitberge, femme profondément chrétienne, qui se dévoua à son fils avec une tendresse et une sagesse qui ne devaient pas manquer de porter des fruits de sainteté. Doué

⁵⁸ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés...op. cit.*, p. 74.

⁵⁹ *Acta Sanctorum*, Mars, I, pp. 289-294 ; I. VAN SPILBEECK, *La Couronne Norbertine*, Bruxelles, 1898, pp. 47-51.

pour les études et doté d'une forte aspiration pour la vie surnaturelle, il alla se former à Münster, en Westphalie, et s'appliqua bientôt à la *lectio divina*. Modeste, patient et chaste, Frédéric avait pour modèle saint Jean l'Évangéliste et nourrissait une grande dévotion envers la Vierge Marie. Il la priait tous les jours, et l'honorait chaque samedi en célébrant la messe en son honneur, selon les dispositions du concile de Clermont. Par ses mortifications il demandait la grâce de la persévérance, allant jusqu'à porter en secret un cilice sous ses vêtements ordinaires.

Dévoth de sainte Cécile, vierge romaine, martyre vers 230, il se confiait à elle et voyait dans cette jeune fille fidèle et courageuse, son modèle et sa protectrice. Celle-ci lui apparut un jour et lui révéla sa mission : « Consacre-toi au progrès spirituel de tes frères ! ». Docile, il quitta Münster et revint à Hallum pour se faire professeur. Il commença à recruter des élèves pour les préparer au sacerdoce. Il se mit en devoir de témoigner une grande bienveillance envers ses jeunes disciples, mettant à profit l'ascendant dont il bénéficiait, pour les exhorter à l'étude et à la vertu.

Devenu prêtre, Frédéric devint coadjuteur du curé de Hallum auquel il succéda bientôt. Bon pasteur, à l'imitation du Christ, il se dévoua généreusement à ses fidèles, malgré les oppositions que soulevait sa conduite irréprochable. Pour se préparer à annoncer la Bonne Nouvelle de l'Évangile et être un prédicateur crédible, il augmenta encore ses pénitences corporelles. Dévoué aux pauvres et aux pèlerins, il obtint la grâce d'accomplir plusieurs miracles et de lire dans l'avenir. À force de larmes, il obtint le retour à la vie d'un enfant mort sans baptême, qui expira le lendemain du jour où il avait reçu la grâce de la régénération.

Frédéric connaissait les Prémontrés et se sentait appelé depuis longtemps à mener la vie canoniale. Au cours d'un songe, il avait vu saint Pierre qui lui était apparu pour lui représenter l'idéal apostolique qui occupait les esprits du XII^e siècle : « Nous avons tout quitté pour suivre le Seigneur Jésus, et il nous a promis le centuple ». Frédéric avait retardé la mise en œuvre de cette vocation pour subvenir aux nécessités de sa mère. Lorsque celle-ci mourut, il s'adressa aux fidèles venus nombreux lui apporter son soutien :

« C'est l'usage chez vous de faire des offrandes à l'église pour le repos de l'âme de vos défunts. Sans juger votre coutume, je ne trouve rien dans ce que je possède que je croie digne d'être offert pour l'âme de ma mère. Je m'offrirai et me sacrifierai donc moi-même à Jésus-Christ et à la bienheureuse Vierge Marie pour les servir perpétuellement, non plus sous ma propre gouverne, mais suivant la règle de saint Augustin. »⁶⁰

Le lendemain, il alla trouver l'évêque d'Utrecht et lui demanda la permission de construire, suivant l'expression augustinienne, « un monastère de clercs ». Il reçut de l'évêque l'habit canonial, puis se rendit à l'abbaye prémontrée de Mariengarde en Hollande, pour y faire son noviciat. Il en revint avec un exemplaire de l'*Ordinarius* et d'autres livres indispensables pour créer une communauté prémontrée.

Après avoir parcouru villes et villages pour recruter des compagnons, il employa alors tous ses biens à la fondation d'une abbaye qu'il appela le Jardin de Marie. En 1163, il construisit l'église en l'honneur de la Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste, à l'exemple de Prémontré, puis il éleva les lieux réguliers. Des novices se présentèrent, dont Godescalc dont nous reparlerons, ainsi que des femmes éprises de l'*idéal apostolique*, comme Synoeris, fille du bailli de Reysum, et Gertrude de Dresum, toutes originaires de familles fortunées. Il est saisissant de trouver, quarante ans après la fondation de Prémontré, une abbaye double aussi prospère, expression primitive de l'institution apostolique dans l'ordre de Prémontré : la multitude des croyants se groupe autour des chanoines, comme les premiers chrétiens de Jérusalem se groupaient autour des Apôtres.

⁶⁰ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit*, p. 76.

Toutefois, par soumission envers les dispositions édictées par le chapitre général sous l'impulsion de Hugues de Fosses, Frédéric fonda à quelque distance le monastère de Bethléem pour les moniales.

Il restait à *régulariser* la fondation du Jardin de Marie. Comme l'abbé de Marienweerd n'entendait pas devenir abbé-père de la nouvelle fondation, Frédéric se rendit auprès de l'abbé de Steinfeld en Allemagne, abbaye-mère de nombreuses fondations, pour solliciter d'entrer dans sa filiation. L'abbé de Steinfeld lui donna pour le seconder le prieur Hermann, et Frédéric se consacra presque exclusivement à la cure de Hallum et au monastère des sœurs de Bethléem. À une époque où les monastères de sœurs connaissaient une crise profonde, due à leur séparation des abbayes masculines, Frédéric va à contre-courant et dote la communauté de Bethléem de religieux capables de leur enseigner les lettres et le chant liturgique.

Vieillissant, Frédéric tomba malade à Bethléem. Il fit ses adieux aux sœurs, se rendit à Hallum où il célébra sa dernière messe en l'honneur de la Sainte Vierge, en présence de ses paroissiens qu'il confia à sa maternelle protection. De là il se dirigea à cheval vers le Jardin de Marie pour y rendre le dernier soupir. Le jour de sa mort, il réunit ses religieux pour les bénir, et leur dit : « Une chose me tient à cœur : que l'on prie beaucoup pour moi, car je n'ai pas fait pour les pauvres autant que j'aurais voulu, à cause de l'indigence du monastère ». Il invita ses confrères à demeurer fidèles à la règle et leur promit de ne pas les oublier auprès de Dieu. Il mourut le 3 mars 1175. Les miracles furent si nombreux sur sa tombe, que le Jardin de Marie devint un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Ces héros du mouvement apostolique témoignent de la fécondité de l'idéal embrassé par saint Norbert et ses premiers compagnons. L'extraordinaire extension de l'ordre de Prémontré n'est pas seulement due à sa solide organisation et à ses statuts équilibrés, mais au souffle d'enthousiasme qui soulevait les foules conquises par l'idéal de vie apostolique, dans lequel elles trouvaient une source féconde de vie et de sainteté.

L'ère des croisades.

L'âge d'or de l'ordre de Prémontré coïncida avec l'ère des croisades. Les multiples contacts occasionnés par ces imposants mouvements de chevaliers mais aussi de religieux, sur la route de la Terre Sainte, enrichirent considérablement la spiritualité et la liturgie de l'Europe occidentale. Libérer la terre où avaient vécu Jésus, la Vierge Marie, les premiers apôtres et les saints de l'Évangile, fouler le sol qu'ils avaient foulé, douze ou treize siècles auparavant, retrouver les lieux de l'Incarnation et de la Rédemption ne pouvaient manquer de susciter un grand mouvement spirituel. Saint Norbert lui-même vécut dans l'atmosphère de la première croisade et les liens du sang l'unissaient à son chef militaire, Godefroid de Bouillon. S'il n'eut pas le loisir de se rendre en Terre Sainte⁶¹, il ressentit certainement une grande joie à l'annonce de la prise de Jérusalem, le 15 juillet 1099.

Dès 1141, Baudouin II, roi de Jérusalem, offrit à saint Bernard le lieu de Saint-Samuel (Nebi Semouil), à 8 km au Nord de la Ville Sainte. L'abbé de Clairvaux se rendit compte que les Cisterciens ne pourraient exercer d'influence apostolique sans rompre avec leur genre de vie. Aussi se décida-t-il à offrir cette mission à Hugues de Fosses qui l'accepta. Ce dernier envoya une petite communauté auprès du roi Foulques, comte d'Anjou, successeur de Baudouin, et saint Bernard adressa cette recommandation à la reine Mélisende :

⁶¹ Cependant, une lettre de saint Bernard fait état de l'intention de saint Norbert de se rendre en Terre Sainte : *S. Bernardi Opera ...*, epist. 355, éd. J. LECLERCQ et H. ROCHAIS, Rome, 1977, p. 299.

« La recommandation que je vous adresse en faveur des Prémontrés est plus inutile que téméraire, car ils sont par eux-mêmes si recommandables qu'ils n'ont pas besoin d'autrui. Vous trouverez en eux des hommes de bon accueil, d'un esprit ferme, patients dans les épreuves, puissants en œuvres et en paroles. Ils sont revêtus de l'armure de Dieu: ils ont ceint le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu [...] Accueillez-les comme des guerriers pacifiques, doux aux hommes, terribles aux démons. »⁶²

Les Prémontrés répondirent aux espérances que l'on fondait sur eux. L'église conventuelle renfermait un pseudo tombeau du prophète Samuel vénéré par les juifs, les musulmans et les chrétiens, et fut détruite en 1917 par l'artillerie ottomane.

Quelques années avant la fondation prémontrée de Saint-Samuel, l'abbaye de Floreffé avait répondu en 1136 à l'appel du pape Innocent II. Le pape envoya l'abbé Almaric et quelques compagnons prêcher en Terre Sainte⁶³. Ceux-ci furent chaleureusement accueillis par Foulques et le patriarche Guillaume. Ils prêchèrent en Palestine et en Syrie et obtinrent de nombreuses conversions. Cependant, on concevait mal des prédicateurs itinérants, aussi le patriarche voulut-il les fixer à Jérusalem. Ils préférèrent la solitude de Saint-Habacuc et de Saint-Joseph d'Arimatee à Ramleh, d'où ils sortaient fréquemment pour aller prêcher à la demande des évêques. En 1152, Almaric devint évêque de Sidon et plusieurs de ses religieux furent après lui appelés à l'épiscopat.

Après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, les Prémontrés de Saint-Samuel et une partie de ceux de Saint-Habacuc furent massacrés par les musulmans. Les autres trouvèrent refuge, en 1191, à Saint-Jean-d'Acre. Au concile du Latran de 1215, le pape Innocent III nomma Jacques de Vitry évêque de Saint-Jean d'Acre, mais celui-ci exigea, avant de partir pour la Terre Sainte, de recevoir pour compagnon de ses prédications l'abbé de Floreffé, Hillin, successeur d'Almaric. Gervais de Chichester, présent au concile, recommanda vivement le prélat de Floreffé au patriarche de Jérusalem, Albert de Château-Vautier, lui aussi chanoine régulier. Les Prémontrés demeurèrent à Saint-Jean d'Acre jusqu'à la prise de la ville en 1291. Vingt six Prémontrés furent alors brûlés ou égorgés, après avoir assisté au supplice de leur abbé, Gilles de Marle, qui fut coupé en morceaux devant ses frères, dans le but de les faire apostasier. Tous les Prémontrés de Terre Sainte moururent en martyrs. Il ne s'en trouva pas un pour renier sa foi au Christ. La Terre Sainte définitivement perdue, l'abbé général Gervais de Chichester n'en continua pas moins à s'intéresser aux Lieux Saints. Pendant un siècle, la Chrétienté ne se résigna pas à cette perte irrémédiable et les prédicateurs de la croisade parcoururent l'Europe pour recruter des soldats et recueillir les offrandes nécessaires à leur équipement.

Contraints d'abandonner la Terre Sainte, les Prémontrés ne s'y résignèrent jamais, et s'en établirent le plus près possible. Près de Patras, en Grèce, ils fondèrent l'abbaye de Kalabrita ; à Chypre, celle de Bellapaïs où le prince Hayton, fils du roi d'Arménie, reçut l'habit norbertin. La présence des Prémontrés aux portes de la Terre Sainte se maintint jusqu'à la victoire définitive des Turcs en 1571.

La croisade fut à l'origine d'un bon nombre de vocations non plus attirées par l'idéal apostolique, mais par la vie religieuse considérée comme une autre manière de prendre la croix.

Gilbert de Neuffontaines

⁶² *Ibid.*

⁶³ C.L. SLACK, « The Premonstratensians and the Crusader Kingdoms in the Twelfth and Thirteenth Centuries », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXVII (1991) pp. 207-231, t. LXVIII (1992) pp. 76-100.

Saint Gilbert⁶⁴ est l'un de ces nouveaux croisés du cloître. Chevalier appartenant à la haute noblesse d'Auvergne, il s'engagea sur les conseils d'Orniflers, abbé prémontré de Dilo, dans la deuxième croisade. Prêchée par saint Bernard à Vézelay et conduite par le roi de France Louis VII, la croisade se transforma en désastre militaire.

Rescapé de cette périlleuse entreprise, Gilbert résolut, de concert avec son épouse Pétronille et sa fille Poncia, de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Il donna sur-le-champ une partie de ses immenses biens aux pauvres et construisit un monastère de moniales norbertines dans lequel entrèrent sa femme et sa fille. Après avoir pris l'habit prémontré à Dilo, Gilbert construisit l'abbaye de Neuffontaines et en devint bientôt le premier abbé. Suivant l'intuition de saint Norbert, il construisit un hôpital qui devint rapidement célèbre par les miracles qu'il y accomplit.

Pénitent et charitable, il attira une foule de malades et de pécheurs désireux de soulager leurs maux physiques et spirituels, et de recouvrer la santé du corps et de l'âme. Les malades les plus répugnants ne le rebutaient pas et souvent il guérissait leurs plaies en les baisant. On lui amenait de tous côtés des enfants gravement malades, atteints de fièvre, de dysenterie, d'épilepsie, d'hémorroïdes ou d'autres affections graves. Il leur imposait les mains et récitait sur eux les paroles de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les éloignez pas ; le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent », et il les rendait guéris à leurs parents.

Épuisé par la pénitence et son labeur, il rendit l'âme le 6 juin 1152. Par amour de la pauvreté et de ses malades, il voulut être enterré dans le cimetière des pauvres décédés à l'abbaye. À la suite des nombreux miracles que Dieu opéra par son intercession, son corps fut enseveli dans l'église abbatiale. Le fête de saint Gilbert, le 24 octobre, rappelle la date de cette translation. L'abbaye de Neuffontaines fut supprimée en 1790. L'année suivante, les reliques de saint Gilbert furent transférées dans l'église Saint-Didier, pour les mettre à l'abri. On ne les a jamais retrouvées, malgré plusieurs campagnes de fouilles dont la dernière remonte aux années 1945-1946.

Hroznata

Le bienheureux Hroznata⁶⁵, fondateur de l'abbaye de Teplá en Bohême, fut lui aussi un croisé. Après la mort prématurée de sa femme et de son fils, il résolut de consacrer ses biens à la fondation d'un monastère prémontré. Il fonda l'abbaye de Teplá en 1193, alors dans le diocèse de Prague, prit ensuite la croix et fit le vœu de partir pour la Terre Sainte. Il gagna l'Italie dans l'intention de partir pour Jérusalem, mais l'expédition fut indéfiniment retardée. Aussi vint-il à Rome pour demander au pape Célestin II la dispense de son vœu. Le pape la lui accorda, mais lui demanda de construire un monastère pour les moniales norbertines, ce qu'il fit en fondant, après 1202, la communauté de Chotesov.

Une fois cette fondation assurée, Hroznata retourna à Rome où il reçut du pape l'habit prémontré. Il revint ensuite à Teplá où les supérieurs le chargèrent de l'administration des biens temporels de l'abbaye. Il fit tant et si bien que la jalousie s'empara des envieux. Ceux-ci lui tendirent une embuscade tandis qu'il visitait les granges de l'abbaye. Ils le conduisirent en Allemagne où il fut soumis à de cruels traitements. Il mourut en prison le 14 juillet 1237 et fut honoré comme martyr pour les libertés de l'Église. Enseveli dans l'église abbatiale de Teplá, son corps fut sauvé et conservé dans l'église paroissiale par le curé du lieu, lors de l'occupation de l'abbaye par les soldats communistes. Le 14 juillet 1993, à l'occasion du VIII^e centenaire de

⁶⁴ J.-C. SOULIAC, *Gilbert, saint patron du Bourbonnais*, Charroux-en-Bourbonnais, 1996.

⁶⁵ *Acta Sanctorum*, 14 juillet, III, pp. 793-810.

l'abbaye, ses reliques furent à nouveau solennellement transférées dans l'église abbatiale de Teplá, où il est vénéré spécialement par les Tchèques et les Bavarois.

Gertrude de Hongrie

Fille de Louis de Hesse et de sainte Élisabeth de Hongrie, Gertrude⁶⁶ fut consacrée à Dieu et confiée comme oblate aux norbertines du monastère de Altenberg en Allemagne. Devenue jeune fille, Gertrude prit le voile et devint prieure de son monastère à l'âge de 24 ans.

Lorsque le pape Urbain IV appela le monde chrétien à reprendre la croisade, Gertrude et ses sœurs se firent les zélatrices du mouvement en Hongrie. Ayant pris la croix ainsi que ses religieuses et une foule de dames de la noblesse hongroise, non seulement elle prieraient pour les croisés et le succès de leur entreprise, mais elles contribueraient de leurs deniers à l'entretien de plusieurs chevaliers, comme c'était la coutume. L'action menée par Gertrude et celles qui la suivirent dans ce mouvement montre combien la croisade était devenu un climat spirituel, tout centré sur les Lieux Saints de la Rédemption, et par-delà ces Lieux sur la personne du Rédempteur.

Dans la vie quotidienne, Gertrude s'exerçait, à l'hôpital et dans l'enceinte du monastère, aux tâches les plus humbles. Elle avait reçu la grâce de réconcilier les personnes désunies, et n'hésitait pas à implorer l'assistance divine par ses pénitences et ses austérités particulièrement rigoureuses. À peine le pape Urbain IV eut-il institué la Fête-Dieu en 1264, que Gertrude la fit célébrer dans son monastère avec grande solennité, trouvant dans cette dévotion une magnifique expression de l'amour manifesté par saint Norbert envers l'eucharistie.

À l'âge de soixante-dix ans, Gertrude fut atteinte d'une maladie mortelle et mourut le 13 août 1297, après cinquante ans de priorat. Le pape Clément VI accorda aux religieuses d'Altenberg de célébrer chaque année la mémoire de la bienheureuse Gertrude, et Benoît XIII, par la suite, étendit ce privilège à l'ordre tout entier.

La croisade eut donc des effets considérables sur la vie de l'ordre de Prémontré comme sur celle de l'Église entière. Non seulement elle valut de nombreuses et excellentes vocations, mais elle provoqua une nouvelle orientation spirituelle. Depuis le XI^e siècle, les chrétiens orientaient leur piété vers l'humanité du Christ, mais cette spiritualité prit une nouvelle ampleur et s'approfondit à la suite des pèlerinages au Calvaire, à Nazareth et surtout à Bethléem. Grégoire VIII écrit :

« Chose merveilleuse et ineffable, le Dieu qui a voulu s'incarner, par qui tout a été créé, dans sa sagesse ineffable et sa miséricorde incompréhensible a voulu opérer notre salut dans la Terre Sainte, par l'infirmité de la chair, la faim, la soif, la croix et la mort, puis la résurrection, selon ce qui est écrit. Il a opéré notre salut au centre de la terre. »⁶⁷

Avant s'imprégner la spiritualité, la dévotion issue de la croisade se manifeste, à son origine, sur le plan liturgique et, en particulier, dans la célébration de la Semaine Sainte. En Palestine, l'ordre de Prémontré fut en relation étroite avec l'ordre des Chanoines Réguliers du Saint-Sépulcre, et lui emprunta bon nombre d'éléments caractéristiques. Le Père François Petit notait justement en 1948 :

« L'ordre de Prémontré suivit le Saint-Sépulcre de très près. Quand on compare le premier Ordinaire ou cérémonial des Prémontrés avec l'Ordinal du Saint-Sépulcre, la ressemblance est

⁶⁶ H. DACHSEL, « Vom Leben und Werk der Gertrud von Altenberg », *Heimat im Bild*, Beilage zum *Giessener Anzeiger* 20, Woche Gießen, 1980.

⁶⁷ P. LABBE, G. COSSART, *Sacrosancta Concilia ad regiam editionem exacta*, Paris, 1671-1672, t. X, p. 1749.

frappante, bien plus qu'avec les rites de Laon, de Cîteaux, de Cluny et les autres, soit que l'Ordinal du Saint-Sépulcre, constitué dès 1111, ait servi directement de modèle, soit qu'on ait copié les coutumes d'une église de France, qui auraient été adoptées par Jérusalem. Encore aujourd'hui, les offices de la Semaine Sainte se font chez les Prémontrés, sauf de minimes détails empruntés plus tard au rit romain, de la façon qu'on tenait au Saint-Sépulcre à l'époque des croisades. »⁶⁸

Cette liturgie est un poème triomphal. Pas un mot des souffrances de Jésus, de ses humiliations. Toutes les processions et stations ont pour but le Temple, le Cénacle, le Sépulcre de Marie-Madeleine, l'Ascension. La dévotion à la Croix du Christ revêt une ferveur et une ampleur nouvelles. On ne songe pas à apitoyer les âmes, mais à chanter la victoire du Christ. Jusqu'à la réforme liturgique de Vatican II, l'office du Vendredi Saint lui-même différait passablement du rit romain caractérisé par ses ornements noirs et l'atmosphère de deuil. L'office du Saint-Sépulcre adopté par Prémontré reprenait, avec les chapes et les dalmatiques rouges, son accent de louange et d'allégresse.

Cette dévotion à la Croix prit tout de suite une place considérable dans la liturgie prémontrée. À la messe, après les prières au bas de l'autel, le prêtre baisait l'autel et la croix du missel en disant : « Nous adorons ta Croix, Seigneur, nous rappelons ta glorieuse Passion. Aie pitié de nous, toi qui as souffert pour nous »⁶⁹. Dans certaines églises prémontrées comme celle d'Averbode en Belgique, le prêtre récitait après la communion les versets suivants d'Adam de Saint-Victor :

« Remède des chrétiens, sauve-nous, guéris les malades ; ce que ne peut l'âme humaine, que cela s'accomplisse en ton nom. Consécrateur de ta Croix, exauce ceux qui assistent à ses louanges. Après cette vie, conduis les serviteurs de ta Croix au palais de la vraie lumière. »⁷⁰

Dès cette époque, la messe de la Sainte Croix était devenue la messe conventuelle du vendredi. Dans la Croix du Christ s'opère une transformation radicale : un instrument de supplice infamant est transformé en source de vie, de sanctification et de glorification pour tous ceux qui la portent. Témoignage de faiblesse, la voici transformée en gage de protection invincible pour ceux qui s'appuient sur elle.

La dévotion au Saint-Sépulcre occupe aussi, au XII^e siècle, une place que nous avons peine à imaginer. Il ne s'agit pas d'une tendre compassion envers le Christ enseveli, courant dévotionnel qui est plus tardif, mais d'une dévotion à la Résurrection du Sauveur. Le chapitre des chanoines du Saint-Sépulcre s'appelait lui-même *Capitulum venerandae Resurrectionis*. Parmi toutes les sources de dévotion, la Résurrection du Christ prend au XII^e siècle une place unique. Et lorsque saint Norbert donne à son ordre un habit blanc, la couleur pascalle, il en donne pour justification première, le fait que les anges annonciateurs de la Résurrection du Sauveur étaient apparus vêtus de blanc. Un peu à la manière de la liturgie du Saint-Sépulcre, qui prolongeait le Temps Pascal jusqu'à l'Avent, la liturgie de Prémontré, dans une moindre mesure, faisait célébrer durant tout le Temps Pascal la messe du dimanche, « par honneur pour la sainte Résurrection », et l'on faisait mémoire de la Résurrection à toutes les messes conventuelles, avec la procession de Pâques et

⁶⁸ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, p. 87.

⁶⁹ « *Tuam Crucem adoramus, Domine, tuam gloriosam recolimus Passionem. Miserere nostri qui passus es pro nobis.* » Cf. F. PETIT, *op. cit.*, pp. 87-88.

⁷⁰ « *Medicina Christiana, salva nos : aegros sana quod non valet mens humana fiat in tuo nomine. Assistentes Crucis laudi consecrator Crucis audi atque servos tuae Crucis post hanc vitam verae lucis transfer ad palatia.* » Cf. *ibid.*, p. 88.

chantant même la messe *Resurrexi* tous les dimanches du Temps Pascal. Aux fêtes des saints, un des deux versets de l'*Alleluia* rappelait la Résurrection.

Le rappel des Lieux Saints devait favoriser l'épanouissement d'une fervente piété mariale. L'office de la Sainte Vierge ajouté, chaque jour, à l'office canonial, était un fruit de la croisade. Institué par Pierre Damien chez les Camaldules, l'office de la Sainte Vierge avait été prescrit à tous les clercs par le concile de Clermont où le pape Urbain II avait prêché la croisade, pour obtenir le succès des armées chrétiennes. Ajoutons qu'un certain nombre de maisons prémontrées adoptèrent des noms évoquant la Terre Sainte : Sainte-Croix, Bethléem, le Sépulcre de Marie, Siloé, Jéricho, le Mont-Olivet, le Mont-Sion.

Une cohorte de témoins

Sans prétendre nullement à l'exhaustivité dans les limites de cet article, il faut cependant mentionner ici quelques écrivains qui illustrèrent cet âge d'or. Comparés à ceux d'autres ordres religieux, les écrivains prémontrés des XII^e et XIII^e siècles ne sont pas très nombreux, et moins nombreux encore sont ceux dont les œuvres ont été éditées. Ceci s'explique par le ministère des âmes. Dans les abbayes, les talents les plus remarquables furent souvent employés pour l'administration des paroisses et la prédication. Heureusement, quelques auteurs réussirent, malgré le poids de leur ministère, à mettre par écrit le fruit de leurs méditations et de leurs recherches. Grâce à eux, nous connaissons mieux la vie spirituelle telle qu'elle était comprise et vécue dans les abbayes prémontrées des XII^e et XIII^e siècles.

Zacharie de Besançon

La *Chronique*⁷¹ du cistercien Albéric de Trois-Fontaines est la seule source à attester l'appartenance de Zacharie à l'abbaye prémontrée de Saint-Martin de Laon, et à situer son activité vers 1157.

Une demi-douzaine au moins de chartes épiscopales nous renseignent sur l'activité de maître Zacharie de Besançon, durant une période bien précise – entre 1131 et 1134 – qui conclut l'épiscopat du brillant archevêque Anséri (1117-1134). Il convient de noter que le dernier acte dans lequel figure le nom de Zacharie est précisément une confirmation d'Anséri en faveur de la maison de Corneux, prieuré de Saint-Paul de Besançon, qui allait être offerte, quelques mois plus tard, à Gauthier, abbé des Prémontrés de Saint-Martin de Laon.

Durant son séjour à Besançon, Zacharie fut maître des écoles de la cathédrale Saint-Jean. Un *Statutum* du Provincial des Mineurs d'Autriche, Albert de Haimburg, daté de 1275, complète la documentation et permet d'identifier avec certitude Zacharie de Besançon avec l'auteur du célèbre *In unum ex quatuor*. Il est vraisemblable que Zacharie fut l'un des nombreux lettrés qui se joignirent avec enthousiasme aux premières communautés de Prémontrés.

Un seul ouvrage de Zacharie, l'*Unum ex quatuor*⁷², nous est actuellement connu. Il paraît pourtant certain qu'il édita d'autres textes. Au XVII^e siècle, l'abbaye cistercienne d'Aulne-sur-Sambre, en Belgique, possédait un recueil d'homélie portant son nom. L'*In unum ex quatuor* est une volumineuse *Expositio* commentant, surtout à l'aide de citations patristiques, une ancienne *Concordia* où les quatre Évangiles se trouvent fondus et « harmonisés » en un texte continu. Le texte que Zacharie commente dans son *Unum ex quatuor* n'est autre que le *Diatessaron* de Tatien,

⁷¹ *Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines*, éd. P. SCHEFFER-BOICORST, *MGH*, t. XXIII, col. 631-950.

⁷² ZACHARIAS CHRYSOPOLITANUS, *In unum ex quatuor*, [Strasbourg], 1473 ; 2^e éd., 1535 ; 4^e éd., Lyon (conservées dans la Bibliothèque de l'abbaye prémontrée d'Averbode, Belgique) ; *P.L.*, t. 186, col. 11-620 ; J.P. MIGNE, éd., *Dictionnaire des Manuscrits*, t. II, col. 1136, 1231, 1284, 1439.

qui fut sans doute le premier essai d'un évangile en latin. Il recourut principalement à Jérôme, Hilaire et Raban sur Matthieu ; Jérôme et Bède sur Marc ; Ambroise et Bède sur Luc ; Augustin et son abrégiateur, Albinus, sur Jean. L'œuvre est également illustrée par les homélies d'Origène, Grégoire, Jean-Chrysostome, et des textes d'autres auteurs, chrétiens ou non.

L'ouvrage connut un tel succès que l'on en connaît encore presque cent manuscrits, copiés entre le XIII^e et le XV^e siècle. Leur dispersion géographique est remarquable : Angleterre, Italie, Portugal et Bohême, et témoigne du rayonnement de Zacharie à travers son œuvre. Ce commentaire fut imprimé dès 1473 à Strasbourg, dans la patrologie de Cologne en 1535, dans celle de Lyon en 1677, et dans celle de Migne en 1854. L'intérêt de cet ouvrage a donné lieu à de nombreuses études⁷³.

Le commentaire, très patristique, comporte des excursus qui ne sont point des rédactions originales de Zacharie, mais des sortes de compilations inspirées de l'enseignement d'Abélard, de l'école victorine, et des *Sententiae Anselmi*. Le mérite de Zacharie et son originalité résident dans le fait qu'il se situe au carrefour des principales idées théologiques et spirituelles du XII^e siècle, et témoigne de leur influence, à la veille de l'apparition des *Sentences* de Pierre Lombard. Ainsi l'ancienne théologie, scripturaire et patristique, débouchait harmonieusement sur les *questions* discutées dans les écoles. Les variantes des manuscrits sur des points particuliers comme la Trinité ou la foi donnent à penser que l'auteur a apporté des modifications à son texte, après la condamnation d'Abélard dont il avait primitivement suivi la pensée sur ces sujets. Ces conclusions permettent d'établir que Zacharie a achevé et publié son ouvrage après le concile de Sens de 1140, qui condamna certaines thèses d'Abélard, et avant d'entrer, vers 1145-1150, à l'abbaye Saint-Martin de Laon. Il est clairement établi que Zacharie a fortement influencé les *Deflorationes* de Werner de Saint-Blaise (+ 1174), publiées peu après 1150, et les *Glossae super unum ex quatuor*, inédites, de Pierre le Chantre, ainsi que l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur, composée entre 1169 et 1173.

Zacharie enseigne l'excellence de l'Évangile et comment il se distingue de la Loi. Avec pédagogie, il conduit son lecteur de la matérialité de l'Évangile à son but ultime : conduire à l'union avec la Trinité, à travers la personne divine du Verbe incarné, ses paroles et ses actions. À une époque où la dévotion à l'humanité du Christ renouvelle toute la spiritualité, il choisit comme objet de son étude tout le développement évangélique. Jésus est le Fils de Dieu et tous les hommes peuvent partager sa vie à travers leur foi en lui. L'Évangile parle comme un ami, aussi bien à l'esprit des hommes cultivés qu'à celui des simples. Comme un bon pédagogue, il commence par enseigner les réalités facilement accessibles, afin d'ouvrir les âmes à la connaissance de la vérité cachée du mystère de Dieu.

⁷³ O. SCHMID, « Zacharias Chrysopolitanus und sein Kommentar zur Evangelienharmonie. Eine exegetisch-historische Studie », *Theologische Quartalschrift*, t. LXVIII (1886) pp. 531-547 ; t. LXIX (1887) pp. 231-275 ; F. PETIT, *La spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, pp. 8, 99-100, 118, 240 ; D. VAN DEN EYNDE, « Les "Magistri" du Commentaire "Unum ex quatuor" de Zacharias Chrysopolitanus », *Antonianum*, t. XXIII (1948) pp. 3-32, 181-220 ; J.B. VALVEKENS, « Zacharias Chrysopolitanus », *Analecta Praemonstratensia*, t. XXVIII (1952) pp. 53-58 ; F. STEGMÜLLER, *Repertorium biblicum Medii Aevi*, t. IV, pp. 20-21 [sous «Nicolaus Chrysopolitanus»] ; t. V: *Commentaria. Auctores R-Z*, Madrid, 1955, pp. 449-451 ; *Histoire de Besançon*, sous la dir. de C. FOHLEN, Paris, 1964, t. I, pp. 306-307 ; B. DE VRÉGILLE, « Notes sur la vie et l'œuvre de Zacharie de Besançon », *Analecta Praemonstratensia*, t. XLI (1965) pp. 293-309 ; B. SMALLEY, « Some Gospel Commentaries of the Early Twelfth Century », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XLV (1978) pp. 147-180 ; G. R. EVANS, « Zachary of Besançon and the Bible's contradictions », *Analecta Praemonstratensia*, t. LVIII (1982) pp. 319-323.

Zacharie enseigne à passer de la matérialité des mots, à Dieu dont ils révèlent la vérité. S'il y a bien quatre Évangélistes, et quatre Évangiles, la doctrine évangélique est une. Les variantes entre les récits des Évangélistes reflètent l'inspiration propre qu'ils ont reçue de Dieu pour mettre en lumière un aspect particulier de la Révélation. À la suite des Évangélistes, les prédicateurs ont pour mission d'annoncer la parole de vie :

« Le Seigneur nous enseigne à négliger les biens moindres pour les biens supérieurs. C'est un plus grand bien de prêcher que d'ensevelir son père. Celui qui ensevelit son père cache un cadavre dans la terre ; celui qui prêche ressuscite les morts à la vie. »⁷⁴

Le prédicateur, comme les anges de la Résurrection, prêche non seulement par ses paroles mais aussi par son extérieur : « Les anges de la Résurrection proclament non seulement par leurs paroles, mais aussi par leur vêtement splendide, la gloire du Christ triomphant »⁷⁵. Avant la distinction entre contrition parfaite et attrition, Zacharie développe une idée intéressante pour la spiritualité du sacrement de pénitence : si la contrition est essentiellement liée à la charité, la pénitence extérieure peut parfois porter à son accomplissement le repentir encore naissant, et la confession rendre la contrition plus parfaite.

Bernard de Fontcaude

Bernard, abbé de Fontcaude⁷⁶, était chanoine de l'abbaye de Combelongue. Il fit partie des religieux envoyés fonder Fontcaude, près de Béziers, vers 1165. Cité comme prieur en 1178, il apparaît sous le titre d'abbé en 1182, et acquiert une certaine notoriété dans sa lutte contre les Vaudois, après la condamnation de Pierre Valdès et de sa doctrine par le concile de Vérone, en 1184, sous le pontificat de Lucius III⁷⁷.

En écrivant dix ans plus tard, en 1194, son traité *Contre les Vaudois*⁷⁸, Bernard nous laissait le compte rendu d'une conférence tenue sous l'arbitrage de Raymond de Daventry entre Catholiques et Vaudois. Il dresse un tableau des progrès de la secte et de l'opposition menée par l'archevêque Bernard de Narbonne, et donne la raison de son *Traité* : instruire et exhorter les clercs qui, par ignorance ou par incapacité, ne résistent pas aux ennemis de la vérité et scandalisent les fidèles qui leur sont confiés. Les douze chapitres de l'ouvrage peuvent être regroupés en trois sections : les fidèles doivent obéissance à l'Église romaine et à la hiérarchie légitime ; la prédication doit être réservée à ceux qui ont reçu un mandat pour ce ministère ; quelques points de la doctrine catholique contestés par les Vaudois.

Parce qu'il s'efforcent de mener la vie pauvre des Apôtres, les hérétiques, hommes et femmes laïcs, se croient en droit de prêcher l'Évangile. Comme cette désobéissance est fondée sur l'indignité des prêtres catholiques, Bernard rappelle une vérité traditionnelle : même les mauvais prêtres sont ministres mandatés par l'Église, car la grâce est indépendante de la dignité du ministre. Dieu ne laisse pas son Église sans pasteurs. Les Apôtres et leurs successeurs ont formé des maîtres et des chefs, pour éviter que le peuple ne se perdît. Mais les hérétiques qui se sont séparés de cette Église trompent le peuple. Les prédications sans contrôle et sans mission tendent à

⁷⁴ P.L., t. 186, col. 177.

⁷⁵ *Ibid.*, col. 591.

⁷⁶ H. BARTHES, *Histoire de l'abbaye Sainte-Marie-de-Fontcaude, Ordre de Prémontré, aux diocèses de Béziers, puis de Narbonne et de Saint-Pons-de-Thommières, et de ses bienfaiteurs*, Albi, 1979, pp. 38-54.

⁷⁷ J.B. VALVEKENS, « Bernardus Fontis Calidi abbas O. Praem., et errores sui temporis », *Analecta Praemonstratensia*, t. XLVIII (1972) pp. 143-146.

⁷⁸ P.L., t. 204, col. 793-840.

la subversion des faibles et des ignorants. Bernard s'élève en particulier contre la prédication des femmes dont ce n'est pas la mission dans l'Église du Christ. Enfin, il montre aux Vaudois combien ils ont tort de rejeter la prière pour les morts et de s'absenter des églises, pour préférer la prière solitaire. Certes, le Christ invite à prier dans le secret, mais lui-même a prié dans le Temple, ainsi que les Apôtres. Il faut prier en tous lieux, mais spécialement dans l'église qui est maison de la prière. Certes, Dieu n'habite pas les maisons de pierre, il habite dans le cœur de l'homme, mais il veut que son Corps soit offert en même temps que sa Parole dans l'église, pour remplir le cœur de ses fidèles. Il réside dans l'église par le sacrement, par sa puissance et sa présence.

Le souvenir de Bernard de Fontcaude s'est perpétué dans le diocèse de Narbonne, et témoigne de l'engagement de l'Église du Languedoc dans la lutte contre l'hérésie, lutte à laquelle saint Dominique devait fournir, par la suite, une contribution décisive. En 1211, l'archevêque Arnaud Amalric lança un appel pressant à l'abbé de Prémontré, Gervais, pour assurer la prédication contre les hérétiques en Languedoc. En février 1212, l'abbé général répondit à l'archevêque en regrettant de ne pouvoir participer lui-même à cette prédication, mais il envoya des chanoines de Prémontré pour accomplir ce ministère à Toulouse. Au XVII^e siècle, Bossuet citait dans son *Histoire des variations des Églises protestantes* le *Traité* de Bernard, pour étayer sa réfutation des thèses réformées.

Philippe de Bonne-Espérance

Philippe de Harvengt, connu sous le nom de son abbaye, Bonne-Espérance, est l'un des plus fameux auteurs prémontrés du XII^e siècle, et l'un des meilleurs témoins de la spiritualité norbertine. Clerc au sens le plus profond du terme, il considère trois conditions indispensables à l'exercice des fonctions sacerdotales dans l'Église : être homme d'Église, disposer d'une science étendue, et la mettre au service des âmes.

D'extraction modeste, il eut cependant la bonne fortune de fréquenter une école de renom, sans doute celle de Laon. Il ressort de ses œuvres une préoccupation majeure : la cléricature exige la sainteté. Philippe perçoit bien l'intuition de Prémontré et y voit une réalisation concrète de son idéal personnel. Aussi entre-t-il dans l'abbaye de Bonne-Espérance, gouvernée par l'abbé Odon, l'un des disciples de saint Norbert. Ordonné prêtre, le voici prieur de son abbaye.

Or voici qu'un événement allait exercer une influence considérable sur l'œuvre à venir du jeune Prémontré : un chanoine de Bonne-Espérance, épris de perfection, s'était enfui à Clairvaux, sans la permission de son abbé, et saint Bernard soutenait le contraire ! Cet épisode, un parmi des centaines sinon des milliers, illustre bien la querelle d'alors sur la perfection respective des états de vie monastique et canoniale. Philippe écrivit deux longues lettres à saint Bernard qui ne daigna pas lui répondre. Il y notait entre autres : « Cela me fâche qu'à notre époque les ordres religieux se développent et que la charité se rétrécisse »⁷⁹. Cette dispute avec saint Bernard n'était pas du goût de certains Prémontrés. Ils profitèrent de l'absence de l'abbé Odon, pour accuser leur prieur Philippe de simonie, d'ambition et de fomenter la discorde. Après dix années de priorat, le chapitre général, saisi de l'affaire, donna tort à Philippe, et l'envoya en exil avec six autres religieux qui tenaient son parti. Ce départ, loin de ramener la paix à Bonne-Espérance, mit en lumière la mauvaise foi des accusateurs. Le chapitre général autorisa le prieur à rentrer dans son abbaye et à y reprendre l'exercice de sa fonction. Peu après, la paix se rétablit et, après l'abdication d'Odon, Philippe fut élu abbé.

Sous son abbatiat, l'abbaye prospéra matériellement et spirituellement. Le jour de Noël 1182, sentant sa fin proche, Philippe renonça à sa charge et se prépara à la mort qui survint le 27 avril suivant.

⁷⁹ P.L., t. 203, col. 87.

Ses ouvrages remplissent le tome 203 de la *Patrologie Latine* de Migne. Ils comprennent le *Traité de la formation des clercs*, un recueil de lettres dont quelques unes constituent de véritables petits traités, puis un commentaire marial du *Cantique des cantiques*, enfin, trois petits traités théologiques sur le songe de Nabuchodonosor, le salut du premier homme, la damnation de Salomon. Il faut ajouter à cet ensemble un certain nombre de biographies, dont celles de saint Augustin, saint Feuillien, la bienheureuse Oda et sainte Waudru. Son érudition est extrêmement étendue, aussi bien en histoire profane qu'en Écriture Sainte. Philippe est certainement l'un des plus grands théologiens du XII^e siècle, par le nombre et la variété de ses connaissances. Styliste, il s'est forgé un rythme très personnel, mis au service d'une sensibilité exquise. Philippe excelle dans la description des scènes et des personnages, comme en témoigne cette évocation de la Visitation :

« Vous voyez deux femmes assises dans la même chambre : ce n'est pas la légèreté féminine, mais l'esprit de prophétie qui anime leur conversation. Elles chantent des laudes, elles tissent des prophéties. Parfois, l'incrédule Zacharie trouve qu'elles le délaissent. Pendant l'espace de trois mois, la vierge et la femme mariée habitent la même maison. Elles s'aident mutuellement par l'affection et par les colloques, elles aiment se trouver ensemble non pour appliquer leurs mains actives à filer avec plus de rapidité, mais pour dérouler les louanges divines en un joyeux dialogue. »⁸⁰

C'est surtout son grand ouvrage *De la formation des clercs*⁸¹ qui a rendu Philippe célèbre. Ces pages représentent l'un des plus vastes efforts du Moyen Âge pour dévoiler l'essence de la spiritualité cléricale, nettement différente de la spiritualité monastique. Philippe est davantage un théologien positif qu'un spéculatif. Il traite de la formation des clercs sous plusieurs chapitres : la dignité des clercs, la science des clercs, la justice des clercs, la continence des clercs, l'obéissance des clercs, le silence des clercs.

Face à l'opposition entre clercs et moines, Philippe prend parti, mais refuse de tomber dans le piège de la comparaison. D'ailleurs, il traite uniquement, dans son ouvrage, de l'ordre clérical. À force d'allégories sur les figures de l'Ancien Testament, il met en lumière la dignité des prêtres de l'Ancienne Alliance, mais fait surtout apparaître celle, incommensurablement plus élevée, des prêtres du Nouveau Testament : leur dignité c'est l'eucharistie qu'ils consacrent et qu'ils offrent. La dignité ne se suffit pas, elle postule la sainteté des prêtres ; Dieu veut qu'ils soient semblables à lui et non au monde. Une si haute dignité n'est pas l'objet d'une ambition, elle est le fruit d'un choix divin. Cependant, il ne suffit pas d'être choisi ; ce fut aussi le cas de Judas, et c'est le cas des prêtres qui briguent les ordres par ambition ou par avarice :

« Tous détestent Judas Iscariot, tous exècrent son avarice. Mais si nous voulons examiner un peu soigneusement, il a attribué beaucoup de valeur au corps du Christ puisque pour l'immoler il n'a pas demandé moins de trente deniers, tandis que nos prêtres immolent le Christ à l'autel souvent pour un denier, bien souvent pour une obole. [...] Lorsque le Christ agonisait au début de sa passion et qu'il laissait un gage certain de lui-même, à ses bien-aimés disciples, en leur confiant la célébration du mystère de son corps et de son sang, il leur marque clairement dans quelle intention il veut qu'on le fasse, il dit : "Chaque fois que vous le ferez, vous le ferez en mémoire de moi". Attention, prêtres, je vous en prie, aux paroles du Christ. Comprenez bien dans quelle vue il faut célébrer le mystère de son corps et de son sang. Toutes les fois que vous ferez cela, vous le ferez en mémoire de moi. Qu'est-ce : "en mémoire de moi" ? Cela signifie : Non pas en mémoire

⁸⁰ P.L., t. 203, col. 1130.

⁸¹ N.J. WEYNS, « À propos des Instructions pour les clercs (De Institutione Clericorum) de Philippe de Harvengt », *Analecta Praemonstratensia*, t. LIII (1977) pp. 71-79.

d'un denier, en mémoire d'une chose séculière, en mémoire d'un avantage terrestre, mais en mémoire de moi, c'est-à-dire pour me plaire, pour m'aimer, pour donner à ma passion le complément convenable, afin que, comme mon amour pour vous m'a poussé à m'offrir moi-même au Père, l'amour que vous me rendrez, porte chacun à s'offrir aussi lui-même pour moi. Donc celui qui célèbre et n'agit pas avec ce souvenir, agit contre le commandement du Christ. »⁸²

Philippe constate avec peine combien de clercs, même chez les chanoines réguliers, sont peu enclins à vivre leur vocation dans son authenticité. Certains ne veulent pas demander les saints ordres, tandis que d'autres se scandalisent de n'y être pas appelés assez rapidement. D'autres, enfin, les reçoivent, certes, pour l'honneur de Dieu, mais aussi parce que cela leur agrée, dans un mélange de volonté propre et de tribut prélevé par le démon. Une fois choisi par Dieu, le prêtre se doit de se vêtir comme le grand-prêtre Aaron, de la robe de la science et de la robe de la sainteté qui accorde toutes les actions avec Dieu. Ainsi revêtu de science et de sainteté, le clerc peut donner de sa plénitude, sans souffrir pour lui-même de détrimement.

La science des clercs c'est l'Écriture. Sans méconnaître la Tradition, c'est directement dans l'Écriture que l'on cherche la doctrine catholique, à l'époque de Philippe. À l'invitation du Christ lui-même, les clercs se doivent de rechercher dans l'Écriture le sens de la Vérité qui lui rend témoignage. Bien des ambitieux, satisfaits de peu, se rengorgent dans leur ignorance. Même chez les chanoines réguliers qui ont tout quitté pour être libres et vaquer aux choses spirituelles, il se trouve des paresseux qui refusent de s'astreindre à l'étude, accusant même les studieux de perdre leur temps. Ils ne tiennent pas en place et sont sans cesse en quête de quelque chose à faire à l'extérieur du cloître, incapables de s'asseoir, de lire, et de méditer. La lecture ainsi négligée devient de plus en plus fastidieuse, et quelques uns s'en détachent complètement. Il faut, par la lecture méditée, connaître davantage le Christ, pour que la connaissance le fasse aimer davantage et que l'amour conduise à s'attacher à lui. Il faut certes s'adonner au ministère et au travail manuel, mais tout cela doit se faire avec ordre et jamais par dégoût de l'étude.

La justice ou sainteté des clercs consiste en deux vertus religieuses : la pauvreté et la continence. Philippe rappelle aux Prémontrés qu'ils ont choisi la *pauvreté volontaire*, voulue, spontanée, qui commence par l'abandon réel et total de tout ce que l'on possédait auparavant. Il convient de s'en souvenir : être clerc, c'est être l'héritage de Dieu et avoir Dieu pour héritage. Dans l'Évangile, Jésus dit aux disciples : « Ne portez pas de bourse ».

« Autant leur dire : Vous qui avez mission de porter aux autres les paroles de la vie et de les inviter avec le plus grand zèle à l'amour des biens célestes, je ne veux pas que vous changiez un si digne ministère en une occasion de commodités terrestres. Il ne convient pas que vous qui invitez les autres aux richesses du royaume du ciel, vous portiez une bourse pour y déposer l'argent temporel. »⁸³

Le renoncement aux biens temporels est donc le fondement de la perfection.

Le grand traité sur la continence des clercs traite également de leur dignité et reprend la réponse de Norbert à Rupert de Deutz⁸⁴. La nécessité de la continence pour les clercs, démontrée par les figures typiques de l'Ancien Testament, les exemples des Apôtres et des hommes apostoliques, est ici longuement développée.

⁸² P.L., t. 203, col. 682-683.

⁸³ P.L., t. 203, col. 719.

⁸⁴ W.M. GRAUWEN, « Rupert van Deutz en Norbert van Gennep in de recente literatuur », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXV (1989) pp. 152-161.

« Cette chasteté dont nous parlons, le Christ a voulu la marquer en lui-même avec une telle intégrité qu'aucune tache, aucun soupçon de tache ne put la violer. Il a conservé l'ornement de cette pureté dans une telle intégrité qu'en aucune façon il n'a voulu lui causer de détrimet. Cette chasteté montre sa splendeur dans la Vierge qui lui a donné naissance. Elle était vierge avant son enfantement, elle le demeura après l'enfantement. La chasteté n'a pas nui à sa fécondité, la fécondité n'a pas causé de préjudice à sa chasteté. Lorsque le Christ a pris chair humaine dans le sein virginal, il s'est uni l'Église comme épouse dans ce lit nuptial. Il n'a pas enlevé l'intégrité de sa mère en naissant, il n'a pas diminué la chasteté de l'Épouse en s'unissant à elle. On voit assez par là que les hommes élevés par lui pour gouverner et instruire l'Église en son nom, ordonnés pour engendrer spirituellement des fils spirituels, doivent lui être conformes par leur vie. »⁸⁵

Philippe revient bien vite sur la dignité des clercs : aux laïcs, on demande la foi, l'espérance, la charité et les vertus morales. Des clercs ont attend, en plus de la vocation divine, la science, la pauvreté, et la chasteté. La dignité des clercs exige d'eux une sainteté plus grande que celle des moines, car les premiers sont constitués ministres du Christ, médiateurs entre Dieu et les hommes. Cependant, la sainteté personnelle ne se confond pas avec la sainteté de l'état de vie : Jean-Baptiste était plus saint que les Apôtres, mais ces derniers reçurent en partage un ministère et une dignité plus élevés. La dignité sacerdotale postule une sainteté personnelle proportionnelle. Les Apôtres sont donc les modèles qui s'imposent à tous les prêtres, ils constituent *l'idéal apostolique* proprement dit et l'idéal chrétien que la première communauté de Jérusalem a réalisé en se modelant sur eux.

« La sainteté des Apôtres fut si grande que si tous les clercs peuvent l'imiter, ils ne peuvent pourtant pas l'égaliser. Leur dignité s'est bien propagée jusqu'à nous, mais leur sainteté leur est pour ainsi dire réservée, elle leur est propre. Lorsque après avoir reçu le Saint-Esprit, ils parlaient toutes les langues et que ce miracle reconnu les rendait vénérables à tous, une telle nouveauté de sainteté s'épanouit en eux qu'ils donnaient de la crainte à huit mille hommes assemblés. [...] Ô nouveauté ! Qui, avant la Loi ou sous la Loi, avait entendu dire que tant de milliers de personnes étaient parvenues à cette unité d'esprit, avaient embrassé si généreusement la pauvreté volontaire, en étaient venus à une vie aussi unie, obéissant unanimement aux lois d'une sainteté si nouvelle et si parfaite ? Tous étaient ensemble, disent les Actes, sous le portique de Salomon. Riche était ce portique, non pas tant de l'or, de l'argent, des métaux de l'antique Salomon que du trésor des vertus, de la splendeur de la religion nouvelle. »⁸⁶

L'histoire de l'Église montre à l'évidence comment l'idéal apostolique s'est peu à peu affadi. Pourtant, cet idéal est demeuré vivant dans la conscience de l'Église, et a trouvé une nouvelle vigueur dans l'institution monastique dont le but est d'acquérir la liberté de vaquer à Dieu seul. L'eucharistie et donc le sacerdoce sont nécessaires aux monastères chrétiens, mais le sacerdoce ne fait pas partie de l'essence de la vie monastique, répète Philippe. Certes, de nombreux moines sont revêtus du sacerdoce, et tous s'en réjouissent dans l'Église, mais ils ne font pas profession de vie cléricale. Un cavalier d'occasion n'est pas un chevalier. Le clerc, dans toute l'acception du terme, est celui dont la vie est vouée au service des âmes. Les moines ont reçu le sacerdoce pour l'utilité de leurs frères, mais non pour celle du peuple chrétien, car l'essence de leur vie consiste dans la retraite pour se consacrer entièrement à la louange de Dieu à travers la prière personnelle, la prière liturgique et le travail manuel, et non dans le ministère apostolique. L'institution monastique a été visitée par Dieu en ces temps de réforme, mais l'ordre clérical, lui

⁸⁵ P.L., t. 203, col. 742.

⁸⁶ P.L., t. 203, col. 766.

aussi, a bénéficié de l'intervention de Dieu et ce qui est survenu dans la vallée de Prémontré en est la preuve.

« Là, la sainteté des clercs a atteint une telle ferveur, leur force contre les attirances du monde est si grande que vraiment la vie apostolique semble se renouveler en eux. [...] On met un tel soin à poursuivre la sainteté qu'il s'y rencontre à la fois et la laborieuse affliction des moines et la religion sainte et dévote des clercs. Et c'est avec raison que Dieu a voulu que tout cela se passât dans une vallée afin que la disposition même du lieu s'accommodât au propos salutaire et qu'elle montrât nettement que les clercs qui risquent de tomber à cause de l'élévation de leur dignité et de la liberté que donne la préséance trouvent leur profit à l'abaissement volontaire et dans l'humilité de la pénitence. La vallée elle-même se nomme avec raison *prémontré*. Cela donne à comprendre que l'humilité des clercs y a commencé, non sans raison ni par des vues de hasard, mais que la miséricorde divine l'y a *montrée à l'avance* comme un exemple aux autres et qu'elle a témoigné que par l'humilité on trouve le chemin du retour à Dieu. [...] La même vallée s'étend en forme de croix des quatre côtés, et l'espace s'y termine par quatre angles, la longueur allant de l'Orient à l'Occident et la largeur du Nord au Midi. Cette conformation du lieu sur laquelle s'imprime si nettement la marque de la croix, cette vallée crucifiée non par l'effort humain mais par l'ouvrage de la nature que dit-elle, que montre-t-elle sinon que ceux qui y affluent, ne doivent plus se soucier de vivre pour le monde mais désirent se configurer à elle ou plutôt se configurer au Christ par une crucifixion spirituelle ? En outre, on y arrive par quatre côtés, et au milieu se trouve un carrefour pour que, des autres parties du monde, les arrivants s'y déversent en une multitude agréable et que, par là, vers les quatre parties du monde s'en retourne la renommée de cet ordre religieux. »⁸⁷

Le symbolisme de l'habit prémontré, tel que l'avait saisi saint Norbert, apparaît ici sous la plume de Philippe : la laine blanche, c'est-à-dire non teinte, marque la pénitence et la rémission des péchés, la blancheur assimile au Christ transfiguré et aux anges de la Résurrection. Le Christ est la blancheur suprême, les Prémontrés doivent en être le reflet par la sainteté de leur vie, en accord avec la blancheur de leur livrée. La dignité du sacerdoce orne la sainteté et la sainteté apporte sa force à la dignité du sacerdoce.

Le traité sur l'obéissance des clercs est tout entier en allégories et sa lecture est difficile au lecteur contemporain. Le véritable obéissant sait qu'il appartient à son Seigneur qui a donné sa vie par obéissance au Père. Le religieux n'a pas quitté la servitude du péché pour se faire l'esclave d'un homme. C'est pourquoi il ne faut jamais obéir à un ordre contraire à la loi de Dieu. Aussi les maîtres spirituels agissent avec douceur, mesure et discernement, en accord avec la règle de saint Augustin qui demande au supérieur de se faire aimer plutôt que de se faire craindre. C'est la condition de la paix dans la communauté et le gage de l'union des esprits au service du Seigneur. L'obéissance s'inscrit, pour Philippe, dans cet adage : commander par amour et pour l'amour.

Le traité sur le silence des clercs aborde les différentes sortes de silence : silence qui s'abstient des paroles et des signes, silence qui s'abstient de l'action bonne, silence qui s'abstient de l'action mauvaise. Il y a un silence utile et un silence nuisible au prochain. Les Apôtres ne se sont pas laissés intimider. Par obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes, ils ont proclamé la Parole de Dieu pour le salut des hommes, malgré les dangers des persécutions. Le silence qui s'abstient du bien peut être signe de bon jugement, et affaire de discrétion, mais cette abstention peut devenir coupable et signe de faiblesse.

Rapportée aux prêtres, cette longue étude sur la formation témoigne de l'envergure de Philippe et de sa pensée spirituelle. Les Apôtres demeurent les modèles des chanoines réguliers, et leur référence fondamentale.

⁸⁷ P.L., t. 203, col. 837-838.

Dans son *Commentaire du Cantique des cantiques*, Philippe développe, à l'aide de nombreuses allégories, les noces spirituelles du Christ et de la Vierge Marie. Ces méditations sur le *Cantique* nous intéressent au premier chef, car nous sommes invités à ces noces divines, nous sommes les parents et les proches, la joie des noces déborde sur nous.

Philippe suit saint Bernard à propos des privilèges de Marie, et partage avec l'abbé de Clairvaux la conviction que « la Vierge comme toutes les autres, fut par nature enfant de colère, parce que, selon la nature, elle avait été conçue dans le péché »⁸⁸. D'autre part, il répète à satiété que, seul, le Christ a été exempt du péché originel, car notre auteur assimile, comme nombre d'augustiniens, le péché originel à l'exercice de la concupiscence dans l'acte de la conception. Son explication est simple : seule, la Vierge n'a pas connu la concupiscence dans l'acte de la conception, c'est pourquoi le Christ est le seul à n'avoir pas contracté le péché originel. Pour Philippe, l'honneur de Marie réside dans le fait qu'elle a vaincu le péché en concevant activement le Christ, sans qu'il y eut en elle la moindre souillure, sans qu'elle ait ressenti la moindre volupté.

Marie est l'épouse du Christ et son sein est le lit nuptial dans lequel Dieu s'est uni à la nature humaine. En épousant Marie, le Verbe a fait de tous les frères de la Vierge ses amis. Fidèle au Christ, Marie n'a point d'autre époux : Jean lui est donné comme fils. Cette union intime du Christ et de sa Mère est source des joies de Marie mais aussi de ses souffrances. Avec le Christ dont elle partage la Passion, Marie devient Mère spirituelle de tous les hommes :

« Le Christ deviendra l'époux en se joignant comme par un lien nuptial, [...] en engendrant en elle et par elle des fils spirituels, par une efficacité spirituelle, en sorte qu'elle et lui jouissent d'une postérité de fils. »⁸⁹

Marie, loin d'avoir été seulement passive, a joué un rôle décisif dans l'histoire du salut. C'est d'elle que dépend l'Incarnation du Christ, sa vie terrestre, et donc sa Passion et sa Mort salvatrices. C'est d'elle que dépend le salut de nos fautes, le don de la grâce, notre persévérance et notre récompense future, car tout vient de la Passion et de la Mort du Christ.

Marie est surtout la Mère des Apôtres et donc, de façon toute spéciale, des prêtres. Cette maternité s'étend à travers les siècles à tous les chrétiens, et Marie tient dans le corps mystique une place toute particulière : elle est le cou, au-dessous de la tête et au-dessus du corps, qui relie la tête au reste du corps :

« Elle se trouve au-dessous du Christ qui est la tête, mais de telle sorte que sans doute elle soit au-dessus du reste du corps. Elle tient une place médiane entre le corps et la tête et les fils de l'Époux ne peuvent appartenir à l'Époux que par l'intermédiaire de la Mère. Si l'épouse est présente, il nous est bon d'être unis à Dieu ; si elle est absente les membres ne peuvent plus se rattacher à la tête. Nous étions bien loin, bien bas, et c'est par elle que notre faiblesse peut monter vers lui. La première, la plus heureuse, elle a reçu cette fonction éminente grâce à laquelle ceux qui étaient multiples et divers sont devenus un, grâce à laquelle les deux murailles se sont unies par une seule foi et un seul baptême et se sont rejointes au devant du Christ pour s'attacher personnellement à lui. Elle-même enfin, par une intervention intermédiaire, nous recommande à l'Époux, son Fils, elle nous invite à le prier, elle le porte à nous écouter. Mère et servante de l'Époux, notre impératrice à tous, elle joint ceux qui étaient séparés, elle retient ceux qui sont déjà joints, en médiatrice puissante et agissante. »⁹⁰

⁸⁸ P.L., t. 203, col. 459.

⁸⁹ P.L., t. 203, col. 192.

⁹⁰ P.L., t. 203, col. 260.

Marie a ses préférés : les pécheurs, les vaincus de la lutte, les tentés et les malheureux. De tous ses fils, elle se fait la mère aimante et la première maîtresse de prière et de contemplation. Certes, la doctrine de Philippe sur la Vierge Marie est incomplète, elle s'écarte de la Tradition sur le sujet de la conception immaculée, mais, dans l'ensemble, sa doctrine mariale demeure très actuelle après huit siècles, car elle manifeste magnifiquement le rôle de Marie dans le salut des hommes. Marie est Reine, mais nous l'aimons comme une sœur, elle est Mère pleine de miséricorde. Philippe de Bonne-Espérance est un devancier au cœur du XII^e siècle, et il demeure encore aujourd'hui un auteur spirituel très actuel.

Adam Scot

Adam Scot, abbé de Dryburgh, devenu par la suite chartreux à Witham, est l'auteur spirituel prémontré qui, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, a le plus insisté sur l'importance de la contemplation, fondement de la vie apostolique. Au cours du XX^e siècle, de nombreuses publications ont fait connaître son œuvre longtemps oubliée, et ont mis en lumière l'un des auteurs les plus attachants de la spiritualité prémontrée⁹¹.

Adam est né vers 1150, en Angleterre, près de la frontière écossaise, au sein d'une famille modeste. Il fut doté de nombreux talents, dont un attrait particulièrement fort pour les études. Tout jeune, il se sentit appelé à la vie prémontrée et entra à l'abbaye de Dryburgh, sur les bords de la Tweed, au diocèse de Saint-Andrews. Ravi par l'office divin et la méditation de l'Écriture, Adam fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans.

Il connaît la Bible à la manière de saint Bernard et la cite presque instinctivement, mais il connaît aussi les Pères et de nombreux auteurs du XII^e siècle : saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand, Bède-le-Vénérable, Cassien, saint Bernard et les Victorins. Influencé peut-être par le style des Pères grecs, Adam manie avec bonheur le fameux *cursus leoninus* caractérisé par l'équilibre des mots et la sonorité des voyelles. Assonances, procédés de style lui sont familiers et servent une pensée solide et claire. À l'évidence, Adam appartient à l'école ancienne, cet augustinisme qui s'adresse à l'homme tout entier, et non seulement, comme la scolastique naissante, à la seule intelligence raisonnable.

Vers 1180, l'abbé de Dryburgh, Gérard, tomba gravement malade. Sans espoir de guérison, l'abbé conseilla à ses religieux d'élire son successeur sans plus attendre. Les voix de ses confrères se portèrent sur Adam qui refusa de recevoir la bénédiction abbatiale du vivant de son prédécesseur. Appelé à Prémontré où il jouissait d'un grand renom, Adam y fut reçu avec honneur, on l'y fit prêcher, et la région alentour retentit de sa chaude parole. Dans ses écrits, il se souvient avec émotion de l'accueil reçu dans l'abbaye-mère :

« Au souvenir de votre affection pour nous, quelle joie dans l'étonnement et quel étonnement dans la joie ! Nous broyons cela avec le pilon de notre mémoire dans le mortier de notre cœur et la suavité du parfum qui s'en dégage réchauffe nos entrailles. [...] Que sommes-nous, en effet ? Qui étions-nous, de quelle dignité, de quelle valeur ? [...] Quelle était la maison de notre père ?⁹² [...] Nous vous supplions à genoux, prosternés à vos pieds, de vous souvenir de nous dans vos sacrifices du soir, avec compassion pour nos multiples fragilités, en nous offrant, pour qu'il nous guérisse, aux regards tendres de notre juste avocat, du doux et débonnaire Jésus. [...] À nos

⁹¹ Citons notamment : *Sermones fratris Adae*, éd. W. DE GRAY-BIRCH, Londres, 1901 ; A. WILMART, « Maître Adam, chanoine prémontré devenu chartreux à Witham », *Analecta Praemonstratensia*, t. IX (1933) pp. 209-232 ; G. MORIN, « Gloriosus Magister Adam », *Revue bénédictine*, t. XLIV (1932) pp. 179 ; F. PETIT, *Ad viros religiosos*, Tongerlo, 1934.

⁹² *P.L.*, t. 198, col. 610.

prières, nous ajouterions celle-ci, si on ne devait pas l'imputer à une téméraire présomption : à savoir que sur le nécrologe de votre saint monastère vous inscririez notre nom, après notre mort, avec celui des vôtres qui ont déjà disparu, parce que nous aussi nous vous appartenons. [...]
L'Église de Prémontré n'est-elle pas comme la source, et les autres églises de l'Ordre ne découlent-elles pas d'elle comme les ruisseaux de la source ? Oh ! que la source prenne garde à ne pas se dessécher ! Surtout quand les ruisseaux coulent en abondance, de peur qu'elle ne manque de l'eau dont ils sont remplis ! La seule noblesse d'ordre spirituel, c'est la sainteté d'une vie toute religieuse.
»93

Adam ouvre ici son cœur et donne libre cours à son amour pour Prémontré en qui il voit la source de l'ordre, la matrice de laquelle est né tout fils de saint Norbert, enfin la mère de la vie spirituelle de tout l'ordre. Il manifeste aussi très clairement sa haute opinion de la vie religieuse qu'il définit comme « la seule noblesse d'ordre spirituel » : ce sera son tout.

Après la mort de l'abbé émérite, Gérard, Adam n'entra guère dans la gestion temporelle de son abbaye, chose qui lui répugnait, mais il s'immergea de plus en plus profondément dans la contemplation. En 1188 ou 1189, à la suite du chapitre général, il accompagna l'abbé de Prémontré dans un voyage en France. Passant par la chartreuse du Val-Saint-Pierre, près de Vervins, dans l'actuel département de l'Aisne, il y prêcha, fut conquis par la vie cartusienne et décida de se faire chartreux. De retour en Angleterre, il alla solliciter les conseils de l'évêque de Lincoln, saint Hugues, qui était lui-même chartreux, et ancien prieur de Witham. C'est dans cette chartreuse qu'il passa les vingt-quatre dernières années de sa vie. Le mardi saint 1213 ou 1214, il mourut entouré de ses frères, revêtu d'un cilice et couché sur la cendre.

L'œuvre d'Adam Scot est loin de nous être parvenue en son entier. Cependant, nombre de ses écrits sont parvenus jusqu'à nous et occupent la première partie du tome 198 de la *Patrologie latine* de l'abbé Migne. Ses *Allégories sur la Sainte Écriture* sont éditées au tome 112, dans les œuvres de Raban Maur, à qui elles furent faussement attribuées jusque vers 1930.

Adam fait partie des spirituels médiévaux pour lesquels la pensée chrétienne est en train de se renouveler sous l'influence du Saint-Esprit. Il vénère les Pères et puise dans leur œuvre, mais se refuse à croire que l'Esprit ait cessé d'inspirer et que les Pères aient épuisé le message de l'Écriture.

Parmi ses écrits, Adam nous a laissé quatorze sermons *Sur l'ordre, l'habit et la religion des chanoines de l'Ordre de Prémontré*⁹⁴. Ces sermons n'ont pas été prêchés. Il s'agit ici d'un artifice littéraire alors très en vogue. Ces sermons, peut-être destinés à la lecture au réfectoire, représentent la tentative la plus puissante des premiers siècles de l'ordre, pour exalter la spiritualité prémontrée. En dépit de leur intérêt, ces sermons ne représentent qu'une demi-réussite, car Adam, malgré son ancienneté, est venu trop tard pour se faire l'interprète des intuitions fondamentales de Prémontré. Pris dans une évolution extrêmement rapide, il est trop éloigné de saint Norbert pour saisir toute l'originalité du mouvement apostolique. Lorsqu'il écrit ces méditations sur Prémontré, Adam décrit une société qui a cessé d'être un *mouvement* pour s'installer dans les caractéristiques bien précises d'un *ordre religieux*. Ceci ne doit pas nous étonner : le mouvement apostolique grégorien devait idéalement aboutir à la réforme de *tout le clergé* mais il s'est vite essoufflé et n'a abouti qu'à la création d'une famille religieuse originale, celle des chanoines réguliers.

Adam met en avant les exigences canoniales :

⁹³ P.L., t. 198, col. 612-613.

⁹⁴ P.L., t. 198, col. 439-610.

« Selon le vocable usuel on les appelle "chanoines" [canonici], afin qu'ils se montrent d'une vraie rectitude de vie. Car le mot "canon" en grec a le sens de "règle". Et qui dit règle dit droiture. »⁹⁵

La vie des chanoines réguliers, inspirée par la droiture de pensée, de vie et d'intention, exige certes le refus du péché, mais surtout elle implique le choix généreux du bien et de la vertu. L'état de vie implique une conversion personnelle et l'actualisation quotidienne de l'idéal embrassé au jour de la profession. Adam décèle une unité de vocation commune à tous les religieux : la sainteté, et une pluralité de moyens pour y répondre. La condition indispensable pour vivre cette vocation particulière dans la vérité est l'humilité enveloppée dans l'intention droite et informée par la vertu de charité.

« Un nom sublime demande un genre de vie sublime. Car la plupart du temps le nom que l'on porte est un miroir de la vie. [...] Aussi ce nom sublime n'est pas assez compris de ceux qui appellent certains clercs "chanoines séculiers". [...] Car il faut regarder comme ennemi de Dieu celui qui veut être ami du siècle, et la religion n'est pas sainte et immaculée, si l'on ne se garde de toutes les souillures du siècle. [...] Des cygnes noirs, voilà ce que j'entends quand on parle de "chanoines séculiers". [...] Parlons donc de notre habit à nous que le peuple appelle pour nous distinguer les chanoines réguliers. [...] Qu'on ne doive pas trouver chez nous le luxe du vêtement, le Seigneur le fait bien voir quand il dit que ceux qui sont vêtus mollement demeurent dans les palais des rois. Or nous ne combattons pas pour un roi de la terre, mais pour le Roi du ciel. Aussi notre coutume, vous le savez, est de ne pas user de lin, sauf pour les caleçons. Porter du linge sur la chair n'est pas louable chez nous à moins de raison spéciale. [...] Loin de nous cependant de blâmer les religieux qui usent de semblables vêtements ou de nous enfler d'orgueil, comme si nous étions plus saints qu'eux. Car nous n'exposons pas nos observances pour l'utilité des lecteurs, à dessein de les déclarer supérieures aux autres. Tous les fils de l'Église s'appuient sur le fondement d'une foi unique mais tout ne gardent pas les mêmes coutumes de vie extérieure, à la poursuite de la sainteté. [...] Loin de nous, mes frères, une fois, deux fois, toujours et partout, ce mal détestable que nous blâmons en rien les coutumes de bon ordre reçues dans une maison religieuse ! Tout ce qui est utile aux âmes, tout ce que la discrétion, mère des vertus, d'une façon ou de l'autre, dans une intention pieuse, maintient avec rigueur ou relâche avec bonté, embrassons-le dévotement et approuvons-le humblement. Non seulement cela, mais regardons tous les autres qui sont revêtus de l'habit religieux comme meilleurs et plus saints que nous, même si nous ne les voyons pas atteindre la rigueur que nous observons pour le vivre, le vêtement ou quelque autre observance. Car il n'y a qu'un souverain bien d'où tous les autres découlent comme d'une source suffisante et intarissable, qui ne peut croître car il est immense, ni diminuer parce qu'il est éternel. »⁹⁶

Le Père François Petit a fort bien résumé les quatre degrés de la perfection religieuse, tels qu'ils apparaissent sous la plume d'Adam Scot :

« Il y a quatre endroits où a reposé le corps de Jésus. Le sein de la Vierge, la crèche, la croix, le tombeau. Ces quatre lieux marquent quatre degrés de la perfection religieuse. Au sein de Marie répondent ceux qui portent dans leur cœur le désir de conversion, à la crèche ceux qui se forment à la vie religieuse dans le monastère. À la croix correspond l'épreuve qui élève l'âme au-dessus de tout le créé. Enfin le sépulcre figure la vie contemplative des parfaits. Car la contemplation est un repos, c'est le sommeil envoyé à Adam pendant lequel il sent en lui quelque chose de viril qui doit commander (la contemplation) et un principe féminin qui doit obéir (l'action), c'est l'arche de Noé que Dieu ferme de l'extérieur et où la colombe apporte le rameau

⁹⁵ P.L., t. 198, col. 446.

⁹⁶ P.L., t. 198, col. 461, 462, 464-465.

d'olivier, le sommeil de Jacob lorsqu'il vit l'échelle des Anges, le cercueil où l'on déposa les ossements de Joseph avant de les emporter au pays de Chanaan, le désert où Moïse mena ses brebis et rencontra Dieu dans le buisson ardent, la solitude où s'enfuit Élie poursuivi par Jézabel. C'est surtout le sépulcre de Jésus. Ce dernier lieu, plus que tous les autres, beau, précieux, reposant, sûr, doux, délectable, suave. »⁹⁷

Le vêtement blanc des Prémontrés rappelle, certes, celui des anges de la Résurrection, mais il est aussi vêtement baptismal, signe de sainteté et d'innocence, de joie et de gloire. À ses religieux, Adam conseille de réaliser intérieurement ce que l'habit religieux signifie extérieurement.

Au fil de ses sermons, Adam explique la formule de profession et fait preuve d'un solide bon sens formé par une expérience personnelle de gouvernement. Il fait apparaître la caractéristique essentielle d'une communauté religieuse militant sous la règle de saint Augustin : la communion des esprits et la concorde. Ça et là, affleurent des exemples qui ne manquent pas de piquant et montrent bien comment l'auteur ne confond pas contemplation et angélisme, sainteté surnaturelle et perfection humaine. La vie du cloître est une lente purification des passions et une école de persévérante conversion. L'abbaye devrait être un paradis sur terre, mais ce n'est pas toujours vrai, comme en témoigne cette piquante description de l'abbé jaloux de son prieur :

« Qu'y a-t-il de commun entre mon prieur et moi ? Qui est-il et de quelle grandeur ? En ma présence il n'est pas plus grand que personne. Le moindre du couvent est autant que lui. [...] Qu'il rentre ses cornes, qu'il ne s'élève pas à cause de son titre ! Ce titre lui vient de moi. Il durera autant que je le voudrai. J'ai prêté, non donné. C'est de mon abondance et non de son héritage. Ce n'est pas son pécule, c'est ce que je lui ai confié. Je l'ai élevé, à moi de l'humilier. Je le ferai et sans tarder ! »⁹⁸

Adam écrivit de nombreux autres ouvrages, dont le traité *Du Tabernacle en trois parties*⁹⁹, où il expose dans la troisième partie *le tabernacle de l'âme où se trouve la pensée intérieure*, et se livre à une série de dissertations sur la spiritualité, appuyées sur de multiples allégories.

Le chef-d'œuvre d'Adam Scot est sans conteste son livre *De la triple contemplation*, écrit probablement au moment où il reçut la bénédiction abbatiale. Ce livre n'est pas un traité, mais bel et bien des *confessions*, à la manière de saint Augustin, dans lesquelles il donne libre cours à son aspiration surnaturelle, et constate avec une certaine amertume la pauvreté de sa vie terrestre :

« Beauté de ma vie qui ne se fane pas, douceur qui ne trompe pas, Seigneur Dieu, prends pitié de mon âme chargée de péchés, enveloppée de vices, prise dans des pièges, captive de l'exil, emprisonnée dans un corps. Elle est adhérente à la boue, enfoncée dans le limon, attachée à des membres, transpercée par les soucis, étirée par les affaires. Elle est comprimée par les craintes, affligée de chagrins, errante à force d'erreurs, anxieuse de sollicitudes, sans repos à cause de soupçons. »¹⁰⁰

L'âme égarée, perdue au milieu des afflictions de cette vie, se tourne vers les créatures, les unes après les autres et toutes lui font la même réponse : « Nous ne sommes pas ton Dieu ». Leur

⁹⁷ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, p. 174.

⁹⁸ P.L., t. 198, col. 567.

⁹⁹ P.L., t. 198, col. 609-796.

¹⁰⁰ P.L., t. 198, col. 798.

beauté n'est qu'une image de la beauté céleste, et leur bonté une participation à la bonté de Dieu. Tout n'existe qu'en Dieu, c'est en lui que tout être trouve sa vérité et son vrai sens. L'âme humaine et ses facultés révèlent Celui auquel elles participent :

« Mon esprit m'appelle, Seigneur mon Dieu, il me dit à haute voix : avec un soin appliqué tu as scruté en moi ce sextuple don de vivre, de donner vie, de sentir, de rendre sensible, de penser, de vouloir. Mais, monte encore, entre en moi. Monte plus haut, à ma partie supérieure, entre plus avant en ma partie plus intime et vois que je possède la sagesse et le discernement. Je suis indivisible, mais pour mes diverses fonctions on me donne couramment des noms différents. Je fais vivre mes membres corporels, on me nomme *anima*, je touche le sensible, on me nomme sensibilité, je perçois, on me nomme sens, je me souviens, on me nomme mémoire, je comprends, on me nomme intelligence, je goûte, on me nomme *animus*, je contemple, on me nomme esprit, je discerne, on me nomme raison. [...] Je possède sagesse et intelligence raisonnable, que l'âme des bêtes n'a pas. En cela je suis un peu semblable à ton Dieu. Je suis sagesse, il est lui-même Sagesse. Je suis lumière, il est lui-même Lumière. Mais grande est la distance entre lui et moi. Je suis une sagesse mais créée. Il est la Sagesse et créante. Je suis une lumière mais illuminée. Il est la Lumière illuminante. »¹⁰¹.

Adam Scot s'émerveille devant ce qui, dans l'homme, est l'image de la Trinité, et passe en revue le sort éternel des âmes : l'enfer et le ciel sont décrits à partir des images et des figures fournies par la Bible. Le sort des âmes associées pour l'éternité à la gloire de Dieu illumine la vie terrestre de ceux qui sont devenus fils de Dieu par grâce, dans le Rédempteur :

« Comme il sont heureux vos élus, Seigneur Dieu, Père tout-puissant, comme ils sont heureux, dis-je, ceux dont le nom de toute éternité est écrit au livre de vie ! Par leur Rédempteur, votre Fils Jésus, ils ont accès par la foi à cette grâce où ils se maintiennent et ils se glorifient dans l'espérance de la gloire de vos enfants. Dans leur cœur est répandue la charité divine par l'Esprit Saint que vous leur donnez. À leur esprit votre Esprit rend témoignage qu'ils sont vos fils. S'ils sont fils, ils sont héritiers, vos héritiers, les cohéritiers du Christ. Ô bienheureux fils de la bienheureuse prédestination ! Ô vases purs de l'éternelle dilection ! Ô saints et bien-aimés, que vous chérissez en odeur de suavité, dans lesquels vous prenez vos complaisances. Par quel doux amour, Seigneur, combien admirable et combien suave, leur êtes-vous attaché quand vous les appelez, les réunissez, les unissez à vous par l'indissoluble lien d'un amour éternel, en sorte que personne ne puisse les ravir de votre main ? De façon admirable vous agissez en eux, afin que non seulement les avantages, mais même le mal coopère à leur bien. [...] Ô pacte de sérénité ! Ô alliance de paix que vous contractez avec eux : vous leur souriez d'une façon gaie et non trompeuse, vous les regardez d'un visage propice et gracieux, vous les embrassez d'un baiser de votre bouche, les purifiant, les adaptant, les achevant. Les purifiant, dis-je, par le pardon des péchés, les adaptant par la grâce des mérites, les achevant par la gloire des récompenses, afin qu'ils soient éternellement en eux-mêmes ce qu'ils sont en vous de toute éternité ! »¹⁰²

Dans la ligne de saint Augustin, Adam Scot s'élève au-dessus de toutes les choses créées pour entrer dans sa propre intériorité. Prenant conscience d'elle-même, l'âme perçoit en elle l'essence, la connaissance et l'amour. Entrevoquant Dieu dans le miroir de l'âme purifiée par la grâce, Adam prend conscience de la sainteté de Dieu et, comme à contre-jour, de son indignité personnelle. Malgré ses imperfections et son impuissance à rendre compte de l'infini de l'amour de Dieu, l'âme s'ouvre, par la grâce, à la contemplation de la Trinité :

¹⁰¹ P.L., t. 198, col. 809-810.

¹⁰² P.L., t. 198, col. 819.

« Et maintenant, je vois en moi votre image selon laquelle vous m'avez fait et d'une certaine façon je vous vois dans cette image. Je ne vous vois pas encore pleinement dans la réalité, mais c'est le miroir au moyen duquel je vous vois en énigme, pas encore face à face. Le miroir par lequel je vous vois est mon cœur, à condition qu'il soit essuyé, clarifié et purifié par vous, de façon que votre visage puisse s'y refléter nettement. Aussi, tant que vous êtes derrière moi et au-dessus de ma tête, je vous vois dans ce miroir autant que vous me l'accordez, mais pas en vous-même. Vous êtes par derrière et au-dessus de moi, car je suis détourné de vous et je suis différent de vous. Vous êtes juste et je suis injuste et nous sommes par là détournés l'un de l'autre. Vous êtes bienheureux et je suis malheureux, et ainsi nous sommes différents. »¹⁰³

La contemplation d'Adam Scot est riche d'enseignements : l'âme qui se livre à la contemplation quotidienne et se laisse ainsi pénétrer par la grâce ne peut demeurer dans l'obstination du péché. Élevée par l'amour, elle est peu à peu transfigurée, associée à la vie de Dieu et promise à la joie de l'éternité.

Adam Scot se révèle être un infatigable écrivain. Son ouvrage *De instructione animae*¹⁰⁴ – longtemps attribué à Adam de Saint-Victor, à Adam de Perseigne ou à Adam de Royal-Lieu – a été copié à de nombreuses reprises et a connu un grand succès. Adam nous offre deux livres de dialogues entre l'âme et la raison. Fin psychologue de la vie conventuelle, il met en garde l'âme fidèle contre les tentations du cloître, notamment l'ennui qui est la source de tous les maux de la vie religieuse, et lui ferme la porte de la contemplation, puis il se livre à un commentaire détaillé de la formule de profession des Prémontrés.

La vie dans le monde comporte des tentations et des épreuves, mais la vie du cloître possède aussi les siennes : la tentation contre la chasteté, contre les observances communautaires, surtout contre le chapitre des coupes, l'obéissance aux supérieurs, la clôture elle-même, et l'abstinence perpétuelle.

Analysant les termes de la formule de profession des Prémontrés, Adam met en lumière la nécessité de la conversion des mœurs et la beauté spirituelle du vœu de stabilité dans l'abbaye de profession. À n'en pas douter, cette stabilité dut le tourmenter passablement lorsqu'il se sentit appelé à embrasser la vie des Chartreux : n'était-ce pas illusion ? ou, pire, orgueil ? En toutes choses, les Prémontrés doivent s'étudier à construire la communion fraternelle dans la confiance et la charité. Dans un ordre voué en particulier à la célébration de l'office divin, Adam se pose la question des dévotions privées : sont-elles légitimes ? – Oui, mais il faut leur préférer les exercices communs. Tout ce qui troublerait la paix de la communauté en ce domaine doit être écarté. Il faut faire l'impossible pour contribuer au bonheur des frères : c'est faire plaisir à Dieu.

Vu son caractère fortement contemplatif, Adam laisse de côté tout ce qui est relatif au ministère sacerdotal. Ceci dit, sa présentation de la vie en communauté constitue encore aujourd'hui une sorte de manuel du parfait Prémontré. Le lecteur persévérant retrouve la même insistance dans le recueil de sermons, qui fut le dernier ouvrage d'Adam Scot avant son entrée à la Chartreuse. Il s'attarde à présenter, et avec quelle délicatesse, Marie comme la figure de la grâce divine qui visite les âmes. Il sait trouver des accents insoupçonnés pour décrire la puissance de Dieu qui agit dans les âmes par la grâce :

« La grâce est-elle absente ? Chacun d'entre vous le sait et l'expérimente bien des fois, aussitôt la tentation de la chair sévit. La servante tente de s'emparer de l'héritage de la maîtresse. L'esclave méchant et paresseux, nourri avec délicatesse, se montre révolté, comme le prévoyait

¹⁰³ P.L., t. 198, col. 834.

¹⁰⁴ P.L., t. 198, col. 843-872.

Salomon. Ève s'affole et présente à son mari la nourriture défendue. Les épines qu'elle a plantées dans le champ de notre corps lèvent, germent, croissent à l'infini, tandis qu'elle les cultive et les arrose. Et les ronces piquent et les pointes ensanglantent. La chair se couvre de pourriture, d'ordures et de poussière. L'ange de Satan ne cesse de la souffleter. [...] Ce pauvre homme est malade, presque à la mort, sa maladie est extrêmement grave. À peine reste-t-il en lui quelque souffle. Mais voilà que se lève ce matin lumineux dont nous parlons. À son approche, et dans la clarté du jour de demain, c'est-à-dire à l'arrivée dans l'âme de la grâce intérieure, ces fils spirituels de l'Israël de Dieu verront la gloire de Dieu. [...] Une fois perçue cette arrivée réjouissante et vivifiante, la chair débile et infirme se soumet, l'esprit vigoureux et prompt reprend son empire, c'est-à-dire que l'esprit mortifie fortement les œuvres de la chair. Virilement Job, entendant les mauvais conseils de son épouse, déclare en l'accusant qu'elle a parlé comme l'une de ces femmes sans intelligence. [...] L'esprit freine sa monture. Il presse sa chair pour qu'elle ne paresse pas. [...] Les jeûnes deviennent un jeu, les veilles une chose courante, la nudité devient une douceur, la pauvreté est possédée comme le souverain plaisir. »¹⁰⁵

Le Père François Petit a ainsi résumé sa conviction profonde sur Adam Scot et son œuvre spirituelle :

« Son imagination riche et fraîche qui le fournissait en allégories ingénieuses, poétiques et lourdes de doctrine, sa sensibilité apte à comprendre, à goûter, à aimer tout ce qu'il savait, son intelligence précise, logique, pénétrante, comme sa culture soigneusement entretenue par des lectures et une méditation continuelles, ne devaient-ils pas faire de lui un homme de premier plan ? Pourtant dans les temps modernes, il est resté relativement inconnu. C'est que, nous l'avons dit, dans l'immense mouvement intellectuel du XII^e siècle, qui allait d'un augustinisme oratoire et fervent, s'adressant à l'homme tout entier, vers une scolastique qui visait avant tout l'intelligence et se souciait assez peu de poésie et de sensibilité, il est resté fidèle à l'augustinisme. Sans nul doute, il le trouvait plus utile à la vie de contemplation. Et c'est là tout ce qui l'intéressait sur la terre. Puisqu'il trouvait Dieu et aidait les autres à le trouver, qu'avait-il à désirer davantage ? »¹⁰⁶

Nous le notions au sujet d'Adam Scot : une évolution extrêmement rapide entre le XII^e et le XIII^e siècle imprime sa marque dans la spiritualité de Prémontré. L'intuition apostolique de saint Norbert se coulait au XII^e siècle dans un courant général. Au XIII^e siècle, d'autres données s'imposent, qui influencent la spiritualité et, partant, la recherche de la sainteté. Le mouvement apostolique, si puissant au moment de la fondation de Prémontré, s'est divisé. Il s'exprime dans la majorité des cas en un mode nouveau dans les Ordres Mendians, tandis que des franges non négligeables de fidèles désireux de reproduire l'idéal de la communauté apostolique primitive s'écartent de l'Église catholique et s'enfoncent dans l'hérésie.

L'influence de saint Bernard, de saint Dominique, de saint François d'Assise et de leur prédication, le climat qui enveloppe la croisade, la substitution de l'augustinisme par la scolastique, tout porte à une nouvelle forme de spiritualité et de dévotion. Au moment où la spéculation intellectuelle se développe et annonce les grandes synthèses théologiques, le peuple chrétien tourne ses regards vers des signes sensibles susceptibles d'alimenter une dévotion simple, bien que souvent très élevée et particulièrement fervente : la Crèche de Bethléem, la Croix, le Tabernacle eucharistique, la Vierge Marie, « notre Mère et douce Avocate », dont l'effigie orne de plus en plus fréquemment un portail latéral des églises, tandis qu'au tympan central trône le Christ, Juge des vivants et des morts.

¹⁰⁵ P.L., t. 198, col. 213-214.

¹⁰⁶ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit*, pp. 191-192.

Les saints prémontrés du XIII^e s'inscrivent dans cette nouvelle mouvance, et témoignent de l'ampleur de la mutation spirituelle survenue en l'espace de quelques décennies. Ils illustrent cet *épanouissement de la tendresse* qui a durablement marqué la spiritualité catholique, jusqu'au seuil de la Renaissance.

Hermann-Joseph

Nous connaissons la vie de saint Hermann-Joseph par Jean-Chrysostome Van Der Sterre, dont le texte est supposé être une source de première main, une biographie écrite aussitôt après sa mort par le prieur de l'abbaye de Steinfeld¹⁰⁷. Avec Hermann-Joseph, nous voici dans l'atmosphère mystique des pays rhénans, qui déborde de tendresse et de ferveur. L'auteur de la biographie a tenté avec bonheur de traduire la vie mystique du saint, en faisant appel aux images scripturaires, ce qui laisse parfois le lecteur sur sa faim, car les expériences mystiques sont rapportées en termes théologiquement exacts mais qui ne nous révèlent que peu de choses de l'expérience elle-même. Nous sommes loin des détails et des caractères singuliers qu'aurait pu, seule, relever une autobiographie. Il faut aussi se rappeler un fait important : Hermann vécut quatre-vingt-onze ans et son prieur ne le connut que dans la dernière période de son existence terrestre, recueillant le témoignage du saint, selon le récit qu'il en faisait lui-même, et non d'après un *journal* tenu en bonne et due forme. Ceci dit, Hermann-Joseph nous apparaît, sous la plume de son prieur, comme un homme extraordinaire, un authentique mystique nourri de l'Écriture, un religieux et un prêtre exemplaire, dont l'expérience spirituelle garde, après sept siècles, toute sa validité, voire son actualité.

Né à Cologne en 1150, Hermann entre très jeune à l'abbaye de Steinfeld, étudie en Frise, et reçoit l'ordination sacerdotale. Chargé du réfectoire de la communauté, puis de la sacristie de l'abbaye, il garde cet emploi jusqu'à un âge avancé. Quelque temps chapelain de Cisterciennes, il entretient de nombreuses relations avec le cercle des amis de l'abbaye, et meurt chez des religieuses, le 4 avril 1241.

Doté d'un physique avantageux, cordial et réservé, grand travailleur, il se livre à sa passion : construire des horloges. Fidèle dans l'accomplissement de sa charge de sacriste, il vit dans l'effacement, ignoré de la plupart de ses confrères qui ne le découvrent qu'en voyant les miracles se succéder sur sa tombe.

En fait, sa vie se déroule quotidiennement en compagnie de Dieu, de la Vierge Marie, des saints, notamment sainte Ursule et ses compagnes, envers lesquels il manifeste une profonde dévotion. Objet d'apparitions fréquentes du Christ crucifié et de la Vierge, Hermann déroule le fil de sa vie dans le calme et la prière. Certains de ses confrères le plaisantent pour sa dévotion envers la Vierge et le surnomment *Joseph*.

Hermann, vivement contrarié de ce quolibet, se promet de dénoncer les confrères malveillants au chapitre des coupes du lendemain. Le soir, tandis qu'il est en oraison dans l'église, celle-ci s'illumine. Sur un trône, au bas des degrés de l'autel, la Vierge Marie est assise, radieuse et deux anges éblouissants se tiennent à ses côtés. L'un d'eux prend la parole et demande : « Qui va devenir l'époux de cette Vierge ? » – « Qui le mérite mieux que le frère qui est ici présent ? », répond le second. À leur invitation, un instant anxieux, Hermann acquiesce. L'un des anges

¹⁰⁷ J.C. VAN DER STERRE, *Lilium inter spinas. Vita B. Ioseph presbyteri et canonici Steiueldensis Ordinis Praemonstratensis : Ex vetusto Steiueldensi Archetypo fideliter descripta, ac Notationibus illustrata...*, Anvers, 1627. Une édition de vulgarisation a connu un grand succès : J. ANDRÉ, *Le Chapelain de Notre-Dame : S. Hermann-Joseph, chanoine prémontré*, Tarascon-sur-Rhône, 1956 ; ID., *Il Cappellano di Nostra Signora : Hermann Josephus detto il Santo, Canonico Premostratense*, Roma, 1960.

poursuit : « Il faut que cette illustre Vierge devienne ton épouse ». Hermann se confond en prétextant son indignité, mais l'ange lui prend la main et la met dans celle de la Vierge : « Je te donne cette Vierge pour épouse. Désormais tu t'appelleras Joseph »¹⁰⁸.

Une autre apparition mérite d'être rapportée, car elle fournit un bon témoignage des étapes de la vie spirituelle, faite de moments d'intense ferveur et de relâchement spirituel, par suite de l'ampleur des tâches qui prennent facilement le pas sur l'essentiel. Au cours d'une période de grande activité, où il fallait veiller pour déjouer l'intrusion de voleurs, Hermann omet de réciter la longue guirlande poétique en l'honneur de Marie, qu'il avait coutume de réciter chaque nuit. Soudain, dans le cloître, il entrevoit la silhouette d'une veille femme toute courbée. S'engage alors un dialogue riche d'enseignements pour la vie spirituelle. Hermann demande à la femme ce qu'elle fait à l'intérieur de la clôture. Celle-ci lui répond : « Je suis la gardienne de ce monastère, et cela depuis bien longtemps ». Hermann reconnaît Marie, et l'appelle, comme il en avait pris l'habitude : « C'est vous, Rose ? » – « C'est moi ! » répond l'apparition. – « Mais pour quelle raison avez-vous pris ce visage ridé, cette apparence vieillie ? » – « J'apparais à tes yeux, telle que tu me gardes dans ton cœur. Je suis devenue vieille pour toi. Où est la représentation de mes joies ? Où le gai souvenir de la salutation angélique ? Où cette ferveur de dévotion, jeunesse de ton âme, ces exercices spirituels que tu avais l'habitude de m'offrir, qui me rendaient jeune à tes yeux et te faisaient jeune aux miens ? Je ne veux pas que, pour la garde du monastère, tu te dispenses de me servir, car je le garderai moi-même bien mieux que toi »¹⁰⁹.

Les apparitions ne sont pas pour Hermann-Joseph de pures joies, car elles sont liées au progrès de sa vie spirituelle. Avec le temps, ces apparitions se font moins fréquentes, au profit d'extases toujours plus nombreuses, surtout durant la célébration de la messe. Tout progrès spirituel implique une purification. Aussi les épreuves de toutes sortes assaillent-elles le religieux, pour que le vieil homme le cède à l'homme nouveau. La maladie, survenue à la suite de l'épuisement de son corps soumis à de dures pénitences, joue un rôle important dans sa vie et lui rappelle sans cesse la précarité de la condition terrestre. Les incompréhensions et les critiques dont il était l'objet dans sa communauté, du fait de sa gaucherie, de ses distractions et de sa timidité, pesèrent beaucoup sur lui. Mais surtout, Hermann a souffert pour les autres, en particulier pour les pécheurs. Ils se prosternent en larmes devant le Christ et ne se relève pas avant d'avoir obtenu miséricorde pour telle personne, telle communauté. Favorisé de grâces insignes, il nous fait comprendre la sollicitude universelle. Humble et pauvre en toute occasion, patient et bienveillant envers tous, en particulier envers les confrères qui le comprenaient le moins, obéissant envers ses supérieurs, prompt à satisfaire ses confrères dans le but de contribuer à leur joie, Hermann représente le modèle achevé du religieux augustinien.

Hermann-Joseph a beaucoup écrit, mais il nous reste peu de cette œuvre. Nous devons nous contenter de quelques formules de prières¹¹⁰ dont l'authenticité est indiscutable, et qui se rapportent presque toutes à la Vierge Marie.

Hermann est, comme nombre de ses contemporains, dévot des *joies* de Marie. Il récite la *Salutation angélique* en la parfumant d'un des *mystères* de la vie du Seigneur ou de la Vierge, et annonce ainsi la dévotion du Rosaire. Voici une brève mais fervente louange aux cinq joies de Marie :

« Sois heureuse, Vierge gracieuse,

Sois heureuse, Mère glorieuse,

¹⁰⁸ F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, pp. 105-106.

¹⁰⁹ J.C. VAN DER STERRE, *op. cit.*, p. 134.

¹¹⁰ Ces poésies sont éditées par J.C. VAN DER STERRE à la suite de la biographie, et reproduites dans F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, pp. 109-115.

D'un mot tu as conçu le Verbe.
Je vous salue, Marie, ...

À l'Ascension de Jésus.
Je vous salue, Marie, ...

Sois heureuse, terre féconde,
Tu as porté le fruit de vie.
Je vous salue, Marie, ...

Sois heureuse dans les délices du ciel,
Rose désormais unie au Lys.
Purifie-nous de nos vices,
Et unis-nous à ton Fils.
Je vous salue, Marie, ... »

Sois heureuse, Rose magnifique,
Éclore à la Résurrection du Christ.
Je vous salue, Marie, ...

111 Une autre poésie, adressée au Christ, inspirée en grande partie du *Cantique des cantiques*, manuel d'amour du Moyen Âge, donne libre cours à l'âme qui chante l'Époux bien-aimé :

« Ô Jésus, doux et agréable,
Rose d'une fragrance merveilleuse.
Ô mon époux rempli d'amour,
Bien plus beau qu'on ne saurait le dire :
Mon bien-aimé ruisselant de beauté... » 112

La pièce la plus belle est une ode à la Vierge, qui ne compte pas moins de quatre-vingt strophes qu'il récitait chaque nuit en l'honneur des joies de Notre-Dame :

« Réjouis-toi, ma toute belle,
Je te redis, ô Rose, Rose,
Au-dessus de toute beauté,
Plus riche d'amour que les autres,
Seule et demeurant hors de pair...

Que le flot qui sort de mon cœur
Se dirige droit vers ton cœur.
Prête l'oreille à mes accents...

Réjouis-toi, ô fête de mon cœur,
Solennelle épouse de Dieu.

Réjouis-toi, pure jeune fille,
Ô Damoiselle du Seigneur.
En sûreté sous ton manteau
Le malheureux n'a plus à craindre:
Des timides, c'est le refuge... »

113 Par ses compositions poétiques, délicates et d'une limpidité de cristal, saint Hermann-Joseph témoigne d'un courant spirituel nouveau, affectif, nourri du *Cantique des cantiques*, qui exprime la ferveur de l'âme éprise de son Seigneur et dévote envers la Vierge. Ce nouveau type d'expression de la prière se situe dans une évolution que le recul du temps nous permet de mieux comprendre.

Durant des siècles, les chrétiens ont utilisé les psaumes, les oraisons, les hymnes, dans leur prière personnelle. En somme, c'est la liturgie qui fournissait presque exclusivement la matière de la prière vocale. Les compositions nouvelles d'oraisons ou d'hymnes entraient dans la prière officielle de l'Église, qui restait souple et variée. La liturgie latine manquait, certes, d'unité, mais elle était en constante évolution et se prêtait facilement à une lente transformation de la dévotion personnelle. Or, au cours des XI^e et XII^e siècles, la liturgie a tendance à se fixer sinon à se figer. Désormais son évolution sera une évolution officielle, décrétée par l'autorité de l'Église. Dans ces conditions, la liturgie continue à jouer son rôle propre, elle exprime la foi et la dévotion de la communauté chrétienne, mais les âmes dévotes n'y trouvent plus leur compte. Cette insatisfaction devient, à son tour, source de création. Pour exprimer les sentiments de dévotion, les compositions nouvelles se multiplient en dehors de la liturgie. La dévotion privée prend l'allure d'exercices spirituels qui se fixent ensuite, comme c'est le cas du Rosaire et du Chemin de Croix.

111 F. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés... op. cit.*, p. 109.

112 *Ibid.*, p. 110.

113 *Ibid.*, p. 111.

Désormais, la dévotion privée s'oriente surtout – et nous retrouvons ici l'influence des croisades – vers les mystères de la vie du Christ, son humanité, les saints de l'Évangile, la Vierge Marie, les anges. Les pèlerins de Terre Sainte ont raconté leurs visites à la Crèche de Bethléem, à Gethsémani, au Saint-Sépulcre, à Cana. La méditation ne fait plus recours à l'allégorie sur les textes de l'Écriture, mais rejoint le Christ de l'Évangile et les premiers témoins de la *vie apostolique*. Peu à peu la dévotion à la Passion du Christ et l'adoration de l'eucharistie en-dehors de la célébration s'imposent à la ferveur populaire.

Hermann-Joseph est l'un des premiers spirituels médiévaux à faire explicitement mention du Cœur de Jésus, dans son *Jesu dulcis et decore*. Avec cette poésie, nous nous approchons de ce que les chanoines de Windesheim appelleront au XIV^e siècle la *devotio moderna*.

« Salut, Cœur du Souverain Roi :
Avec joie, je te rends hommage.
T'embrasser fait tout mon bonheur,
Mon cœur vivement te désire,
Oh ! permets-moi de te parler !

Ouvre-toi, épanouis-toi.
Comme une Rose au doux parfum,
À mon pauvre cœur unis-toi.
Parfume-le, transperce-le.
Celui qui t'aime souffre-t-il ? »

114 Avec saint Hermann-Joseph, voici un bel exemple de dévotion accessible à tous. Par ces exercices spirituels simples, que sont les poèmes en l'honneur des joies de la Vierge Marie, la piété s'exprime en termes populaires et déjà elle franchit les portes du cloître pour embraser le peuple chrétien d'un amour fervent envers le Christ, la Vierge et les saints.

Bronislave

La bienheureuse Bronislave¹¹⁵ est l'un des fruits de sainteté qui illustrèrent la Pologne prémontrée. Née en 1203, à Kamien en Silésie, au sein d'une famille noble et profondément chrétienne, qui comptait parmi ses membres saint Ceslas et saint Hyacinthe¹¹⁶, ses contemporains, elle grandit dans une atmosphère de ferveur fortement marquée par la croisade. Son père, Stanislas, avait épousé Anne Jaxa, petite-fille de croisés. Le souvenir du pèlerinage en Terre Sainte demeurait vivant dans la famille, et la dévotion au Crucifix était partagée par tous les membres.

Bronislave, dont le nom signifie « celle qui défend la réputation », apprit de sa mère à prononcer les noms de Jésus et de Marie dès qu'elle commença à parler. Recueillie de nature et attentive aux choses de Dieu, elle demeura au milieu des siens jusqu'à l'âge de seize ans. Attentive aux pauvres, elle fait arrêter sa voiture pour leur donner une aumône. Ils ont toujours leur part, et la meilleure, chaque fois qu'un festin est donné au château. Avec sa mère, elle visite les malades et s'emploie à enseigner les travaux ménagers aux orphelines du voisinage.

Peu à peu, Bronislave prend conscience de sa vocation : elle sera moniale. Elle garde cependant son secret, n'osant pas le révéler à ses parents. Pour la première fois, elle confie son dessein à son cousin Hyacinthe, revenu de Rome en compagnie de Ceslas, avec mission d'implanter l'ordre des Frères Prêcheurs en Pologne. Avec l'assentiment de leur oncle, Yves Odrowes, évêque de Cracovie, ils s'apprentent à fonder un premier couvent dans cette ville. Hyacinthe encourage Bronislave et fait part à Stanislas du projet de sa fille. Devant les hésitations de son père, Bronislave est fortement ébranlée dans son propos, mais Jésus lui apparaît et lui dit : « Bronislave, tu dois être mon épouse ».

Elle décide d'entrer au monastère des Norbertines de Zwierzniec, situé dans un faubourg de Cracovie, fondé par son aïeul, Jaxa de Mxizeck, à son retour de la croisade. Là, elle s'adonne

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 115.

¹¹⁵ DE CLERCK (D.), *La bienheureuse Bronislave*, s.l., 1994

¹¹⁶ I. VENCHI, *Catalogus hagiographicus Ordinis Praedicatorum*, Roma, 1988, pp. 94, 107.

avec ferveur à toutes les observances régulières, consacre de longues heures à la méditation solitaire, et manifeste une profonde humilité. De bonne heure, Dieu lui concède des dons surnaturels. Un ermite du voisinage, hésitant sur sa vocation, s'entend dire : « Va au couvent de Zwierzyniec. Une sainte novice t'apprendra ce que tu dois faire ». Il rencontre Bronislave qui travaillait à la cuisine, la robe toute humide. Elle lui dit : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Pour devenir saint, il faut savoir obéir ». L'ermite se retire et se met au service des pauvres dans un hôpital des environs.

En 1223, elle fait profession, toujours très mortifiée à force de pénitences qui pourraient nous sembler excessives aujourd'hui, mais qui s'expliquent fort bien chez une âme entièrement vouée à Jésus crucifié. Le Christ lui apparaît et lui dit : « Bronislave, ta croix est ma croix, mais ma gloire sera ta gloire ». Ses dons surnaturels sont tels que nombre de personnes viennent la consulter, y compris le roi de Pologne. Bientôt maîtresse des novices, elle se consacre à cette nouvelle fonction dans laquelle elle excelle et qu'elle exerce jusqu'en 1241.

En 1241, le vendredi de la Quinquagésime, Bronislave pria avec une de ses sœurs devant le Tabernacle. Soudain, Bronislave entendit une voix : « Le couvent va être détruit ». Quelques jours plus tard, les Tartares firent irruption à Cracovie. Bronislave prit une croix dans sa main et rassura les sœurs : « Ne craignez pas, la Croix nous sauvera ». Puis elle les conduisit dans les souterrains du monastère. Les Tartares détruisirent la construction. La panique gagnait les sœurs, alors Bronislave frappa par trois fois de la croix la paroi de leur cachette. Une galerie s'ouvrit, qui les mena en pleine forêt sur la montagne de Shornich. Après le départ des pillards, les sœurs trouvèrent leur monastère en ruine. Ce n'est qu'en 1595 qu'il sera reconstruit en entier. Une partie des sœurs rejoignit un autre couvent, tandis que Bronislave et un certain nombre de moniales se construisirent des abris de fortune dans le jardin du monastère. La clôture étant supprimée, Bronislave se trouva à nouveau en contact direct avec les pauvres. Comme dans sa jeunesse, elle leur consacra tout le temps qu'elle ne passait pas en prière.

Bronislave trouva en son cousin saint Hyacinthe un merveilleux directeur spirituel qui l'initia à la dévotion du Rosaire. En quoi consistait exactement cette dévotion à ce moment-là, nous ne saurions le dire avec exactitude, mais une chose est certaine, Hyacinthe développa chez Bronislave une ardente dévotion envers la Vierge Marie. Le jour de l'Assomption 1257, saint Hyacinthe, épuisé par ses travaux apostoliques et la pénitence, mourut. Bronislave était en train de méditer les mystères de la vie de Marie, lorsqu'elle vit une grande lumière au-dessus de l'église des Dominicains. Dans cette lumière, une multitude d'anges et, au milieu, une dame entourée de vierges et tenant par la main gauche un frère prêcheur tout brillant de gloire. Bronislave demanda : « Madame, je vous en prie, dites-moi qui vous êtes et quel est le frère que vous tenez par la main ». L'apparition lui répondit : « Ne vous effrayez pas, ma fille, de me voir descendre parmi les mortels. Je suis la mère de miséricorde et je conduis à la gloire dans cette procession solennelle le frère Hyacinthe qui m'a montré tant de dévotion ». À ces mots, la Vierge entonne l'antienne *Ibo ad montem myrrhae*, que la liturgie prémontrée faisait chanter chaque dimanche à la procession durant cette période de l'année.

Avertie de sa mort prochaine, Bronislave dit un dernier adieu à ses chers malades, fit la confession générale de ses péchés, se rendit en pèlerinage au mont Shornich, en compagnie d'un paysan qu'elle avait naguère soigné, et qui avait pris avec lui une bêche. Arrivée au sommet du mont, Bronislave lui dit : « Je vais mourir. Je suis une grande pécheresse, indigne des honneurs de la sépulture. Creuse une fosse. Quand je serai morte, tu me couvriras de terre et tu me laissera ». Puis elle entra en extase et mourut. Elle quitta cette terre le 29 août 1259, après quarante ans de vie religieuse. Son corps fut par la suite transporté dans l'église du monastère, près du maître-autel. Oubliée durant quatre siècles, la tombe de Bronislave fut redécouverte en 1612. Ses restes mortels furent offerts à la dévotion des fidèles. On érigea également une chapelle sur le mont Shornich.

Grégoire XVI permit au diocèse de Cracovie et aux monastères de Norbertines de célébrer la fête et l'office de la bienheureuse Bronislave, et Léon XIII étendit cette concession à tout l'ordre de Prémontré.

La bienheureuse Bronislave fut une grande dévote de la Passion du Christ. Elle s'insère dans le grand mouvement spirituel et dévotionnel du XIII^e siècle. Elle nous laisse un témoignage exceptionnel de communion spirituelle avec le mystère de la Passion, et de familiarité filiale avec la Vierge Marie.

Christine du Christ

Cette moniale prémontrée naquit en 1269, au diocèse de Mayence, en Allemagne. Elle nous est connue par le récit¹¹⁷ que son confesseur écrivit de sa vie et des faveurs célestes dont elle fut l'objet.

Baptisée sous un prénom que nous ignorons, elle reçut, encore enfant, celui de Christine lors d'une apparition du Christ. À peine âgée de dix ans, elle est pensionnaire au monastère des norbertines de Rhetirs ou Retters. La petite fille vit donc son enfance, au rythme de l'office des moniales et de la vie conventuelle. Nous ignorons tout des raisons qui poussèrent ses parents à la confier aux Norbertines, mais à l'âge de dix ans, Christine demande à recevoir l'habit prémontré. Le Christ lui demande alors de renoncer aux jeux de son âge et de se vouer à la contemplation. Il lui apparaît un jour durant le chant de l'office. Il a les traits d'un enfant. Le long d'un rayon lumineux il descend vers elle, puis disparaît lorsqu'elle s'apprête à le saisir pour l'embrasser tendrement. Christine réalise qu'il faut être pur pour pouvoir mériter les caresses divines, et se rend compte qu'elle ne possède pas encore cette pureté. Certes, ses fautes ne sont que des fautes d'enfant, mais lorsqu'elle en prend conscience, elle pleure amèrement ce qu'elle appelle très sérieusement ses *iniquités*. À la nouvelle de la prochaine visite canonique du monastère, Christine fait sa confession générale, le cœur brisé de douleur. À peine a-t-elle reçu l'absolution, son cœur s'emplit d'une joie infinie à la vision de l'Enfant-Jésus qui descend dans son cœur.

En 1281, Christine fait profession. Vers la fête de Noël, une nouvelle vision vient provoquer une évolution dans sa vie spirituelle. Après avoir récité douze *rosaires*, c'est-à-dire douze prières évoquant les joies de Marie, suivis d'un *Pater* ou d'un *Ave*, elle voit sur l'autel, durant les matines, l'Enfant-Jésus couché dans sa crèche. Il s'approche de Christine, mais au fur et à mesure que la distance diminue, il grandit jusqu'à atteindre la taille d'homme, puis chante l'office aux côtés de la jeune religieuse. Christine comprend qu'il faut non seulement aimer l'enfance du Christ mais aussi sa Passion et ses souffrances. Elle n'est pas attirée comme Hermann-Joseph par les *mystères* de la vie publique du Christ, mais s'arrête sur les épisodes propres à nourrir les sentiments : la Nativité et la Passion. Le *Rosaire*, dans sa forme actuelle, ne fait pas autre chose, en nous proposant de passer directement de la médiation des mystères joyeux à celle des mystères douloureux.

La vie spirituelle de Christine va en se purifiant, sur les instances mêmes du Christ. Est-elle remplie de joie après une dénonciation au chapitre, car elle est toujours en retard sous prétexte de s'arrêter en prière devant le Crucifix du dortoir ? Jésus lui apparaît et l'admoneste : « Ma fille,

¹¹⁷ Le texte original latin est perdu, mais nous en possédons une traduction flamande du XVII^e siècle, conservée dans les archives de l'abbaye de Teplá, éditée à Anvers : P. VAN CRAYWINCKEL, *Legende der Levens van de voornaemste Heylige ... in de Witte Orde van den H. Norbertus*, Antwerpen, 1665, t. II, pp. 730-759 ; on se reportera également à G. LIENHARDT, *Ephemerides Hagiologicae Ordinis Praemonstratensis*, Augsburg, 1764, pp. 597-602 ; *Acta Sanctorum*, 24 julii, V, pp. 637-660 et à I. VAN SPILBEECK, *Une fleur cachée. La bienheureuse Christine du Christ, de l'Ordre de Prémontré*, Namur, 1885.

réjouissez-vous en Dieu, mais efforcez-vous d'obéir à votre maîtresse. L'obéissance m'est plus agréable et plus précieuse que le sacrifice ».

En 1282, survient une tragédie qui met fin aux joies de la jeune fille : guerre et misère chassent les moniales de leur monastère. Celles-ci se replient alors dans leurs familles pendant quelque temps. Le retour dans la clôture est plus dur que prévu : Christine n'est plus une enfant, mais une jeune femme à la volonté ferme, un peu encline à la mondanité. Le retour se fait sous le signe de l'insatisfaction et de la pénitence. La purification s'accomplit dans la douleur, elle se flagelle non seulement pour elle-même mais aussi pour les âmes tentées et celles qui attendent d'être admises au Paradis. Tentée par le dégoût et au bord du découragement, elle se livre à d'austères pénitences, et retrouve peu à peu le goût de l'intimité avec le Christ. Tentée par la colère, l'orgueil, la gourmandise, Christine lutte de toutes ses forces, certaine de l'aide de Jésus, et s'efforce de développer la charité envers ses compagnes.

À seize ans, Christine a vaincu les plus grandes tentations, mais sa santé est brisée, elle est épuisée. On doit la porter à l'église et là, elle médite les angoisses de l'agonie du Christ. La Vierge Marie lui apparaît et la conduit sur le chemin de la perfection, comme elle l'avait fait pour saint Hermann-Joseph : mépris du monde, assiduité à la contemplation, réception de l'eucharistie, amour pour le prochain, accomplissement de la volonté de Dieu, exactitude seront son chemin quotidien de sainteté. Parvenue au sommet de la vie spirituelle en communiant aux souffrances du Christ, Christine voit sa santé corporelle poursuivre sa dégradation irrémédiable. Les apparitions se font plus rares et son état ne cesse d'empirer. En 1292, elle est atteinte d'une maladie nerveuse et de fréquentes syncopes qui la font atrocement souffrir. Elle meurt le 23 novembre 1292, âgée de vingt-deux ans.

Christine du Christ vit son expérience mystique au siècle de saint François d'Assise. Elle ne reçoit pas les stigmates, mais sa communion aux souffrances du Christ est intense. Elle offre ses épreuves et ses pénitences pour les âmes des défunts. Comme Cluny et Cîteaux, Prémontré est bientôt suivi par les Mineurs et les Prêcheurs dans la dévotion aux âmes des défunts en attente du Paradis. Dans une magnifique actualisation de la communion des saints, Christine prend sur elle les souffrances des défunts pour hâter leur bonheur éternel, signe d'une charité héroïque, reçue de sa familiarité avec le Rédempteur.

Siard

Abbé du Jardin de Marie, fondé par saint Frédéric, saint Siard¹¹⁸ appartenait à une famille noble. Particulièrement attentif à pratiquer la pénitence, il passait la plus grande partie de son temps dans la contemplation du Christ souffrant le mystère de sa Passion. Jamais ses frères ne parvinrent à lui faire accepter des mets différents de ceux de la communauté. S'il venait à s'apercevoir de quelque faveur à lui réservée, il exigeait aussitôt que toute la communauté en bénéficiât. Pour matelas, il se contentait d'une rude peau de cheval, qu'il prenait soin de dissimuler sous un drap de laine.

Doté de dons particuliers, il lui arriva de guérir des malades, et notamment de rendre la vue, par la force de sa prière d'intercession. Rien dans son comportement quotidien ne le distinguait de ses frères, ni dans l'habit, ni dans le manger, ni dans les conditions d'habitat. D'une humilité extraordinaire, il évitait absolument tout ce qui dépassait le strict nécessaire. Aux frères qui devaient faire un voyage, il avait coutume de recommander trois choses : une arrivée joyeuse, un

¹¹⁸ I. VAN'T SPIJKER, « Een matte biografie, een heiligenleven met allure. De dertiende-eeuwse Vita Siardi », D.E.H. DE BOER, e.a. (éd.), *Het Noorden in het midden. Opstellen over de Geschiedenis van de Noord-Nederlandse gewesten in Middeleeuwen in Nieuwe Tijd* (Groninger Historische Reeks, dl. XVII) Assen, 1998, pp. 187-199.

séjour pacifique, et un retour fidèle. Il pratiquait l'aumône et accueillait toujours les pauvres de passage comme le Christ lui-même.

Les premiers Prémontrés étaient très attachés aux saints et saintes de l'Évangile. Saint Siard eut une grande dévotion envers Marthe et Marie, les sœurs de Lazare. En réalité, il s'agissait plus que d'une dévotion. Ces deux saintes femmes qui eurent le privilège de recevoir Jésus dans leur maison, furent pour lui des modèles et il voulut que ses frères se missent avec lui à leur école. De Marthe il voulait imiter la sollicitude pour ses frères, de Marie il retenait la nécessité d'écouter le Christ dans la prière de contemplation. Siard, fidèle à l'intuition primitive de saint Norbert, accompagnait ses frères dans les travaux manuels, spécialement les travaux des champs. Lors de la moisson, il allait avec les frères dans les champs, et là, le plus humble de tous, il aidait un frère à lier les gerbes et à les mettre en tas. Sous la conduite de leur abbé, les Prémontrés du Jardin de Marie alternaient les psaumes tout en moissonnant. Ils unissaient ainsi le travail de Marthe et la contemplation de Marie.

Après trente-six ans d'abbatiat, il termina son séjour terrestre au cours de l'année 1230. Sur sa tombe, les fidèles obtinrent de nombreuses faveurs par son intercession. Saint Siard fut un abbé remarquable, qui sut se faire tout à tous, dans l'humilité et la charité. En un mot, il réalisa à un degré de perfection éminent l'idéal apostolique dans toute son ampleur.

Isfrid

Saint Isfrid¹¹⁹ était prévôt de l'abbaye de Jéricho, au diocèse d'Havelberg, lorsque les Prémontrés de Ratzbourg l'élurent évêque de ce diocèse pour succéder à saint Évermode. Par sa vie, sa prière, sa pénitence et sa parole, il exerça une influence considérable sur les Wendes, récemment évangélisés, mais encore profondément marqués par leurs anciennes superstitions païennes.

Dans son œuvre d'évangélisation, Isfrid fut efficacement secondé par Henri, duc de Saxe et de Bavière, qui fut son compagnon fidèle dans l'annonce de l'Évangile. Henri et Isfrid lui-même eurent cependant à souffrir des ambitions de l'empereur Frédéric Barberousse qui condamna Henri à l'exil, et s'appropriâ dans un premier temps des terres et des domaines de la mense épiscopale, grâce au concours de Bernard d'Ascanie, fils d'Albert l'Ours. Il tenta, mais en vain, de soumettre Isfrid qui refusa de rendre à l'usurpateur l'hommage qu'il exigeait injustement. L'empereur n'hésita pas : il confisqua tous les revenus de l'évêché, malgré les réclamations du pauvre peuple auquel ces biens étaient destinés. Impassible au milieu de l'adversité, Isfrid n'en continua pas moins à prêcher la paix et la réconciliation.

Les miracles fleurissent autour de saint Isfrid, comme les champs au printemps : un jour où, par pénitence, il se nourrissait de pain et d'eau, son serviteur lui apporta son pain et sa coupe, mais Isfrid trouva du vin dans la coupe. Il demanda à son serviteur de lui apporter un peu d'eau. Celui-ci s'exécuta et alla puiser à la source voisine, mais, à peine versée dans la coupe, l'eau de changea à nouveau en vin. Le miracle s'étant renouvelé une troisième fois, Isfrid leva les yeux au ciel et dit : « Je vous obéis, Seigneur, puisque vous l'ordonnez, et j'accepte en ce saint jour de la Passion de votre Fils, ce que vous daignez m'offrir vous-même ».

Quasi nonagénaire, saint Isfrid mourut le 15 juin 1204, et fut enseveli par ses frères dans le même tombeau que saint Évermode dont il avait été le premier successeur et qu'il imita dans sa sainteté.

Ludolphe

¹¹⁹ C.L. HUGO, *Sacri Ordinis Praemonstratensis Annales*, Nancy, 1734-1736, t. II, col. 600-601.

En 1236, Ludolphe¹²⁰, chanoine prémontré et camérier de la cathédrale de Ratzbourg, fut élu par ses confrères évêque du diocèse. Dans la lignée de saint Norbert, il s'efforça, à la suite du Christ, d'incarner le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Il consacra tout son ministère au service de son Église, dédiant à la prédication et aux visites pastorales tout le temps laissé libre par la prière. Il fit tant et si bien qu'il sut protéger son diocèse des désordres qui affectaient les contrées voisines, et l'ensemble de ses diocésains le suivirent sur la voie de la sainteté en menant une existence profondément chrétienne.

Un seul résista à l'évêque, Albert, duc de Saxe, qui voyait dans les droits et les libertés de l'Église une atteinte à ses droits séculiers. Décidé à abattre l'évêque, le duc décida de démolir la cathédrale de Ratzbourg qui jouxtait son palais ducal, pour y faire un jardin potager. C'était sans compter avec Ludolphe. Injures, menaces demeurèrent vaines et ne parvinrent pas à ébranler le courageux évêque. Porter atteinte à l'église cathédrale, n'était-ce pas porter atteinte à l'Église dont elle est le symbole par excellence ?

Excité par ses courtisans, le duc Albert ordonna de prendre les armes pour venger son honneur bafoué par le refus de l'évêque. Il fit mettre la main sur Ludolphe qui, enchaîné, fut jeté dans un cachot malsain où il dut endurer les pires tourments : faim, coups, injures. Le duc espérait obtenir par la force ce qu'il n'avait pu extorquer par la persuasion et les plus flatteuses promesses. Ludolphe, fort de sa foi et conscient de sa mission envers l'Église confiée à ses soins paternels, ne se laissa pas fléchir le moins du monde.

Le duc Albert, conscient de l'impopularité de cette persécution contre Ludolphe, se résolut à le relâcher. Hélas, l'évêque était à demi-mort, par suite des mauvais traitements infligés en prison. À sa sortie de prison, on conduisit Ludolphe chez Jean de Mecklembourg, puis à Wismar, pour tenter de panser ses plaies. Épuisé, l'évêque acheva sa douloureuse agonie et mourut, le 29 mars 1250.

Aussitôt après sa mort, de nombreuses faveurs furent obtenues par ceux qui venaient vénérer son tombeau dans la cathédrale de Ratzbourg. Saint Ludolphe est honoré comme martyr pour la liberté de l'Église. Par son martyre, il a magnifiquement illustré la mission du bon pasteur, telle que le Christ l'avait confiée à ses Apôtres : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, pour qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient en abondance » (Jn, X, 10), et telle que, dans toute sa vigueur, saint Norbert l'avait présentée à ses premiers disciples.

*
* *

Au cours des siècles qui se sont succédés, alternant périodes de ferveur et périodes de décadence, siècles souvent tourmentés par les vicissitudes de la vie politique et les aléas de la vie de l'Église, les valeurs fondamentales, vécues par les Prémontrés, s'avèrent inchangées, à l'aube du troisième millénaire, car ces valeurs sont celles de l'Évangile. Pour cette raison, l'ordre de saint Norbert ne craint pas les modifications de forme survenues au cours de l'histoire. Déjà la communauté de saint Augustin avait une forme extérieure différente de celle de l'âge apostolique. Saint Norbert, en son temps, eut le génie de traduire, sans le trahir, l'idéal de la communauté apostolique reçue à travers la Règle de saint Augustin. À l'exemple de leurs Pères, les Prémontrés d'aujourd'hui vouent à leurs traditions une fidélité créatrice. Avec l'ensemble de l'Église *semper reformanda*, les fils de saint Norbert cherchent à actualiser cette rénovation adaptée, qui a la

¹²⁰ J. LEPAIGE, *Bibliotheca Ordinis Praemonstratensis*, Paris, 1633, pp. 580-581 ; J. TRAEGER, « Bischof Ludolf von Ratzburg (1236-1250). Ein Literaturbericht », *Analecta Praemonstratensia*, t. LXI (1985) pp. 145-160.

capacité de favoriser un renouveau en esprit et en vérité, de ranimer la vie commune, d'engendrer des disciples fidèles, prêts à œuvrer généreusement à l'avènement du Royaume, au service de la louange de Dieu, dont le Graduel de Bellelay demeure un témoin exceptionnel.